LES CAMPAGNES ANTIQUES : BILANS ET PERSPECTIVES

Tahar BEN REDJEB *, Laurent DUVETTE ** & Pascal QUÉREL ***

avec des contributions de Cyrille CHAIDRON **, Sébastien LEPETZ ° & Véronique MATTERNE °°
et la collaboration de Denis MARÉCHAL °°°

SOURCES DOCUMENTAIRES

Pour l'Aisne et l'Oise, le corpus a été établi à partir des données de la carte archéologique (base de données DRACAR/PATRIARCHE), des rapports de fouille déposés au Service régional de l'Archéologie et à la Direction interrégionale Nord-Picardie de l'INRAP, des *Bilans scientifiques régionaux* (abrégés dans la suite du texte en *BSR*) parus depuis 1991 et des volumes de la *Carte archéologique de la Gaule* (Oise : Woimant 1995 ; Aisne : Pichon 2002). Pour la Somme, les données sont issues de la base « sites archéologiques » du département, constituée par Tahar Ben Redjeb à partir du dépouillement systématique des informations archéologiques. Nous avons pris en compte les opérations menées depuis 1960, y compris l'apport de l'archéologie aérienne et des prospections de surface (1).

L'absence d'une véritable synthèse régionale doit être signalée. La majeure partie des investigations archéologiques menées sur des sites antiques durant ces vingt dernières années, n'a pas fait l'objet de publication détaillée. Mais les parutions annoncées du volume de la *Carte archéologique de la Gaule* consacré à la Somme (Ben Redjeb à paraître 2006) et de plusieurs volumes de la série éditée par Jean-Luc Collart, *Recherches récentes sur les campagnes antiques du Nord de la France* (2) devraient considérablement renouveler la documentation à notre disposition (fig. 1). Par ailleurs, un bilan global des opérations réalisées sur les grands tracés d'infrastructure est en cours dans le cadre d'une Action collective de recherche dirigée par Didier Bayard.

La Picardie totalise un peu plus de 5850 sites ou indices de sites ayant livré des vestiges gallo-romains : 1796 dans l'Aisne, 1716 dans l'Oise et 2340 dans la Somme (note 3 et fig. 2). Dans ce dernier département, 2195 (94 %) sites ont été découverts ou redécouverts à partir de 1960 : 1308 (60 %) par détection aérienne (4), 801 (36 %) à l'occasion de prospections pédestres ou d'une découverte fortuite et 86 (4 %) lors d'une fouille archéologique (fig. 3, haut). Il est intéressant de suivre l'évolution des découvertes selon des tranches chronologiques (1960-1975, 1976-1989 et 1990-2005) correspondant à des inflexions de la recherche. Les sites révélés par détection aérienne sont en diminution constante : 1177, 102 et 29 alors que ceux découverts par prospections pédestres s'accroissent de manière significative : 23, 280 et 498 (fig. 3, bas).

(1) - Les auteurs sont respectivement responsables des données sur les départements de la Somme, de l'Aisne et de l'Oise (coordination du bilan : Tahar Ben Redjeb). Nous remercions Jean-Luc Collart, CRA, pour les compléments apportés pour les départements de l'Aisne et de l'Oise, sa relecture attentive et ses suggestions.

(2) - Ces textes portent notamment sur les découvertes effectuées à Athies-sous-Laon, Bohain (Aisne), Gouvieux, Hardivillers, Laversines, Saint-Crépin-Ibouvillers et Verneuil-en-Halatte (Oise), Aubigny, Bettencourt-Saint-Ouen, Roye (Somme).

(3) - Hors assiette urbaine d'Amiens, de Beauvais et de Soissons.

(4) - Un peu plus de la moitié de ces sites ont été prospectés et 56 ont fait l'objet d'opérations archéologiques.

* HALMA - UMR 8142
Service régional de l'Archéologie
5 rue Henri Daussy,
F - 80000 AMIENS

** HALMA - UMR 8142
INRAP Nord-Picardie,
518 rue Saint-Fuscien,
F - 80000 AMIENS

*** HALMA - UMR 8142
INRAP Nord-Picardie,
Base archéologique, 11 rue Victor Hugo
F - 59350 SAINT-ANDRÉ-LEZ-LILLE

° CNRS, UMR 5917
Trivis
F - 22200 PABU

°° INRAP, UMR 7041
CRAVO
21 rue des Cordeliers
F - 60200 COMPIÈGNE

°°° INRAP
Base archéologique
101 rue de la République
F - 60150 THOUROTTE

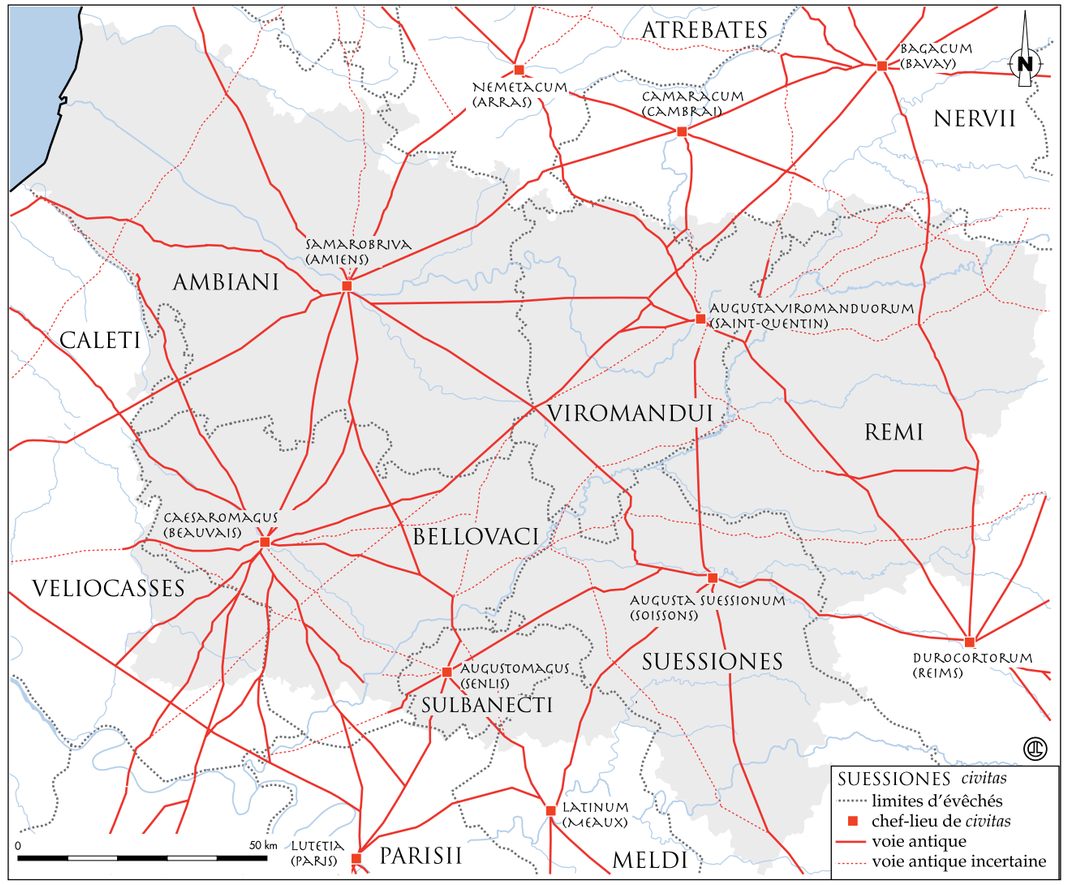


Fig. 1 - La Picardie antique (*DAO de Jean-Luc Collart, SRA de Picardie*).

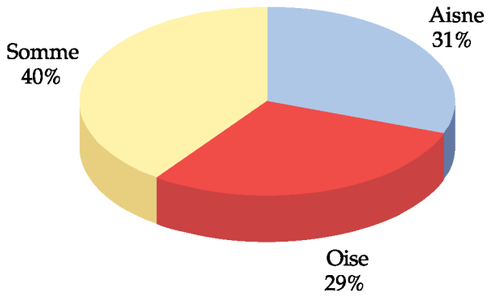
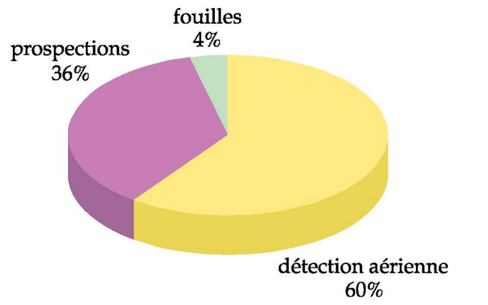


Fig. 2 - Répartition des découvertes en Picardie.

Estimer le nombre de sites antiques ayant fait l'objet d'une opération archéologique depuis 1960 s'avère difficile. Si les 287 occurrences fournies par la Somme sont fiables (5), les données sont plus difficiles à déterminer pour les deux autres départements. Néanmoins en croisant les données fournies par la base Patriarche, insuffisamment renseignée, et le fichier des rapports de fouilles, nous pouvons proposer un nombre minimum de 200 pour l'Aisne et peut-être autant pour l'Oise. Pour l'ensemble de la Picardie, nous aurions donc un total d'au moins 650 opérations. Les fouilles préventives connaissent un accroissement considérable depuis les années 1990. Pour la Somme, elles passent de 20 pour la période 1960-1975, à 32 pour celle de 1976 à 1989, pour atteindre 156 depuis 1990. La courbe ci-après (fig. 4) illustre leur évolution dans l'Oise, entre 1991 et 2001.

Selon les départements, nos périodes de référence n'étant pas identiques, il n'est pas possible de fournir des statistiques régionales sur la distribution par types d'aménagements. Dans l'Aisne (fig. 5, haut), sur ces vingt dernières années, les carrières constituent 51 % des opérations archéologiques préventives, les zones d'activités et lotissements, 30 % et les travaux d'infrastructure et autres « tracés linéaires », 19 %. Dans l'Oise, sur la période 1991-2001 (fig. 5, milieu), nous notons la part importante de ces derniers (35 %), suivie par les carrières (30 %), les ZAC (20 %) et les projets

(5) - Pour ce département, la part des fouilles programmées est de 19 %. En prenant les trois tranches chronologiques définies ci-dessus, nous notons leur chute constante.



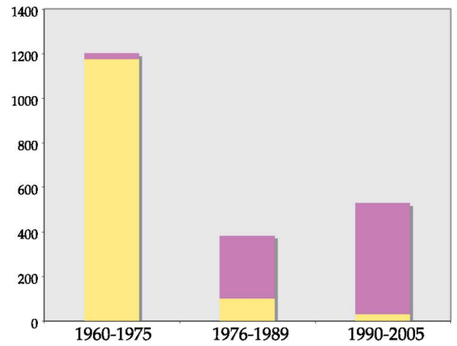


Fig. 3 - En haut : répartition par types d'intervention archéologiques dans la Somme depuis 1960. En bas : évolution des découvertes depuis 1960.

immobiliers (15 %). Dans la Somme (fig. 5, bas), depuis 1960, 144 opérations ont été réalisées sur des tracés linéaires (75 %), 26 sur des aménagements divers (14 %), 14 sur des ZAC et lotissements (6 %), 10 sur des carrières (5 %).

Dans l'Oise, nos données se répartissent en diagnostics (22 %), évaluations (44 %) et fouilles (34 %). Dans la Somme, les investigations se sont arrêtées à la phase sondage/diagnostic pour environ 40 % des sites.

Un peu plus de 10 % des sites connus ont fait l'objet d'une intervention archéologique et moins de 5 %, d'une fouille plus ou moins poussée. Quant à la part de ceux ayant été étudiés de manière exhaustive, elle est infime. La faiblesse de cet échantillon nous incite à relativiser notre capacité à dresser un véritable bilan sur les campagnes antiques de la Picardie.

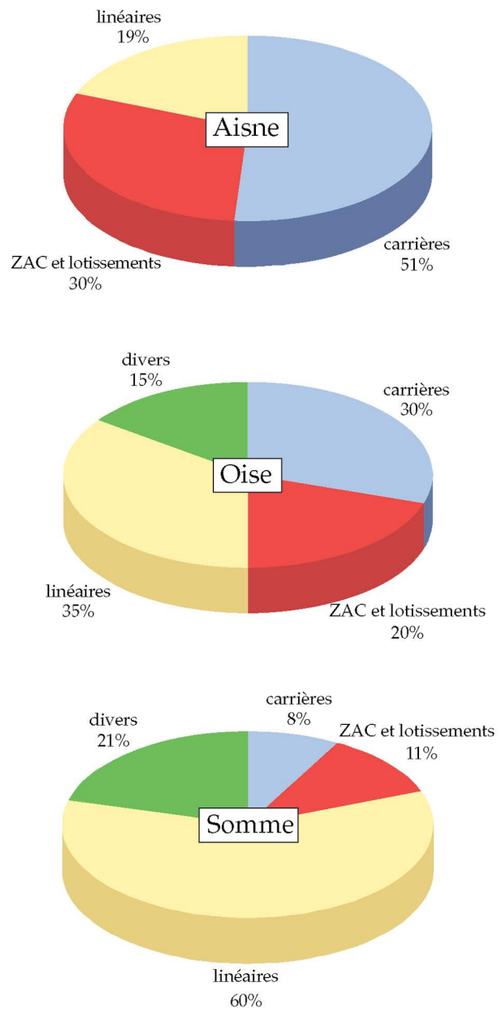


Fig. 5 - Distribution des opérations préventives en fonction de la nature des aménagements.

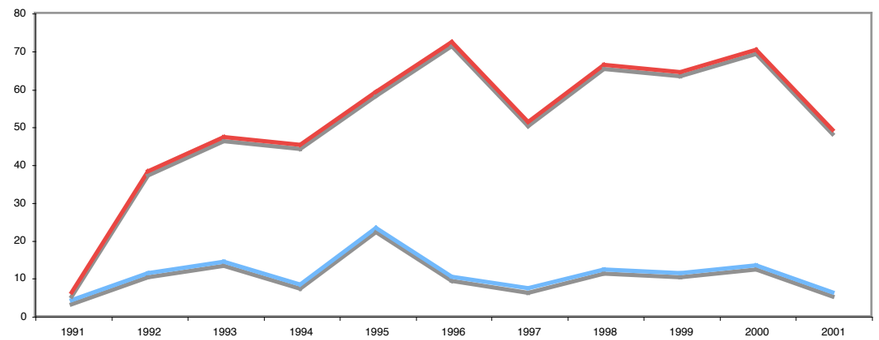


Fig. 4 - Évolution du nombre d'opérations dans l'Oise ; trait bleu : gallo-romain ; trait rouges : toutes périodes (*selon BSR, de 1991 à 2001*).

HISTORIQUE DES RECHERCHES

DES PRÉCURSEURS À L'ÉMERGENCE DES SOCIÉTÉS SAVANTES

Du XVIe au XVIIIe siècle, une école mêlant historiens et géographes se passionne pour la géographie historique antique. Ces auteurs, pour la plupart, développent des thèmes susceptibles d'intéresser l'archéologie : définition ou étendue du *Belgium*, localisation des peuples gaulois ou des villes citées par les sources antiques (*Samarobriva, Augusta Viromanduorum, Bratuspantium*), événements de la guerre des Gaules, itinéraires antiques. Toutes ces questions font l'objet d'exégèses savantes qui aboutissent à des hypothèses immédiatement combattues par les uns ou reprises par les autres. Quant aux témoignages sur les vestiges archéologiques, ils restent encore très rares.

Les premières recherches documentées de façon satisfaisante datent du début du XIXe siècle. Dans la région d'Abbeville (Somme), la *Société d'Émulation d'Abbeville*, qui existe depuis 1797, consacre une part importante de son activité à l'archéologie sous l'impulsion de plusieurs de ses membres. En 1815, Laurent-Joseph Traullé pose les premiers fondements de la stratigraphie. En 1820, la société met en place ce qu'on appellerait aujourd'hui des « programmes » de recherches. Ce sont d'abord, tout naturellement, les sites les plus repérables qui attirent l'attention. Alexandre-Louis d'Allonville entreprend des sondages sur les « camps romains » du département de la Somme (1820-1828). En 1828, une commission est chargée de rechercher les antiquités de l'arrondissement d'Abbeville. Dans l'Aisne, la *Société académique de Saint-Quentin* est fondée en 1825, pour réaliser des fouilles dans le « camp romain » de Vermand.

Peu à peu, l'ensemble de la Picardie se couvre de sociétés savantes qui maillent son territoire. La *Société d'Archéologie de la Somme* est créée en 1836 mais de nombreux archéologues picards résidant hors de ce département émettent le vœu qu'elle étende son activité à l'ensemble de la Picardie ; elle est alors remplacée en 1839 par la *Société des Antiquaires de Picardie* qui connaît son apogée à la fin du XIXe siècle. Forte, de plusieurs centaines d'adhérents, elle entretient des relations avec près de deux cents sociétés savantes et étrangères. Dans l'Oise, la *Société académique de l'Oise* naît en 1847, bientôt suivie par d'autres sociétés savantes : Noyon, en 1856, Senlis, en 1862, Compiègne, en 1869 et Clermont, en 1902. Dans l'Aisne, la *Société archéologique de Soissons* et le *Comité archéologique de Soissons*, fondés en 1847, fusionnent en 1856, la *Société académique de Laon* voit le jour en 1850, la *Société littéraire et scientifique de Chauny* en 1860, la *Société archéologique et historique de Château-Thierry* en 1864 et la *Société archéologique de Vervins et de la Thiérache* en 1873. Grâce à leur intense activité, ces sociétés contribuent à la dynamisation de l'archéologie naissante et publient leurs résultats dans des bulletins périodiques.

Si Amédée Piette (1837 à 1883), dans l'Aisne, étudie la cadastration au travers des plans terriers, des cartulaires et propose une première cartographie des chaussées romaines, énumérant au passage quantité de sites antiques, le souci majeur des chercheurs reste la collecte d'objets archéologiques intacts et la recherche des sites censés les procurer (nécropoles, théâtres, temples…).

Dans la Somme, dès 1837, Jacques Boucher de Perthes, qui ne s'intéresse pas qu'à la Préhistoire, commence à suivre les travaux d'Abbeville, à employer des ouvriers pour effectuer des fouilles et à consigner fidèlement chaque découverte archéologique. Jusqu'en 1927, une vingtaine d'occupations gallo-romaines (*villae*, agglomérations secondaires, habitats indéterminés), découvertes fortuitement, font l'objet de fouilles ponctuelles (6) mais aucune n'est fouillée exhaustivement. Les efforts se concentrent exclusivement sur l'habitation du maître et les thermes. Des nécropoles sont mises au jour à l'occasion de la fouille de ces établissements mais d'autres sont explorées en dehors de tout contexte d'habitat (7).

Dans l'Aisne, Édouard Fleury soutient et suit plusieurs fouilles importantes (agglomération secondaire de Nizy-le-Comte, *villae* à mosaïques de Blanzy-lès-Fismes, Bazoches, Vailly, camp césarien de Mauchamp). Les fouilles dirigées par Stanislas Prioux (1856 à 1885), dans le Soissonnais, et surtout celles de Frédéric Moreau, dans le Sud du département, portent principalement sur des nécropoles (Brény, Chouy, Cierges, Fère-en-Tardenois, Limé). Des centaines de sépultures antiques sont exhumées et publiées dans le célèbre *Album Caranda* (16 volumes, de 1877 à 1898). Enfin, citons les recherches de Théophile Eck et Jules Pilloy sur les cimetières romains tardifs du Vermandois. Pilloy est l'un des premiers à définir un faciès funéraire romain tardif, jusqu'alors confondu avec les tombes postérieures (*Études sur d'anciens lieux de sépultures dans l'Aisne*, 1880-1904, 3 volumes).

La publication de monographies et des inventaires systématiques est soutenue mais les essais de synthèse restent rares. La plus remarquable est celle d'Édouard Fleury (*Antiquités et monuments du département de l'Aisne*, 1877-1880, 4 volumes). L'ouvrage d'Alexandre-Adolphe Ponchon, publié en 1913 (*Les villas gallo-romaines en Picardie, Contribution à l'étude de la région picarde aux premiers siècles de l'Ere Chrétienne*) est infiniment plus modeste. Il dresse un premier inventaire qui prend en compte, outre quelques dépôts monétaires et nécropoles, seulement cinq à six *villae* du département de la Somme, alors qu'un dépouillement bibliographique sérieux aurait permis de totaliser un peu plus d'une quarantaine de *villae* avérées.

Cette effervescence, brisée net par la première Guerre mondiale, a pour conséquence un net ralentissement des activités des sociétés locales et des recherches archéologiques. Ces dernières restent en sommeil jusque dans les années 1950.

(6) - Citons Damery où V. Buteux avait remarqué des lignes où la végétation était beaucoup moins forte qu'ailleurs (vers 1835), Lahoussoye (L. Douchet, 1839-1840), Gamaches (F.-I. Darsy, 1845-1846), Beuvraignes (E. Coet & l'abbé Corblet, 1860, 1863, 1880), Baizieux (M. Crépin, 1861). À partir de 1866, Pierre-Émile Hecquet d'Orval reprend les fouilles à Port-le-Grand. D'autres occupations sont étudiées à Ergnies (E. Delignières, 1877 et 1879), Étalon (M. Hadengue-Delvigne, 1875), Molliens-Dreuil (Ch. Pinsard, 1879), Thièvres (abbé Danicourt, 1883), Saint-Mard (J. Gosselin, fin XIXe s.) et Etinehem (M. Deleval, 1899). D'autres amateurs, qui n'ont pas laissé leur nom à la postérité, ont exhumé des vestiges à Eppeville (1854, 1897, 1900), Nesle (vers 1860), Fouencamps (1862), Mers-les-Bains (1871), Epehy / Heudicourt (1878), Flesselles et Bavelincourt (1895). Au début du XXe siècle, les investigations se sont portées sur Allaines (M. Boulanger, 1903), Yonval (abbé Rançon, 1903-1904), Villers-Bretonneux (J. Bonhomme, 1904), Mirvaux (1914) et Liercourt (C. Pellé & H. Tondellier, 1927).

(7) - Abbeville (1841), Ennemain (1844), Blangy-sous-Poix (M. Decrept & M. Leriche, 1854), Saleux (O. Cosserat, 1854), Cambron (abbé Rançon, vers 1880 et 1903), Airaines (1888), Grattepanche (vers 1905).

Fig. 6 - Roger Agache, photographié au moment du départ d'une de ses missions (*cliché* Ministère de la Culture, *SRA* de Picardie).

LE RENOUVEAU DES ANNÉES 1950-1979 ET LE DÉVELOPPEMENT DE L'ARCHÉOLOGIE DE SAUVETAGE ET DES GRANDS TRAVAUX (1980-2004)

De nouveaux acteurs

Le renouveau et le foisonnement de l'archéologie, perceptibles dès les années 1950, se concrétisent par l'émergence de nouveaux « archéologues » amateurs qui viennent renforcer les sociétés savantes existantes ou en créent de nouvelles : *Groupe archéologique du lycée mixte d'Amiens* (1964), *Société archéologique de Péronne* (1966), *Groupe archéologique du Noyonnais* (1967), *Archéo Club Picardie Artois* (1969), *ARECOL* (1975-1985), *Groupe d'archéologie des étudiants d'Amiens* (1969), *Centre de Recherches Archéologiques de la Vallée de l'Oise* (1973) et, enfin, *Centre interdisciplinaire de Recherches Archéologiques de la Somme* (1984). Tous ces bénévoles, conscients de l'impérieuse nécessité d'étudier le patrimoine archéologique, constituent alors de véritables relais sur le terrain, jusqu'au développement de l'archéologie professionnelle des années 1980. Œuvrant dans des zones géographiques plus ou moins larges (du canton au département), ils sillonnent leur « territoire » à la recherche (de nouveaux sites, amassent les données et signalent les destructions causées par les divers aménagements qu'ils suivent avec attention et qui donnent parfois lieu à quelques fouilles de sauvetage. À côté de petits bulletins locaux (8), des publications plus spécifiquement archéologiques apparaissent, telle la *Revue archéologique du Nord-Est de l'Oise* (1971-1972) à laquelle succède la *Revue archéologique de l'Oise* (1971-1982). Cette dernière, publiée par le CRAVO, fusionne en 1983 avec les *Cahiers archéologiques de Picardie* édités par la direction des Antiquités depuis 1974, pour former la *Revue archéologique de Picardie*.

Ce renouveau de l'archéologie picarde s'orientera dans trois directions différentes : l'archéologie aérienne, les prospections archéologiques et le développement des chantiers de fouille qui vont connaître un accroissement considérable avec l'essor de l'archéologie préventive.

Un apport considérable : l'archéologie aérienne

C'est l'Aisne qui initie le mouvement lorsque, dans le milieu des années 1950, Roger Chevallier révèle les premiers sites fossoyés au sud du département. Il est suivi, en 1960, par Roger Agache (fig. 6). Pendant deux décennies et grâce à des milliers d'heures de vol, ce dernier accumule des dizaines de

(8) - Notamment le *Bulletin du Groupe archéologique du Noyonnais* (1967-1970).

milliers de clichés (9). Rien que pour le département de la Somme, sur le ciel duquel il régna quasiment sans partage, il découvre ou redécouvre plus de 3000 sites dont un bon tiers pour la période antique et plus de 650 *villae* avérées. L'exploitation de ces clichés permet de renouveler complètement notre perception de l'occupation du territoire et de proposer un modèle, aujourd'hui dépassé, car exclusivement centré sur de grands domaines dispersés disparaissant avec les grandes invasions du IIIe siècle après J.-C. Durant la même période, John K. Saint-Joseph (1961-1974), essentiellement dans la Somme, et François Vasselle (1962-1990), qui survole également régulièrement la vallée de l'Aronde et ses environs, n'apportent qu'un faible complément d'informations. À eux deux, leur apport est à peine d'une vingtaine de sites antiques inédits.

Dans les années 1970, le *Conseil général de l'Aisne* et le *Comité du Tourisme de l'Aisne* s'intéressent à l'archéologie. Ce dernier est ainsi l'un des premiers à engager un archéologue professionnel, Michel Boureux. Jusqu'en 1999, il réalise des prospections aériennes systématiques, surtout dans le Soissonnais et constitue un fichier de plusieurs centaines de sites. Mais les conditions locales, notamment des différences dans les techniques architecturales antiques (fondations de blocs de pierre et non de craie damée en tranchée), ne permettent pas de recueillir une information aussi riche que dans le Bassin de la Somme.

Ces travaux sont complétés par Christophe Chardonnet, qui, de 1984 à 1987, survole essentiellement le canton de Montdidier (28 sites antiques survolés dont 11 inédits), par Bernard Lambot dans l'est de l'Aisne (1995-1996) et, jusqu'à aujourd'hui, par Gilles Naze dans la partie médiane de l'Aisne et par Patrick Joy, dans le Sud de l'Oise.

Les prospections pédestres

Dans l'Aisne, des prospections pédestres, relativement systématiques, sont entreprises par René Parent, dans les années 1960, essentiellement aux alentours de Fère-en-Tardenois. Les découvertes sont relativement dispersées car elles ne répondent pas à un protocole rigoureux. De 1988 à 1992, les prospections systématiques de Colin Haselgrove portent sur les vallées de l'Aisne et de la Vesle. Quatre « transects » de 2 km sur 10 km, orientés nord-sud à travers la vallée, échantillonnent les principales zones géologiques et topographiques sur une aire totale de 80 km². L'objectif de l'étude est de couvrir au minimum 40 % de cette surface. Les processus géomorphologiques tels que les alluvions ou les colluvions pouvant masquer les structures ainsi que les secteurs inaccessibles (carrières, pâturages, zones boisées) sont pris en compte. Six cent cinquante parcelles sont parcourues, livrant au total 69 sites et 122 concentrations de mobilier, soit une densité de 1,7 site au km² couvrant une période allant du Néolithique à celle du haut Moyen Âge. Pour la période romaine, 29 sites sont identifiés. Depuis 1990, Gilles Naze réalise des prospections dans la partie médiane de l'Aisne autour des vallées de la Serre et de l'Oise avec, pour principal objectif, de relever et dater les sites observés lors des prospections aériennes. De 1992 à 1995, François Blary coordonne des prospections dans la vallée de la Marne alors que, de 1996 et 1999, Jean-Paul Meuret mène quelques reconnaissances de surface en Thiérache.

Dans l'Oise, plusieurs opérations de prospection sont menées. Celles sur le canton de Chaumont-en-Vexin (Gabriel Morel, 1992-1998), le pays de Chambly (Philippe Lorquet), les cantons de Noyon et Lassigny (M. Bocquet, 1976-1977), les alentours de Saint-Crépin-Ibouvillers (Éric Kaluza, 1987-1988), la région de Senlis (Marc Durand, 1996-1997), la forêt de Compiègne (Philippe Thuillier, 1977-1978 puis 1999) et dans le secteur de Clermont (R. Vincent, D. Briant, J. Perrigault) se sont interrompues. Trois opérations se poursuivent. La plus importante, depuis 1993, très méthodique, porte sur la région de Crépy-en-Valois (Jean-Pierre Tymciow). À terme, l'arrondissement devrait être couvert exhaustivement (réserve faite des zones inaccessibles, boisées ou urbanisées). Jean-Marc Popineau, depuis 1995, suit aussi un protocole rigoureux, mais l'espace exploré est plus modeste : le bassin du ru de Roanne – canton de Pont-Sainte-Maxence. Enfin, le CIRAS réalise également des prospections dans les communes périphériques du département de la Somme.

Dans la Somme, au cours des années 1960-1970, François Vasselle profite des labours profonds pour faire des relevés de *villae* et de fermes indigènes repérées par détection aérienne. Entre 1983 et 1987, Christophe Chardonnet prospecte près d'une centaine de sites antiques, dont un peu plus d'un tiers découvert par ses soins. Le plus important programme de prospections est celui mis en place par le CIRAS en 1992. Jusqu'en 2000, il s'appuie sur une vingtaine de bénévoles et sur des équipes locales constituées de personnes en Contrats Emplois Solidarité, recrutées dans le cadre de programmes d'insertion. Depuis 2001, il repose principalement sur une dizaine de bénévoles. Les objectifs sont variés : vérifications des sites détectés par Roger Agache (10), prospections exhaustives d'une quinzaine de communes, prospections sur des lieux-dits caractéristiques, sur des rebords de plateaux, de part et d'autre d'une voie romaine, le long de la vallée de la Somme, etc. Les résultats sont spectaculaires : plus de 350 sites antiques inédits sont découverts. Par ailleurs, une enquête du CIRAS menée auprès des prospecteurs ayant effectué des recherches entre les années 1975 et 1995, permet d'étudier le mobilier provenant d'environ 500 sites antiques dont 340 étaient inédits.

Les fouilles programmées

Les recherches portent principalement sur les agglomérations secondaires, les *villae* et surtout, les sanctuaires.

Sitôt la seconde Guerre mondiale achevée, les fouilles archéologiques qui reprennent dans l'Oise, concernent tout d'abord les habitats groupés, notamment ceux fouillés sous Napoléon III. De 1947 à 1956, Pierre Durvin fait des sondages sur un habitat groupé à Rouvroy-les-Merles, fouille un ensemble de bâtiments antiques (un sanctuaire ?) à Thiverny, explore une carrière de pierre antique à Saint-Leu-d'Esserent et une petite nécropole comprenant une incinération du IIe siècle et six inhumations tardives. De 1956 à 1965, le R.P. André Noché et Gérard Dufour étudient le petit théâtre de Vendeuil-Caply, le camp du "Catelet", ainsi que des secteurs urbains. En forêt de Chantilly, de 1957 à 1970, Pierre Durvin explore une bourgade routière (commune de Saint-Maximin). En forêt de Compiègne, de 1964 à 1973, Jean-Marc Frémont et Bernard Woimant, dégagent une cave et ses alentours dans l'agglomération routière de "La Carrière du Roi" (commune de Morienval). En 1966, des sondages sont ouverts par Pierre Leman dans l'agglomération du "Mont Berny" à Saint-Étienne–Roilaye où quelques investigations complémentaires sont menées entre 1968 et 1971 par Michel Jouve. De 1967 à 1969, F. Digues, Hervé Margot et Michel Jouve fouillent deux fours de potiers et un habitat à Saint-Sauveur. En forêt d'Halatte, de 1966 à 1968, Jean-Marc Simon et le docteur Robert Sénéchal dégagent des substructions antiques, de nature indéterminée (commune de Chamant). Dans les autres départements, les recherches sont plus rares. Pierre Dausse, de 1972 à 1977, dégage à Iviers (Aisne) des constructions antiques et des structures métallurgiques, dans ce qui semble être un habitat groupé. Dans la Somme, Louis et François Hadengue fouillent, en 1969, six caves de maisons appartenant à une petite agglomération secondaire à Étalon et Philippe Dessaint met au jour, de 1972 à 1977, des vestiges appartenant à l'agglomération secondaire d'Airaines en sondant la "Tour des ducs de Luynes".

Les recherches sur les établissements agricoles reprennent dans l'Aisne, avec la fouille de la grande *villa* de Mercin-et-Vaux. Simplement sondée en 1961-1962 par Roger Chevallier, la partie résidentielle est fouillée par Alix Barbet de 1966 à 1977. De 1966 à 1969, Gilbert Lobjois entreprend des fouilles sur un habitat rural, mal défini, à Samoussy. En 1975, Jean-Claude Patte fait un sondage sur un balnéaire à Sinceny. Dans l'Oise, de 1950 à 1953, Pierre Durvin explore la *villa* de Verneuil-en-Halatte, "Le Bufosse". En 1967 et 1968, il entreprend l'étude de la grande *villa* du "Houy" à Saint-Maximin, poursuivie, de 1972 à 1987, par Paul Mercier et Daniel Patin. En 1967, Jean Cartier fait un sondage dans la *villa* de Bresles. Celle des "Tronces", à Verneuil-en-Halatte, est sondée en 1982 par Georges-Pierre Woimant et Alain Decormeille. Dans la Somme, le développement de l'archéologie aérienne entraîne un incontestable attrait pour l'archéologie de terrain. Mais ces opérations restent d'abord bien modestes et se limitent à des sondages sur les fossés de quelques fermes indigènes romanisées à Picquigny, Condé-Folie et Cagny (Vasselle 1962-1964) et à Vers-sur-Selle (Agache 1964). En 1964, François Vasselle commence à s'intéresser aux *villae* et effectue des recherches à l'emplacement des bâtiments principaux des *villae* de Voyennes, Estrées-sur-Noye ("Le Bois des Célestins" et "Les Coutures") et Querrieu. En 1965, sous l'impulsion d'Ernest Will, alors directeur de la circonscription des Antiquités de Lille, un programme de recherches sur l'habitat rural gallo-romain est lancé. Alain Ferdière débute des sondages, une fois n'est pas coutume, sur la *pars rustica* de la *villa* de Lamotte-Warfusée. Après 30 m² de décapage, l'initiative est rapidement abandonnée en raison de l'état d'arasement du site. L'année suivante, il se tourne vers Ribemont-sur-Ancre qui s'avère être un sanctuaire. En 1966, Pierre Guillemain commence à dégager le bâtiment résidentiel d'une très vaste *villa* découverte à Athies par photographie aérienne. Menée avec les moyens de l'époque, la fouille se termine en 1977 par le remblaiement du site (fig. 7). Entre 1970 et 1982, l'équipe d'ARECOL effectue une dizaine de sondages sur des occupations antiques, principalement dans le canton de Nesle. Entre 1972 et 1983, Joël Molière focalise son attention sur les caves, comme à La Chaussée-Tirancourt, Belloy-sur-Somme, Chirmont et Demuin ("Les Cinq chemins" et "La Truchinte"). En 1985, un petit sondage de Christophe Chardonnet porte sur la *villa* d'Arvillers et, en 1987,un autre de Didier Bayard sur celle de Jumel. Depuis, à part un sondage de vérification réalisé en 2000 par Tahar Ben Redjeb à Sains, pour appréhender le contexte d'un dépôt monétaire, c'est le calme plat.

(9) - Déposées au service régional de l'archéologie, elles ont récemment été inventoriées par Tahar Ben Redjeb et Emmanuel Petit dans le cadre du plan de numérisation du Ministère de la Culture. Seuls un peu moins de 1500 sites ont conservé un document photographique à l'appui.

(10) - Trois cent quatre-vingt-quinze ont fait l'objet de prospections qui ont permis de confirmer ou de leur attribuer une occupation gallo-romaine.

Fig. 7 - Fouille de la *villa* d'Athies, dans la Somme (*cliché Roger Agache*).

À partir de 1965, l'attention commence à se porter sur les sanctuaires. D'abord timidement à Namps-Maisnil (Somme), où quelques sondages de R. Roffin permettent de dresser le plan d'un petit *fanum* totalement arasé. Dans l'Aisne, à Versigny, Pierre Foulon, de 1967 à 1976, exhume un *fanum*, deux chapelles (?) et quelques habitations. Comme nous l'avons déjà mentionné plus haut, la fouille du sanctuaire de Ribemont-sur-Ancre relève d'un concours de circonstances, mais a servi de moteur pour les recherches futures. Elle est impulsée en 1968 par Jean-Louis Cadoux et le *Groupe archéologique des étudiants de l'Université d'Amiens* qui en font un vaste chantier universitaire jusqu'en 1987. La fouille, reprise par Jean-Louis Brunaux en 1990, s'est interrompue en 2003. En 1972 et 1974, François Vasselle entreprend quelques sondages limités sur les *fana* de l'Étoile et de Chilly. L'étude de ce dernier site est reprise par Jean-Luc Collart en 1979-1980. Viennent ensuite les fouilles des sanctuaires de Morvillers-Saint-Saturnin par Christiane Delplace (1983-1988), Dompierre-Sur-Authie par Daniel Piton (1987-1992) et, enfin, Boismont par Louis-Pol Delestrée (1994-1997). Dans l'Oise, les remarquables découvertes réalisées à Gournay-sur-Aronde, de 1975 à 1984, par Jean-Louis Brunaux, ont joué un grand rôle en mettant l'accent sur les antécédents protohistoriques des sanctuaires. La fouille du temple de Champlieu, à Orrouy, est entreprise par Jean-Louis Cadoux en 1976, puis poursuivie jusqu'en 1983, par Georges-Pierre Woimant alors que des sondages sont réalisés par Guiseppe Di Stefano sur le théâtre depuis 1993. Le *fanum* du "Catelet", à Vendeuil Caply, est fouillé par Georges Dilly en 1977 puis par Daniel Piton en 1982. De 1985 à 1987, Jean-Louis Brunaux s'intéresse au sanctuaire de Saint-Maur et, de 1996 à 1999, Marc Durand réétudie le temple de la forêt d'Halatte (commune d'Ognon), célèbre pour ses ex-voto, qui fait l'objet d'un numéro spécial de la *Revue archéologique de Picardie* (Durand 2000).

La seule autre problématique abordée par les fouilles programmées concerne les camps militaires. Dans la Somme, entre 1961 et 1972, Roger Agache et François Vasselle effectuent des sondages à l'emplacement des fossés des camps romains de Folleville et d'Érondelle, des retranchements de La Chaussée-Tirancourt, du présumé *burgus* de Coulonvillers. Dans l'Aisne, Michel Reddé intervient, de 1976 à 1983, sur le camp du Haut-Empire de l'aile de cavalerie des *Voconces*, à Arlaines (commune de Ressons).

En Picardie, Ribemont-sur-Ancre constitue la dernière fouille programmée consacrée à l'Antiquité, thématique qui n'a cessé de décliner pour disparaître du paysage archéologique picard.

Les grands programmes d'aménagement et le développement de l'archéologie préventive

Ce n'est que dans les années 1970, qu'apparaît une archéologie préventive censée mettre un terme aux destructions incontrôlées dont il est difficile de mesurer l'ampleur. Elle concerne d'abord essentiellement les carrières du département de l'Aisne. De grands décapages permettent d'expérimenter des bases méthodologiques spécifiques qui, à partir des années 1980, seront reprises et adaptées, avec des moyens considérables, sur les opérations linéaires (gazoduc compris), les zones d'activité et les lotissements.

Les carrières

Avec l'exploitation du granulat en fond de vallée (vallées de l'Aisne et de la Vesle), un vaste programme de fouilles de sauvetage est initié au début des années 1970 par Bohumil Soudsky, professeur spécialisé dans la Protohistoire à l'Université de Paris I, avec le soutien du *Centre National de la Recherche Scientifique*. Les principes généraux sont fondés sur la définition de la problématique scientifique, la rationalisation des méthodes de travail et, plus tard, la professionnalisation des chercheurs. Depuis les deux dernières décennies, la production du sable et du gravier s'étant fortement accrue, environ 50 hectares sont menacés chaque année. À ce jour, plus de 300 sites de toutes périodes ont été découverts sur une surface d'environ 250 km². Les sites de Bazoches-sur-Vesle, Soupir, Juvincourt-et-Damary, Villeneuve-Saint-Germain, Menneville et surtout Limé sont particulièrement bien documentés pour la période romaine. Les vastes décapages extensifs ont permis, outre le dégagement des noyaux d'habitat, d'observer les infrastructures agraires dans leur intégralité, livrant ainsi des informations particulièrement riches sur la structuration des terroirs. Mais ces données restent aujourd'hui, dans une large majorité des cas, à exploiter. L'abandon de ces grands décapages depuis 2002 ne permet plus une approche aussi globale et constitue une régression méthodologique.

Dans l'Oise, à partir de 1975, le CRAVO engage plusieurs fouilles de sauvetage dans les vallées de l'Oise et de l'Aronde. En 1987, une équipe s'organise autour de la moyenne vallée de l'Oise pour faire face à la croissance des surfaces exploitées par les gravières. Le suivi pluriannuel de certaines exploitations, dont la surface dépasse parfois la cinquantaine d'hectares, joue un rôle primordial dans l'étude des fermes gallo-romaines. L'exemple de Verberie "La Plaine d'Herneuse", fouillé de 1995 à 1999 sur plus de 56 ha, est ici explicite. Ces découvertes doivent être restituées dans le contexte de l'agglomération rurale de Rivecourt/Longueil-Sainte-Marie, explorée de 1988 à 1993, sur une surface de 30 ha (fig. 8). D'autres carrières permettent d'étudier des *villae* à Chambly, Houdancourt, Lihus, Plailly et Pontpoint.

Dans la Somme, le développement des carrières ne connaît pas la même ampleur que dans les départements voisins. C'est néanmoins l'exploitation d'une ballastière à Famechon qui fournit à Didier Vermeersch l'occasion de lancer, dans le cadre d'un sauvetage programmé, la première véritable fouille stratigraphique d'une *villa* (1972-1988). L'attention ne se focalise pas simplement sur le bâtiment principal mais aussi sur ses dépendances. Les autres découvertes, dues à l'exploitation de la craie, concernent essentiellement des nécropoles : Vron (Daniel Piton & Claude Seillier 1969-1984), Nouvion-en-Ponthieu (Daniel Piton 1972-1983), Noyelles-sur-Mer (Daniel Piton & Henri Marchand 1974).

Les tracés linéaires

Les travaux liés aux infrastructures routières ne donnent tout d'abord lieu qu'à quelques observations fugitives. Dans la Somme, seules quelques fosses sont relevées par François Vasselle lors de l'aménagement de l'autoroute A1 (1965) alors qu'une agglomération secondaire et une *villa* sont partiellement détruites à l'occasion des travaux de la future D. 934 (1968-1969). C'est également à l'occasion de travaux routiers que Joël Molière décape, en 1975, le bâtiment principal d'une *villa* de La Chaussée-Tirancourt dont il fouille la cave et qu'il organise un sauvetage sur les agglomérations secondaires de Beaucourt-en-Santerre (1984-1986) et d'Andechy (1985).

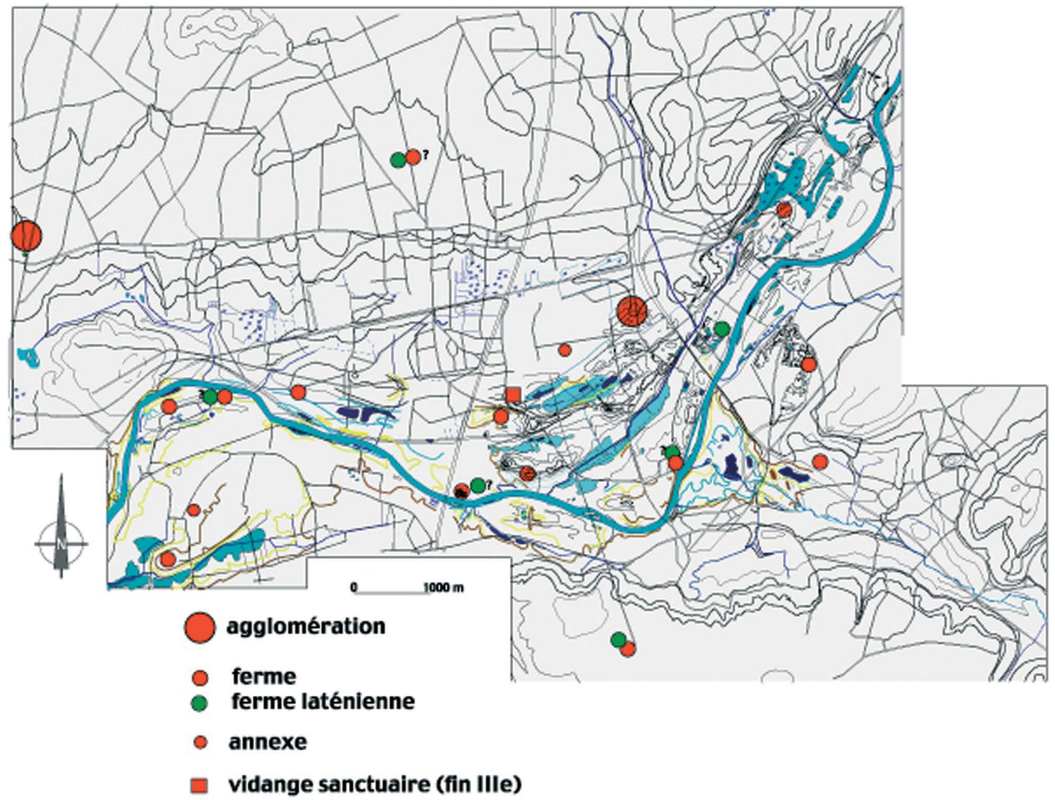


Fig. 8 - Distribution des sites de La Tène finale (D2) et gallo-romains (fin du Ier siècle avant notre ère au IIIe siècle après J.-C.) sur la moyenne vallée de l'Oise en fonction de la microtopographie (*illustration Denis Maréchal*).

Les fouilles sur tracés linéaires commencent à s'organiser à partir de 1983, date à laquelle la Picardie se dote de nouvelles infrastructures ferroviaires et autoroutières. L'A26, qui traverse l'Aisne, fait l'objet de prospections pédestres préalables systématiques et de plusieurs fouilles, de 1983 à 1986. Le TGV Nord, de 1989 à 1990, est la première opération à bénéficier de moyens significatifs. Viennent ensuite les trois autoroutes assurant les liaisons Paris-Amiens-Boulogne (A16, 1990-1995), Rouen-Abbeville-Autoroute A16 (A28, 1990-1991) et Le Havre-Amiens-Saint-Quentin (A29, 1994-2003) ainsi que la LGV Est (2001-2002). Plusieurs aménagements routiers de moindre importance sont à signaler : la rocade ouest d'Abbeville (12 300 m, 1988), les déviations de Braine-Courcelle (1991) et de la RD 929 (6 700 m, 1992-1993), la pénétrante ouest d'Amiens (2 200 m, 1997), les déviations de Sermoise (1997), Urcel-Chavignon (1999), l'élargissement de la RN2 (à partir de 2001) et le contournement de Saint-Quentin (2005).

Parmi les tracés linéaires, il convient également de signaler les gazoducs. Certains font tout d'abord l'objet d'un simple suivi, comme ceux de Taisnière-sur-Hon à Villiers-le-Bel, Nesle à Eppeville, Nesle à Travecy (ARECOL : 1975-1977). Si les résultats sont limités, ils fournissent néanmoins quelques données sur l'occupation antique dans la région de Nesle (cinq établissements ruraux, une voie romaine). Les gazoducs de Gournay-sur-Aronde à Arleux (1995), de Loon-Plage à Cuvilly (1997) et de Mesnil-Saint-Nicaise à Nesle (2001), « Artères des Marches du Nord-Est » (2000-2001) et de La Flamengrie à Logny-lès-Aubenton, dans l'Aisne, sont précédés d'une opération préventive au même titre que les autres aménagements linéaires : prospections, sondages et, éventuellement, fouilles. Dans la Somme, 15 sites antiques (13 établissements ruraux, 2 parcellaires) sont ainsi recoupés et, malgré l'exiguïté des tranchées concernées, 9 sont fouillés, apportant des précisions essentiellement d'ordre chronologique.

Fig. 9 - Fouille de la *villa* d'Aubigny, dans la Somme (*cliché Christophe* Chardonnet).

Ces aménagements permettent à l'archéologie préventive de connaître un nouvel essor et contribuent largement à la connaissance des établissements ruraux gallo-romains. Dans le département de la Somme, par exemple, sur les tracés linéaires, les prospections pédestres et les sondages permettent de quadrupler le nombre de sites ayant livré des vestiges antiques.

Zones d'activités concertées, lotissements et aménagements immobiliers

Quelques fouilles de sauvetage ont parfois été anciennement réalisées à l'emplacement de lotissements. Dans l'Aisne, c'est le cas à Château-Thierry où M. Vigné, en 1964, fouille ce qu'il peut lors des travaux de construction du nouveau quartier des "Vaucrises" implanté au cœur de l'agglomération antique. À Camelin, Georges Samson met au jour, en 1972, des substructions appartenant probablement à une agglomération secondaire. Parfois, c'est l'extension d'une usine qui motive une intervention, comme à Aubigny, dans la Somme, où Christophe Chardonnet met au jour, en 1987-1988, une bonne partie d'une *villa* (fig. 9). À Verneuil-en-Halatte, "Le Bufosse", dans l'Oise, la fouille d'une grande *villa*, par Jean-Luc Collart, de 1985 à 1990, est liée à la création d'un terrain de sport.

Ces opérations préfigurent les interventions sur les zones d'activités et autres aménagements immobiliers qui se multiplient, généralement à la périphérie des agglomérations à partir des années 1990. Dans l'Oise, en amont de la zone d'intervention des sablières, un programme complémentaire mis en place pour le suivi des opérations immobilières du SIVOM de Compiègne, permet d'étudier une zone privilégiée qui s'étend sur une douzaine de kilomètres en aval de cette ville. Concernant, pour l'essentiel, une bande de 1,5 km axée sur l'Oise, il permet d'acquérir de nombreuses informations sur cette frange de la plaine alluviale, au détriment des zones exondées proches. Plus de 500 ha sont suivis par tranchées ou décapés intégralement. Les fouilles menées en périphérie nord de Beauvais portent, elles aussi, sur des surfaces notables occupées par des fermes et des *villae*. Le même cas de figure se présente à Chambly. Une ZAC est également à l'origine de la fouille des sites ruraux antiques à Méru, Verneuil-en-Halatte "La Remise de Maître Hamelin", Allonne, Monchy-Saint-Éloi et Passel. Les aménagements immobiliers dans la périphérie d'agglomérations de moyenne importance, pour leur part, contribuent à la connaissance de l'habitat aggloméré. Des observations ponctuelles sont effectuées à Cuts, à Précy-sur-Oise, à Saint-Just-en-Chaussée. À Saint-Martin-Longueau et à Estrées-Saint-Denis, les fouilles livrent des résultats essentiels. Dans l'Aisne, le suivi archéologique des zones d'activités concerne les communes de

Bohain-en-Vermandois, Épaux-Bézu, Mercin-et-Vaux, Saint-Michel, Saint-Quentin et Ploisy ; celui des lotissements et des aménagements immobiliers, plus ponctuel, celles de Charly-sur-Marne, Château-Thierry et Pernant.

Autant les tracés linéaires peuvent nous laisser dubitatifs en raison de l'image tronquée des vestiges qu'ils nous livrent, autant ces aménagements offrent l'opportunité d'étudier des occupations, souvent diachroniques, sur de vastes superficies et dans des secteurs inexplorés. Les quarante-deux hectares diagnostiqués à Poulainville comprennent plusieurs secteurs archéologiques correspondant à des habitats et à des espaces funéraires qui permettent d'appréhender l'occupation de cette portion de territoire depuis l'Âge du Bronze jusqu'à la fin du IIe siècle (Dominique Gémehl, 2003). Les ZAC de Béhen sur 11 hectares (Pierre Barbet, 1997) et d'Estrées-Deniécourt sur 45 hectares (Didier Bayard, Véronique Harnay, Gilles Prilaux, 1989-1999), de Glisy (Stéphane Gaudefroy, 2002) livrent de vastes systèmes fossoyés intégrant ou non des établissements ruraux qui illustrent l'importance des réseaux parcellaires antiques. Au moment même où s'élabore ce bilan, une opération de grande ampleur (120 hectares) est en cours dans le département de la Somme, à l'emplacement de la future plateforme aéro-industrielle de Méaulte. Les résultats du diagnostic archéologique surprennent par l'ampleur et la richesse des informations obtenues. Jamais une telle densité de sites archéologiques n'a été mise en évidence sur le plateau picard. Près d'une vingtaine d'occupations couvrent une période allant de la Préhistoire au XIIe siècle, parmi lesquelles une nécropole du Haut-Empire, une ferme indigène romanisée et un établissement gallo-romain n'entrant pas dans les cadres typologiques connus. Ces occupations sont intégrées dans un système parcellaire susceptible d'être étudié en lui-même et dans une perspective de longue durée (11).

Nous n'avons pas toujours la capacité de gérer au mieux ce type d'opérations, surtout lorsqu'elles sont fractionnées dans le temps et confiées àdifférents intervenants. L'aménagement de la ZAC de Rue, l'une des premières à avoir été suivie dans la Somme, constitue un « raté » d'autant plus dommageable au regard de l'importance présumée du site. Il s'agit d'un établissement rural (ou d'une agglomération) couvrant probablement une surface d'environ 10 hectares sur une foraine dominant légèrement la plaine maritime, mis au jour fortuitement à l'occasion d'importants terrassements ayant entraîné la découverte de deux dépôts monétaires. Dans un premier temps, l'opération de sauvetage s'est bornée à récupérer les monnaies réparties dans les déblais et à constater les dégâts dans les parois de l'excavation. Par la suite, l'aménagement de la ZAC s'est déroulé sur plus de dix ans sur des zones disjointes pour lesquelles il est impossible de relier les informations archéologiques obtenues. En même temps le terrain a été « mité » par des pavillons successifs dont l'emplacement n'a pas toujours fait l'objet d'observations archéologiques.

Abordons, enfin, les récents projets éoliens qui, depuis quelques années, se développent principalement dans le département de la Somme. Implantés de manière préférentielle sur les rebords de plateaux, ils vont immanquablement détruire des vestiges archéologiques. Si les surfaces cumulées pour l'aménagement des socles éoliens peuvent paraître limitées, les travaux connexes (chemins d'accès notamment) touchent parfois plusieurs hectares. Les premières observations montrent que leur suivi, à défaut de révolutionner notre connaissance de l'habitat rural, est susceptible d'enrichir la carte archéologique.

Les disciplines annexes

Les études paléo-environnementales ont longtemps été l'apanage des préhistoriens désireux de reconstituer l'évolution du paysage. Pour les périodes historiques, il faut attendre l'avènement des grands travaux pour que les premières véritables analyses pluridisciplinaires commencent à être intégrées à la recherche archéologique. Aujourd'hui, elles devraient désormais accompagner toute opération préventive digne de ce nom. Elles sont essentiellement concentrées sur la palynologie, l'anthracologie, la carpologie et l'archéozoologie. Si de nombreux prélèvements sont réalisés, les études effectivement menées et les données mises à la disposition des chercheurs sont toutefois restreintes à une minorité de sites. Malgré leurs limites méthodologiques (destruction des restes les plus fragiles, difficulté de détermination), leur recoupement permet cependant de mieux évaluer les contextes environnementaux et les politiques de gestion du milieu rural. Au-delà, elles permettent d'appréhender les modes de subsistance et d'approvisionnement de la société tout entière.

Les études palynologiques, qui concernent essentiellement les établissements ruraux et leurs alentours plus ou moins lointains, ont été réalisées essentiellement par l'équipe d'André-Valentin

(11) - Malgré des positions topographiques favorables, l'aménagement d'une ZAC n'est pas toujours la garantie de mettre au jour des occupations antiques. Ainsi, celle de "La Croix de Fer", près d'Amiens a donné lieu à une opération préventive réalisée sur une superficie totale de 27 hectares (Stéphane Gaudefroy, 1999-2002). Attestée dès le premier Âge du Fer, la mise en valeur du territoire (établissement agricole laténien et sa nécropole) cesse à la fin de La Tène C1.

Munaut du *Laboratoire de palynologie et de dendrochronologie* de l'Université de Louvain-la-Neuve (Belgique). Elles permettent de suivre les défrichements et de reconstituer l'environnement végétal et son évolution, qu'il soit naturel (forêt, buissons) ou artificiel (cultures, haies…). L'essentiel des données demeure encore inédit (Defgnée & Munaut 1999 ; Poirier 2005).

Dans la Somme, des études anthracologiques sont effectuées par Maria-Eugenia Solari (Solari 1996) et Jean-Marie Pernaud (Pernaud 1996). Outre leur apport à la connaissance du milieu végétal, elles fournissent quelques données sur la gestion des combustibles. (Pernaud 1997 ; Matterne *et al.* 1999, p. 290-295). Des études carpologiques sont réalisées essentiellement par Véronique Matterne (Matterne 1999) et, dans une moindre mesure, par Jan-Peter Pals, du *Laboratoire de botanique* de l'Université d'Amsterdam (Pals 1996). Le nombre de taxons recueillis est variable, de quelques dizaines à près de 5 300 à Ennemain. La thèse de doctorat de Véronique Matterne intègre une bonne partie des données recueillies dans la région (Matterne 2001). Elles permettent de distinguer plantes sauvages et cultivées, de retracer l'histoire de ces dernières et donc des choix alimentaires ainsi que l'évolution des pratiques agricoles et des systèmes de production (*cf.* ci-après, la contribution de Véronique Matterne, p. 208).

Si de nombreux sites livrent de la faune (près de 350 pour le département de la Somme), les études archéozoologiques dépassant celles de la simple détermination rapide des espèces rencontrées ne portent que sur un nombre limité d'établissements ayant livré des restes d'importance variable (voir principalement la thèse de Sébastien Lepetz, 1996 et sa contribution, p. 209). Néanmoins, même fragmentaires, ces données fournissent des indications sur le cheptel, permettent d'en suivre ses fluctuations par espèces, mettent en évidence leur variété, leur taille et leur âge d'abattage, donnent la possibilité d'appréhender les orientations de l'élevage et, par là même, d'avoir une meilleure approche de l'économie des campagnes, d'étudier les modalités de découpe des carcasses et donc d'accéder à une meilleure connaissance de l'alimentation carnée des populations concernées.

(12) - Même lorsque des opérations de grande ampleur ont lieu, on constate une tendance à ne plus fouiller les zones « en remblai » ou à mettre l'accent sur les sites les plus significatifs.

(13) - À comparer aux 30 % d'indices protohistoriques et aux 11 % d'indices mérovingiens.

L'OCCUPATION ARCHEOLOGIQUE DES CAMPAGNES ANTIQUES DE PICARDIE

ANALYSE DES RÉSULTATS

Sources de l'habitat rural

Pour qui veut étudier l'occupation du territoire, la tâche n'est guère aisée, le corpus documentaire étant constitué d'un ensemble de données plus ou moins disparates.

Les sources antiques sont quasiment absentes, la bibliographie ancienne reste difficile d'accès et reflète les préoccupations du moment tout en fournissant des données devenues invérifiables.

Le souci d'exhaustivité est illusoire. Il est impossible de quantifier les sites disparus à cause de l'érosion, qu'elle soit naturelle ou anthropique. Nous en voulons pour illustration, la disparition presque totale, du moins en l'absence de fouilles archéologiques, d'un certain nombre de sites qui étaient parfaitement détectables par photographies aériennes il y a une quarantaine d'années. Pour des raisons diverses, dues essentiellement à l'absence de chercheurs locaux, à des zones inaccessibles aux prospecteurs, à l'existence de communes peu soumises à de nouveaux aménagements qui ne font d'ailleurs pas systématiquement l'objet d'interventions archéologiques (12), la connaissance des terroirs n'est pas uniforme. De douteux « vides archéologiques » sont ainsi créés et tenter de corréler précisément les implantations antiques avec les contextes géographiques ou topographiques s'avère un exercice relativement ardu et illusoire. Même si, globalement, nous pressentons une occupation assez uniforme sur la majeure partie du territoire et une mise en valeur de tous les contextes topographiques.

Les prospections pédestres fournissent une masse importante d'informations pour la période romaine. Ainsi, entre 1960 et 2004, 1 645 sites ou indices de sites ont fait l'objet de recherches dans la Somme. Plus de 80 % ont livré du mobilier antique (13). Mais les limites méthodologiques des prospections sont connues, surtout lorsqu'elles ne sont pas menées conjointement avec d'autres approches archéologiques. L'interprétation des sites découverts est alors souvent impossible pour les simples « gisements » de mobilier découverts au sol. L'existence de sites « fantômes » est toujours possible. La pratique des fumures médiévales, à partir des riches « terres noires » prélevées sur les *villae* antiques a déjà été signalée. Les terrassements urbains et l'évacuation des déblais peuvent contribuer à créer de faux sites, même si, en général,

ils sont facilement repérables (14). La présence de matériaux de construction, voire de fondations, surtout en l'absence de survols aériens, n'est pas toujours suffisante pour caractériser une *villa*. L'expérience montre également que la superficie n'est pas un critère suffisant d'interprétation. En effet, des découvertes occupant initialement une faible surface, deviennent, suite à un sous-solage par exemple, beaucoup plus étendues. Faute de certitude, il est souvent préférable d'employer un terme plus neutre comme celui d'« établissement rural » ou de rester simplement descriptif (« sites à tuiles », « sites à céramique »).

La détection aérienne, quel que soit son apport, permet essentiellement de distinguer de grandes séries typo-morphologiques (enclos circulaires, fermes indigènes, *fana*, *villae*), mais n'apporte que très rarement des indications sur leur histoire. La fonction de près d'un quart des sites détectés ne peut ainsi être définie. Faute d'informations complémentaires, ils restent classés dans la catégorie des fossés, substructions, aires humiques et autres habitats disparus.

Les fouilles archéologiques, en nuançant les résultats obtenus par la détection aérienne et la prospection qui surévalue fortement les vestiges antiques, nous apportent une image de l'occupation antique plus conforme à la réalité. Ainsi, les opérations archéologiques menées sur les tracés linéaires du département de la Somme ne livrent plus que 62 % d'indices d'occupation gallo-romaine (15). Néanmoins, ces opérations archéologiques, en raison de leur surface souvent limitée à une faible partie d'un site, du laps de temps entre les différentes phases réglementaires (16), du raccourcissement des délais ou des choix qui ont été opérés dans les stratégies de fouille, n'assurent pas toujours la garantie d'une interprétation fiable des structures mises au jour. Ainsi, sur les tracés linéaires, même lorsque les décapages sont importants, la plupart des occupations ne sont que partiellement inscrites dans les limites des emprises. Souvent l'habitat proprement dit se trouve en dehors. D'une manière générale, les vestiges, y compris les structures en creux mises au jour, sont très arasés. Enfin, un site, même fouillé complètement, ne représente qu'une réalité tronquée du contexte dans lequel il s'insère. Les décapages sur plusieurs dizaines d'hectares montrent que les occupations se caractérisent par une évolution et une dynamique complexes, probablement rythmées par des déplacements spatiaux que nous commençons seulement à mesurer.

Tous ces phénomènes influent sur la mise en évidence, dans l'espace comme dans le temps, des occupations humaines et de leur hiérarchisation. À défaut de « modèles » précis, il est néanmoins possible d'avancer, à titre d'hypothèses, quelques idées forces sur l'occupation du territoire.

Typologie des occupations

Le choix d'une nomenclature

L'habitat dispersé a longtemps été considéré comme la forme presque exclusive de l'occupation du sol. Les recherches aériennes ont figé le modèle de l'omniprésence de l'exploitation domaniale organisée autour de la *villa*, « symbole de la civilisation gallo-romaine » selon Roger Agache. Aujourd'hui, l'apport des prospections systématiques et des fouilles de sauvetage nous incite à nuancer ce schéma qui s'avère bien plus complexe et contrasté. À côté des *villae*, des sanctuaires et des capitales de cité, nous prenons désormais en compte les nombreuses agglomérations secondaires et habitats groupés qui jouent un rôle non négligeable dans l'économie rurale. Il convient également d'intégrer les habitats intercalaires de taille modeste qui restent encore très mal connus.

L'exercice qui consiste à harmoniser la présentation de données disparates, dont l'interprétation tient beaucoup à la perception individuelle des chercheurs, conduit inévitablement à adopter une nomenclature. Dans le cas présent, la difficulté était patente, en l'état actuel de la recherche, notamment en ce qui concerne les fermes, les *villae* et les établissements assimilés, composants d'un domaine foncier qui nous échappe dans sa presque totalité.

Afin de constituer la base de données de référence, nous avons finalement adopté sept termes génériques : « structures liées au paysage routier », « établissements agropastoraux », « agglomérations secondaires et habitats groupés », « occupations

(14) - Ainsi à Ailly-sur-Somme, Alain Bayart avait recueilli un abondant mobilier gallo-romain et médiéval. En fait, il s'agissait de dépôts de terre provenant d'Amiens. À Damery (Somme), Laurent Lemaire a ramassé des fragments de céramique et d'ossements. Ce mobilier provenait en fait d'un terrassement effectué dans une propriété dans la commune. À Saleux, une petite parcelle a livré des tuiles, des blocs de grès, des scories et de nombreux tessons de céramique de La Tène à la période moderne. Là aussi, il s'agit manifestement d'un dépôt de terre provenant d'un autre site.

(15) - Alors que 66 % des sites fouillés ont livré des indices protohistoriques et 5 % des indices mérovingiens.

(16) - Il peut parfois s'écouler plusieurs mois entre les sondages, les évaluations et les fouilles proprement dites, ce qui peut entraîner la disparition d'informations.

à vocation artisanale », « occupations à caractère cultuel », « ensembles funéraires » et « parcellaires ». Il s'agit d'essayer de faire rentrer dans un cadre déterminé les données de fouilles même si l'exercice comporte une part d'arbitraire, tant sont nombreuses les possibilités de croisements entre les catégories adoptées. Il en est ainsi des occupations à vocations artisanales qui, bien souvent, sont des « quartiers » insérés dans des ensembles plus vastes. Même lorsqu'ils semblent individualisés, le doute est permis. L'officine de Beuvraignes (Somme) est probablement associée à l'habitat groupé dégagé à quelques centaines de mètres à Tilloloy et l'ensemble, en bloc ou en morceaux, peut juridiquement et économiquement dépendre d'une ou plusieurs *villae* du secteur. Il en est de même pour les sanctuaires. Si nombre d'entre eux appartiennent à une agglomération secondaire, il n'en reste pas moins que ce sont essentiellement le temple ou, à la rigueur, les monuments publics qui les accompagnent, qui sont fouillés. Nous aurions pu ajouter une huitième catégorie, relativement bien représentée, regroupant les « indices d'occupation », matérialisés par quelques structures indéterminables… parce que dégagées sur des surfaces trop restreintes pour que l'on puisse appréhender la totalité du site auquel elles appartiennent.

Structures liées au paysage routier

Cette catégorie regroupe l'ensemble des occurrences liées au paysage routier. Il s'agit donc des voies, des chemins, des gués. Nous y intégrons les structures isolées dont l'étroite association avec l'axe de circulation est avérée (fig. 10).

La Picardie conserve un grand nombre de voies antiques qui perdurent sous les tracés modernes ou sont réduites à de simples chemins servant souvent de limites communales. Si le tracé général des voies les plus importantes est relativement bien connu, leur structure et leur chronologie le sont moins. Les observations archéologiques réalisées dans la Somme livrent des données intéressantes sur la

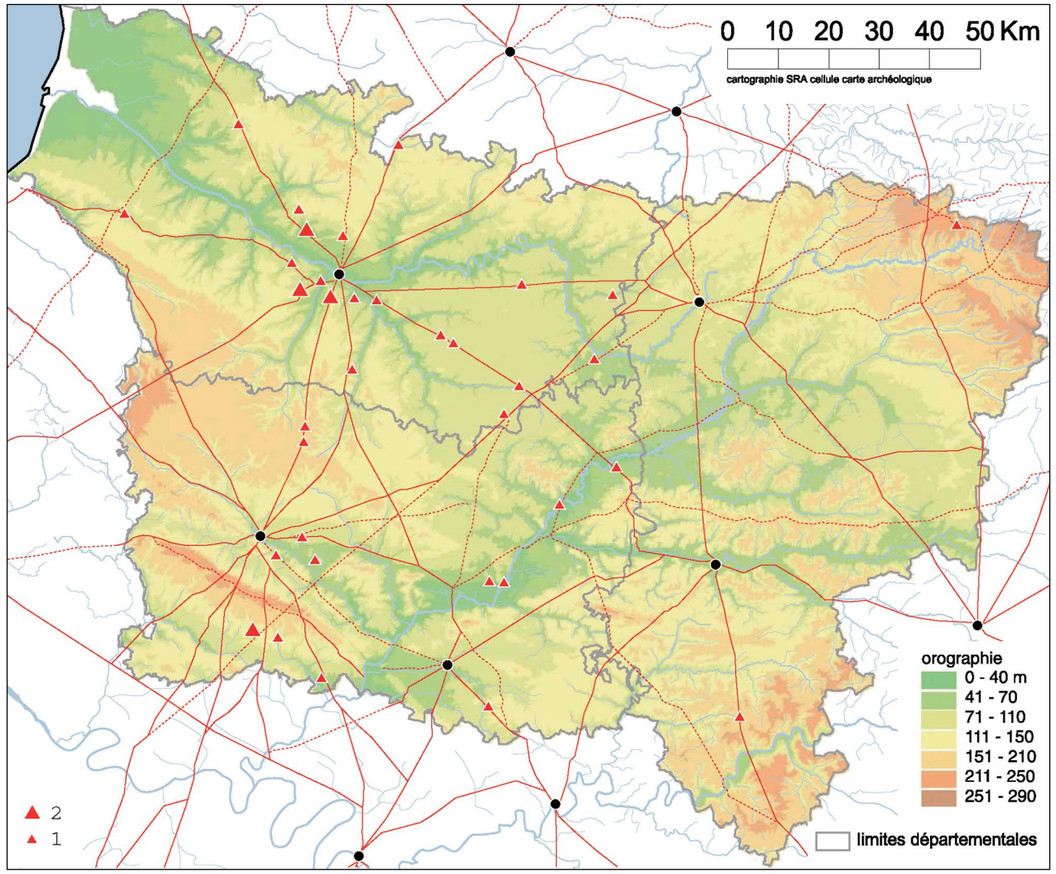


Fig. 10 – Carte de répartition des structures liées au paysage routier.

largeur des voies, la composition de leur radier éventuel, la présence de fossés ou d'ornières (17). Les fouilles ont également permis de mettre en évidence les vestiges des réseaux secondaires. De tels témoignages, pour certains plus anciens que les précédents, pour d'autres beaucoup plus tardifs, ont été observés en différents points du département (18). Dans l'Oise (19) et dans l'Aisne (20), les références à des voies ou à des chemins, découverts isolément, sont également assez nombreuses.

Dans l'Oise, à Longueil-Sainte-Marie, "Les Gros Grès", le chemin assure vraisemblablement la liaison avec un gué (Vangèle 1993a ; Bayard 1996 ; Maréchal 2002). Il en est de même à Saint-Maximin (fouille Vermeersch 1981-1982). Quelques petits bâtiments ont été fouillés en lisière de ces voies. Dans l'Aisne, c'est le cas à Coucy-les Eppes (Binet 1987) et Épaux-Bézu où une forge a été mise au jour sur le bord de la voie Soissons-Troyes (Soupart 1996). Dans la Somme, il en existe à Boves (*BSR* 2001, p. 98), Martainneville (*BSR* 1992, p. 56), Monchy-Lagache, Poulainville (Binet 1999) et Rue (Petit 2003). À Revelles "Le Trelet", un « relais » du Haut-Empire, accolé à la voie de circulation, est constitué de deux bâtiments encadrant une cour. À proximité, un monument funéraire est transformé en fortin militaire au début du IIIe siècle (*SANEF* 2004).

(17) - La voie Amiens-Boulogne a été reconnue à Saint-Vaast-en-Chaussée (*BSR* 2000, p. 119-120) et Vignacourt (*BSR* 1995, p. 122-123); la voie Amiens-Eu à Ailly-sur-Somme (*Gallia*, 1963, p. 343, fig. 39 et p. 344) et Martainneville (*BSR* 1992, p. 56); la voie Amiens-Noyon à Beaucourt-en-Santerre (Molière 1984) et Roye (Vasselle 1965-1966, p. 216-220); la voie Amiens-Beauvais à Chaussoy-Épagny et Dury, en deux endroits (Harnay & Favier 1995; Bernard 2002); la voie Amiens-Rouen à Guignemicourt (Blondiau, dans *Collectif* 2003, SRA, p. 32-33), Revelles et Pont-de-Metz (SANEF 2004); la voie Amiens/Saint-Quentin à Estrées-Deniécourt (Vasselle 1965); la voie Vermand-Beauvais à Hombleux (Ben Redjeb 1995) et la voie Beauvais-Vermand à Tilloloy (Ben Redjeb 1991).

(18) - Abbeville (Deffressigne 2000), Albert (*BSR* 1993, p. 113), Bayonvillers (*BSR* 1998, p. 101-103), Bettencourt-Saint-Ouen (*BSR* 1994, p. 140), Cagny (*BSR* 1994, p. 146), Francières (*BSR* 1994, p. 152), Monchy-Lagache (*BSR* 1998, p. 123), Soyecourt (*BSR* 1998, p. 126) et Vauchelles-les-Quesnoy (*BSR* 1994, p. 163-164).

(19) - Georges-Pierre Woimant (Woimant 1995) signale des observations récentes à Nointel, Raray, Rully, Saint-Crépin-Ibouvillers, Saint-Martin-Longueau. Après, citons Allonne (Boyer 1994), Bailleul-sur-Thérain (Clotuche 1996) et Rivecourt (Joseph 2002 ; Friboulet 2004).

Les établissements agropastoraux

Par établissement agropastoral nous désignons l'ensemble des occupations rurales vouées (*a priori*) à l'activité agricole, que ce soit des *villae* ou des « fermes de tradition indigène » (répondant à la définition proposée par Roger Agache), des « fermes gallo-romaines précoces », des « fermes du Haut-Empire » ou même des « petites fermes annexes », selon les terminologies usitées par Laurent Duvette dans cette contribution (fig. 11). De fait, ce terme ne prend pas en compte de critères chronologiques, morphologiques ou architecturaux, le débat restant ouvert dans un domaine qui nous renvoie à la confrontation des sources historiques et des données archéologiques.

Il revient à Roger Agache d'avoir mis en évidence une typologie désormais bien connue depuis la publication de *La Somme pré-romaine et romaine* (Agache 1978, p. 314-342). Celle-ci reste globalement d'actualité même si Christophe Chardonnet, en se fondant sur l'étude des sites antiques de la région de Montdidier, a suggéré que la distinction entre moyennes et grandes *villae* apparaît artificielle (Chardonnet 1987 ; 1988). L'apport novateur rendu possible par les fouilles menées ces vingt dernières années concerne les processus d'évolution qui ont conduit à leur organisation. La réflexion a été initiée par Didier Bayard et Jean-Luc Collart à l'occasion des colloques d'AGER et de la publication de leurs actes. Nous renvoyons notamment à leurs deux articles « fondateurs » : « Recherches récentes sur les établissements agricoles antiques en Picardie », *AGER, Association d'Étude du Monde Rural gallo-romain, Bulletin de liaison*, 1, publié en 1991 et *De la ferme indigène à la villa romaine, actes du IIe colloque AGER (23-25 septembre 1993)* paru dans le numéro spécial 11 de la *Revue archéologique de Picardie*, en 1996. Ils y mettent notamment en évidence la filiation de ces établissements avec les fermes laténiennes, l'adoption des plans de tradition méditerranéenne au début du Ier siècle de notre ère, la diffusion de la pierre et de la tuile dans le courant de ce siècle et la difficulté de suivre les étapes du développement des établissements ruraux gallo-romains après le milieu du Ier siècle, et jusqu'à la fin du IIe siècle, en raison de l'arasement de la plupart des sites fouillés qui a fait disparaître les bâtiments. Les données les plus récentes ne viennent pas bouleverser fondamentalement les hypothèses et conclusions alors émises, mais apportent néanmoins des nuances grâce à une vision plus complète de

(20) - Braye-en-Thiérache (1976), Château-Thierry (1994), Condren (1989), Coucy-les-Eppes (1986), Épaux-Bézu (1996), Goussancourt (2002), Leuze (2002), Pontru (1984), Pontruet (1984), Ressons (1984) et Saint-Quentin (1998 et 2002).

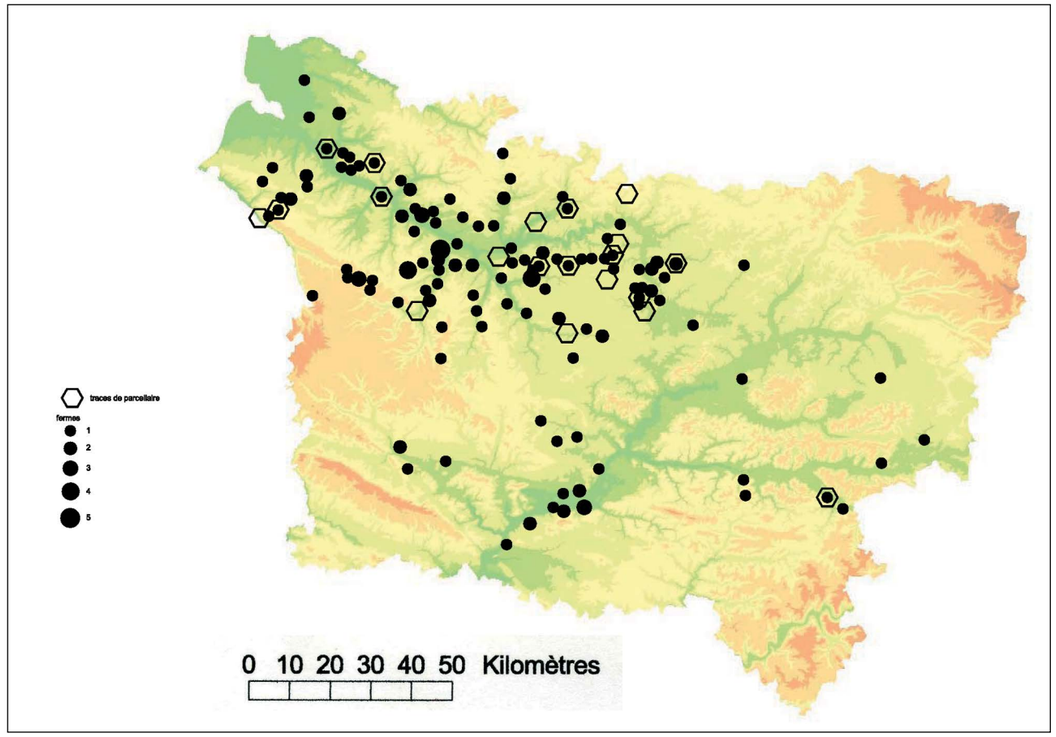


Fig. 11 – Carte de répartition des établissements agropastoraux,.

certains secteurs peu documentés jusqu'alors (ainsi, dans le Vermandois, l'architecture sur poteaux plantés est encore bien présente dans la première moitié du IIe siècle, etc.).

Nous dressons, dans les lignes qui suivent, pour chacun des départements, des modèles possibles d'évolution de ces établissements ruraux.

L'exemple de l'Aisne

Sur le modèle de la ferme indigène typique de la fin de l'Indépendance gauloise, deux grands principes d'évolutions sont distingués.

Les fouilles de Ploisy révèlent, dans une emprise de 140 ha, un établissement fondé à La Tène finale et occupé durant le Haut-Empire (Gransar 2005). À proximité, trois petites unités agropastorales sont créées dès la période gallo-romaine précoce (Duvette 2004 et fouille Hénon 2005). Nous avons donc ici la coexistence de quatre établissements contemporains distants de quelques centaines de mètres. Si l'établissement d'origine laténienne disparaît au IIe siècle, les trois autres continuent d'être occupés. Cet exemple évoque clairement un modèle bien connu à La Tène finale qui a privilégié la multiplicité de petits établissements tournés vers l'agriculture et l'élevage se juxtaposant dans le terroir (Pion 1996).

Les sites de Bazoches "La Foulerie" (*BSR* 1993, p. 19-20 ; Collart 1996), Juvincourt-et-Damary "Le Gué de Mauchamp" (Bayard 1989 ; Collart 1996), Limé "Les Fraîches Terres" (*BSR* 1998 p. 32-34) et Beaurieux "Les Grèves" (Haselgrove 1986-1987 et 1996) répondent à un schéma d'évolution nettement différent. À Juvincourt, on observe un hiatus de l'occupation après La Tène moyenne. À Bazoches, Beaurieux et Limé, les fermes succèdent directement à un établissement laténien dans la seconde moitié du Ier siècle avant J.-C, mais tous ces sites sont complètement réorganisés, avec un accroissement considérable de leur surface (fig. 12). Ces « grandes fermes gallo-romaines précoces » (selon la terminologie de Collart 1996) se caractérisent éventuellement par un déplacement de quelques centaines de mètres, une réorganisation importante et un accroissement de leur superficie qui peut devenir considérable. Leur plan montre un espace interne partitionné par des clôtures palissadées ou des fossés qui bordent une cour, sur un ou deux côtés, et joignent de nombreux habitats dispersés à intervalle plus ou moins régulier. Cette organisation régulière annonce clairement celle des *villae* postérieures. À Beaurieux, l'établissement précoce est d'ailleurs transformé en *villa* classique, en conservant son organisation spatiale initiale. Certains auteurs (Collart 1996 ; Haselgrove 1996) voient dans ce type d'habitation partitionnée, des unités familiales regroupées. Cette opinion

s'appuie sur la présence de petites caves ou réserves, à l'intérieur des maisons, à Beaurieux et Juvincourt-et-Damary ou d'un puits associé à chaque unité domestique à Limé. De plus, sur ce site, des fossés divisent l'espace latéral situé entre la clôture interne, qui borde la cour, et la clôture externe, créant des sortes de parcelles associées aux maisons. Le changement d'échelle excepté, les différences morphologiques entre les petites et les grandes fermes gallo-romaines précoces sont mineures (organisation spatiale sensiblement proche, même type de bâtiments…). On perçoit bien que ces deux types d'établissements ont un ancêtre commun : la ferme gauloise.

La seconde moitié du Ier siècle et le début du IIe siècle après J.-C. apparaissent comme une étape charnière dans la genèse des établissements ruraux. L'état actuel de la recherche permet de distinguer deux modèles d'évolution radicalement différents. Dans le premier cas, comme à Juvincourt-et-Damary "Le Gué de Mauchamp" et Bazoches "La Foulerie", la grande ferme précoce décline après le milieu du Ier siècle : l'occupation s'y poursuit jusqu'au IVe siècle mais sur une surface réduite correspondant probablement à une petite unité d'exploitation familiale.

Dans le second cas, les grands établissements précoces deviennent progressivement des *villae* comme à Beaurieux ou à Limé. L'utilisation de l'architecture maçonnée intervient vraisemblablement entre le milieu et la fin du Ier siècle après J.-C. Deux modes de transformation se distinguent. À Beaurieux, la *villa* conserve l'organisation de la ferme gallo-romaine précoce. À Limé, elle a une implantation légèrement décalée et son orientation est différente. Comme nous l'avons souligné précédemment, l'organisation spatiale des fermes gallo-romaines précoces préfigure le plan

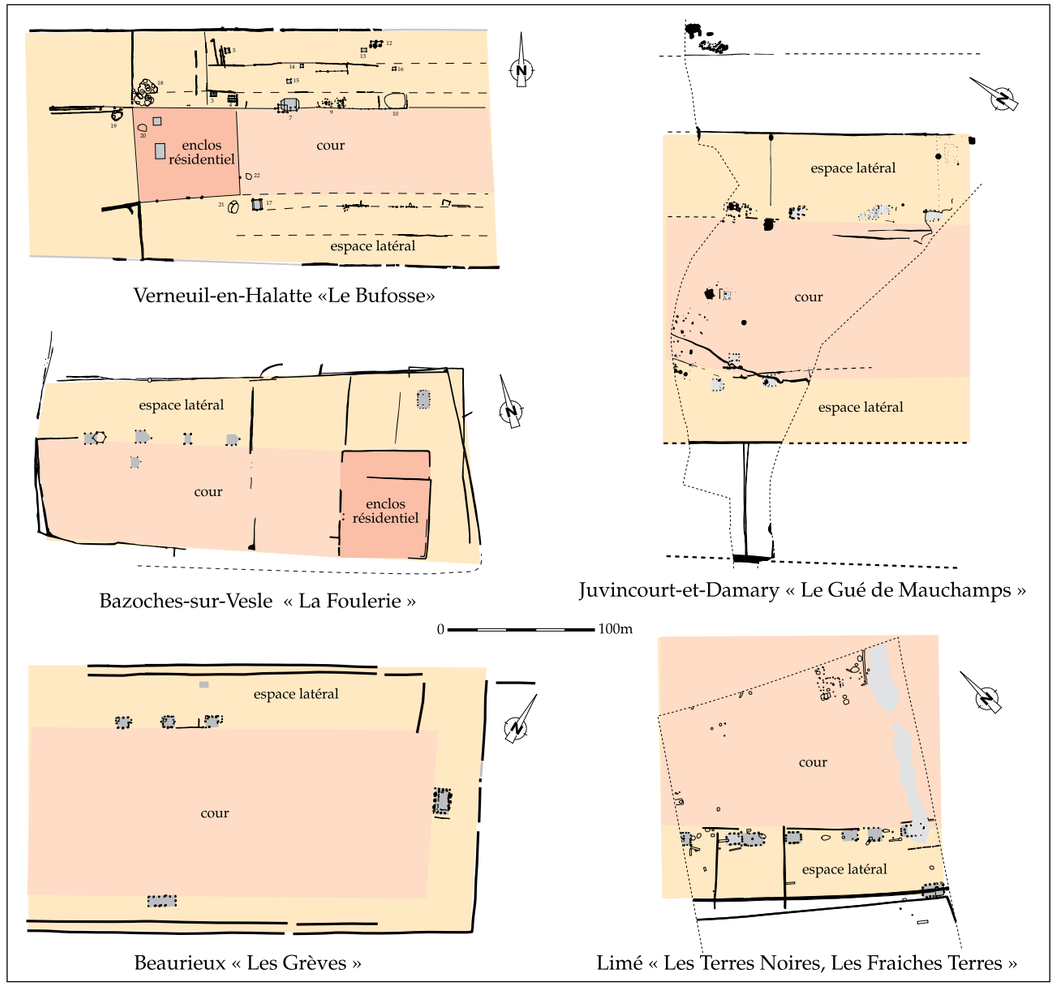


Fig. 12 – Plan comparé de grandes fermes gallo-romaines précoces (*DAO de Jean-Luc Collart*).

canonique des v*illae* du Nord de la France. Mais la continuité est relative et les transformations sont considérables tant au niveau du plan des bâtiments que des techniques de construction (Collart 1996).

Le devenir des « petits fermes précoces » est moins bien documenté. Les fouilles récentes de Ploisy (zones 3 et 5, Duvette 2004) indiquent une régression des occupations sur la base d'établissements déjà fort modestes. La relative ordonnance des phases primitives laisse place à une implantation des édifices associés plus désordonnée. La création d'une *villa* à proximité est probable. La vocation agropastorale et le caractère permanent de l'habitat sont toutefois maintenus jusqu'à la désertion des lieux (fin du IIIe siècle pour la zone 5 ; début du IVe siècle pour la zone 3).

Le corpus dont nous disposons pour comprendre les modalités qui déterminent le passage de la ferme gallo-romaine précoce à la *villa* classique et aux fermes du Haut-Empire ou, au contraire, qui concourent au maintien de sites secondaires est trop limité. Cet aspect souffre d'un manque de connaissances en matière de territorialité. Les petits établissements annexes sont vraisemblablement placés sous l'autorité d'un propriétaire résidant ou non sur une *villa* plus ou moins romanisée qui marque le centre du domaine. Le *fundus* reste malheureusement dans une très large majorité des cas une donnée abstraite et les signes qui pourraient le caractériser ne sont pas obligatoirement archéologiques. Dès lors, nous devons reconnaître une certaine difficulté à déterminer les liens de dépendance existant entre l'établissement principal et les petites exploitations connexes.

Il est difficile de définir une image fiable des premières *villae* dans l'Aisne dans la mesure où la majorité des fouilles reste très partielle. La *villa* de Saint-Quentin "Le Bois de Cambronne" (*BSR* 2001, p. 44), étudiée exhaustivement, nous fournit des éléments de réponse. Le site est fondé vers le milieu du Ier siècle. L'apparition de la maçonnerie est datée de la fin de ce siècle. Un bâtiment principal construit sur fondations de craie damée occupe l'espace médian de la *pars urbana*. Les bâtiments d'exploitation plus frustres, partiellement conservés, sont situés de part et d'autre de la *pars rustica*. Un bâtiment porche marque la limite entre le secteur résidentiel et le secteur productif. La superficie de la cour atteint environ 70 m de largeur et 140 m de longueur soit un peu moins d'un hectare. Ces valeurs la placent dans la catégorie des *villae* moyennes, selon la typologie de Roger Agache.

Hormis cet exemple récent, l'échantillon très modeste de *villae* partiellement fouillées dans l'Aisne n'est pas vraiment représentatif car, sur dix établissements, les quatre réellement exploitables se rattachent à la catégorie des grandes *villae*. Toutes sont implantées dans des contextes particuliers (fond de vallée, *suburbanum*). Les indices chronologiques placent la création de ces centres d'exploitations vers le milieu du Ier siècle de notre ère. Les prospections aériennes ne permettent pas de compléter ce corpus car, en raison des difficultés de lecture signalées plus haut, elles n'ont livré que très peu d'indices sur ces exploitations agricoles antiques.

L'évolution des *villae* au cours du IIe et du IIIe siècle n'est pas mieux documentée. L'occupation perdure au moins jusqu'au milieu du IIIe siècle, mais des remaniements dans l'architecture et l'organisation des édifices sont perceptibles. À Saint-Quentin "Le Bois de Cambronne", le bâtiment principal est reconstruit. Au sein des grandes *villae*, les modifications affectant l'ordonnance générale du bâti sont sensibles notamment à Mercin-et-Vaux (Barbet 1971, 1981, 1982 ; *BSR* 1993 p. 36-38 ; Querel 2002) où la recherche d'une symétrie vient renforcer le caractère monumental de l'établissement dès le milieu du IIe siècle. À Limé (Allag 1991 ; Duvette 2002a), une salle est décorée de mosaïques polychromes, datées d'après des critères stylistiques du début du IIIe siècle (Stern 1957). Au IVe siècle, comme dans le reste de la région, l'architecture sur poteaux plantés est de nouveau à la mode, comme le montrent les sites d'Athies-sous-Laon (Collart, à paraître), de Juvincourt-et-Damary (Bayard 1986) et de Soupir "Le Parc" (Auxiette *et al.* 2000 ; Hénon & Flucher 2003).

L'exemple de l'Oise
avec la collaboration de Denis Maréchal

En l'état actuel des connaissances, l'étude des établissements agropastoraux constitue un exercice présomptueux, si nous nous fondons uniquement sur la base de données constituée à partir des rapports et des documents finaux de synthèse ou même des nombreuses indications de la carte archéologique de l'Oise. Nous avons déjà signalé la rareté des publications. Malgré ces limites, nous bénéficions des synthèses de Denis Maréchal sur la moyenne vallée de l'Oise, dans le secteur de Verberie (fig. 7, Oise). Le corpus demeure néanmoins insuffisant pour dresser une quelconque typologie des formes de l'occupation rurale, aussi nous limiterons-nous à considérer les différents stades de leur développement.

Par ailleurs, les différents contextes topographiques ne sont pas renseignés de manière égale. Si, sur les plateaux, les prospecteurs ont reconnu plusieurs *villae* monumentales – dans leur état tardif ? – elles semblent absentes de la moyenne vallée de l'Oise aux alentours de Verberie. Aussi, en dépit des réserves liées aux modalités de la reconnaissance ou de la conservation des sites sur des sols de natures

distinctes, pouvons-nous envisager l'hypothèse d'une répartition différentielle des types d'occupations.

Toujours est-il que l'ensemble de ces sites semble participer d'un schéma global de développement. Les datations obtenues pour les *villae* du "Haut Villé" et des "Champs Dolents" (Fémolant 1996, 1998, 1999 ; Goret 2002), au nord de Beauvais ou pour celle de Villers-Vicomte "La Rosière" (Prilaux 1994), au nord du département, placeraient la genèse de leur développement durant la phase 2 définie par Anne Colin (Colin 1998), même si le lien entre les occupations de La Tène D1 et celles qui relèvent de la période romaine n'est pas clairement établi.

D'autres établissements laténiens ne bénéficient pas de la même permanence et sont abandonnés au début de la période romaine. Il en est ainsi à Jaux et Montmartin. À Verberie "La Plaine de Saint-Germain", la ferme laténienne est désertée, puis remplacée par une *villa* d'implantation légèrement décalée. Enfin à Verberie "La Plaine d'Herneuse" l'occupation paraît se réduire (Fémolant & Malrain 1996).

La transition avec la période romaine, dans le secteur de Verberie, s'effectue sans bouleversement notable (Pinard *et al.* 1999). Le site du "Grand Royaumont" paraît connaître un *continuum* jusqu'au milieu du Ier siècle. Cela semble être aussi le cas à Montiers, établissement dont la fonction n'a pu être déterminée en raison des limites de la fouille. À Verneuil-en-Halatte "Le Bufosse", le secteur laténien, rapidement reconnu, n'a pas été fouillé. La grande ferme gallo-romaine est fondée à proximité, dans la seconde moitié du Ier siècle avant J.-C. et évolue progressivement en *villa* (Collart 1991 et 1996). Des fermes apparaissent un peu plus tard, vers 20/10 avant J.-C, à Pontpoint "Le Joncquoire" (Malrain & Maréchal 1995) et à Longueil-Sainte-Marie "Le Barrage" (Maréchal 2000 ; Maréchal *et al.* 1999). Toutefois, le site de Longueil-Sainte-Marie "Les Gros Grès IV", lui aussi modeste, mais répondant peut-être à un statut particulier, est fondé aux alentours de 30 avant J.-C (Bruley-Chabot *et al.* 1996). Ces différents établissements, parfaitement adaptés au contexte humide environnant, perdurent durant trois siècles. Le cas de Verberie "La Main Fermée" demeure, par sa très courte durée d'occupation (un demi-siècle), exceptionnel (Maréchal 1999).

Entre le milieu et le dernier tiers du Ier siècle de notre ère, des créations sont mises en évidence (Malrain *et al.* 1996). Citons, par exemple, la réorganisation partielle de la *villa* de Villers-Vicomte "La Rosière" ou la création *ex nihilo* des sites de Longueil-Sainte-Marie "La Butte de Rhuis" (Bonin & Talon 1989), de Rouvillers (Bonin 1991) et de Gouvieux "La Flâche". L'établissement fouillé sur la ZAC de "Mermelont" à Allonne, au sud-est de Beauvais, pourrait participer du même phénomène (*BSR* 1998, p. 53). Celui-ci s'observe plus globalement dans le Nord de la Gaule (Bayard & Collart 1996), ce qui nous incite à considérer qu'il participe d'un mouvement global lié à la restructuration du territoire et au dynamisme de la période flavienne. Dans ce contexte, nous pouvons regretter le manque de précision chronologique pour certains sites très mal préservés tels Houdancourt "Le Pont à Brebis" (Gaudefroy *et al.* 1992 ; *BSR* 1993, p. 85-86), Pontpoint "Le Fond de Rambourg" et Pont-Sainte-Maxence "Le Grand Bosquet".

Vers la fin du IIe siècle ou au début du IIIe siècle, une nouvelle étape est franchie. Elle est marquée par l'abandon des fossés et l'utilisation de la craie en fondation, comme à Villers-Vicomte (quatrième phase) ou Verneuil-en-Halatte.

La majorité des établissements du Haut-Empire fonctionne jusqu'au IIIe siècle. Dans la moyenne vallée de l'Oise, aux alentours de Verberie, l'occupation cesse pratiquement dans la seconde moitié de ce siècle. Cependant, ce n'est pas une situation commune à l'ensemble de la vallée. La grande *villa* de Verneuil-en-Halatte connaît une phase de construction importante dans la première moitié du IVe siècle et l'occupation est avérée jusqu'au début du Ve siècle (Collart 1996, p. 132). À Gouvieux, le bâtiment principal de la *villa* est entièrement reconstruit durant la seconde moitié du IIIe siècle et les deux bâtiments d'exploitation vers la fin du IIIe siècle ou au début du IVe. Le *terminus post quem* dont nous disposons pour l'abandon de cette *villa* correspond à la période 371-375 (Quérel, à paraître). Sur les plateaux, les abandons ne sont pas synchrones et s'étalent sur la totalité du siècle. Mais à Rouvillers, le site est encore occupé au IVe siècle.

Une même dynamique semble donc bien animer certains sites de l'Oise durant l'Antiquité tardive ou, tout au moins, au IVe siècle. La disparité chronologique des différentes occupations pourrait être liée à une redistribution géographique et à une concentration des sites sur d'autres secteurs. Les résultats des prospections de Jean-Pierre Tymciow sur les plateaux autour de Crépy-en-Valois, qui attestent une occupation importante, en particulier pour le IVe siècle (Tymciow *et al.*, à paraître), semblent confirmer cette hypothèse.

Au-delà de la reconnaissance de la pluralité des formes de l'occupation rurale, c'est donc bien la concordance générale de leurs développements respectifs qui doit être prise en compte dans la perspective d'une meilleure compréhension de la hiérarchie des occupations, mais aussi de l'évolution du tissu rural antique.

L'exemple de la Somme

Près de neuf cents établissements agropastoraux antiques ont été identifiés. Parmi eux 860 *villae* « classiques » sont attestées (21). Une vingtaine a été identifiée anciennement, plus de 675 par la photographie aérienne, près de 200 autres, très probables, par les prospections pédestres. Longtemps, la *villa* de Famechon, fouillée méthodiquement sur une surface significative, est restée le seul exemple du département. Ayant apporté un éclairage remarquable sur l'évolution de la *pars rustica* grâce à une stratigraphie exceptionnelle, elle demeure un site de référence. La fouille presque exhaustive de la *villa* d'Aubigny (1988-1989) puis celles effectuées préalablement aux grands travaux, ont renouvelé profondément nos connaissances et permis de mieux appréhender les étapes de l'évolution des *villae*. Au total, depuis 1960, environ 90 établissements ont fait l'objet d'observations ou de fouilles archéologiques. Celles-ci nous permettent, à titre d'hypothèse, de proposer un processus d'apparition et de développement des *villae*. Nous nous en tiendrons à l'aspect essentiellement chronologique.

Une première catégorie regroupe une bonne vingtaine de fermes indigènes qui se caractérisent par l'emploi exclusif de matériaux légers. Elles peuvent résulter du réaménagement ou du déplacement d'établissements antérieurs qui, malgré des hiatus plus ou moins importants, remontent parfois à la fin du premier âge du Fer (22), à La Tène moyenne (23) et, surtout, à La Tène finale (24). Ce type d'établissement disparaît généralement au cours de la période augustéenne ou dans la première moitié du Ier siècle de notre ère, mais peut perdurer jusqu'à la période flavienne, voire jusqu'au IIIe siècle. D'autres fermes, faisant appel aux mêmes techniques de construction, sont mises en place à la période gallo-romaine précoce (25), à l'époque flavienne (26) voire au IIe siècle (27), mais ne semblent pas, à quelques exceptions, avoir connu une durée de vie très longue. Parmi ces sites, une dizaine a été fouillée sur des surfaces suffisamment importantes pour autoriser une étude relativement détaillée.

Une seconde catégorie regroupe les fermes indigènes qui évoluent vers la *villa* « classique » (fig. 13). Le corpus des édifices fouillés regroupe une trentaine d'établissements qui fournissent des informations d'inégale valeur. Comme pour les fermes de la première catégorie, une vingtaine a des antécédents qui peuvent remonter à la fin du premier âge du Fer. Leur principal intérêt, au-delà d'une meilleure connaissance de leur structure et de leurs complexes réaménagements successifs, est de nous apporter des informations capitales sur les étapes de la romanisation de la région qui se concrétise, entre autres, par l'apparition de nouvelles méthodes architecturales (bâtiments sur fondations de craie et solins maçonnés, utilisation de la tuile, chauffage par hypocauste, décor d'enduits peints et, éventuellement, de sols mosaïqués…). Selon les établissements, elles apparaissent au milieu du Ier siècle (28), à la période flavienne (29), à la fin du Ier siècle (30), au début du IIe siècle (31), mais, surtout, à la fin IIe ou au début IIIe siècle (32).

Enfin la troisième catégorie comprend une vingtaine de *villae* qui n'ont pas (ou ne semblent pas) avoir eu d'antécédents protohistoriques (33). La plupart ont été fouillées dans les années 1980, à une époque où seules les caves attirent l'attention. Il en résulte que les résultats obtenus, forcément limités, ne nous aident guère à comprendre leur évolution. En fait, il n'y a guère que trois *villae*, à Ennemain (*BSR* 1998, p. 113-114), Roye I et Vismes-au-Val (Bayard 1996, p. 165-166), aménagées dans le courant du Ier siècle qui ont été étudiées de manière suffisamment exhaustive. Il semble que l'établissement diagnostiqué en 2002 par D. Gémehl à Amiens "Le Champ Pillard" obéisse à un schéma différent. Aménagé dans la deuxième moitié du IIe ou la première moitié du IIIe siècle, il occupe une superficie relativement réduite (moins d'un hectare) protégée par un enclos quadrangulaire d'environ 85 x 65 m. Son ordonnancement présente plus de similitudes avec les fermes indigènes, malgré l'emploi de matériaux « en dur » (*BSR*, 2002, p. 92-94).

Une quarantaine d'établissements ruraux appartenant aux deux dernières catégories ont fourni des données concernant leur désertion. Un semble abandonné au cours du IIe siècle (Amiens-Renancourt), dix-huit sont abandonnés au cours de la seconde moitié du IIIe siècle, plutôt dans le dernier quart ou la fin du siècle, dix-sept autres au début ou au cours du IVe siècle et le reste au Ve siècle, voire durant le Haut Moyen Âge. Une dizaine présente des traces d'incendie, mais six s'en relèvent et font l'objet de réaménagements au IVe siècle dont l'ampleur nous échappe.

À Huppy, la *villa* est occupée jusqu'au Ve siècle, avant que les habitants ne soient finalement regroupés à l'époque mérovingienne de l'autre côté, à l'emplacement du hameau actuel. Ailleurs, comme à Roye I, des bâtiments « en dur » ont pu subsister, plus ou moins en ruine. Mais, comme nous l'avons

(21) - Mais si on y ajoute les nombreux sites indéterminés qui ont livré du mobilier gallo-romain mais n'ont pu être interprétés en tant que tels, leur nombre réel pourrait atteindre 1 500 à 1 600.

(22) - Framerville-Rainecourt (*BSR* 1998, p. 116) et Pont-Rémy (Prilaux 2000).

(23) - Poulainville (Gemehl 2003).

(24) - Bernay-en-Ponthieu (*BSR* 1995, p. 89-90), Bettencourt-Saint-Ouen "Bois de Bettencourt" (*BSR* 1994, p. 140), Dury (*BSR* 1995, p. 106-107), Ennemain (*BSR* 1998, p. 112-113), Gauville (*BSR* 2001, p. 116 ; 2002, p. 112-114), Pont-de-Metz I et II (Lemaire 1994b), Saint-Sauveur (*BSR* 1995, p. 116-117), Soyécourt (*BSR* 1996, p. 106), Vers-sur-Selle (*Gallia* 1965, p. 300) et Ville-le-Marclet (*BSR* 1994, p. 166-168).

(25) - Monchy-Lagache (*BSR* 1999, p. 77) et Plachy-Buyon (communication Pierre Barbet).

(26) - Bettencourt-Saint-Ouen, "Le Bacquet" (*BSR* 1994, p. 140-142 & 1995, p. 90-93), Canchy (*BSR* 2001, p. 102), Clairy-Saulchoix (Beaujard & Blondiau, dans *Collectif*, 2003, SRA, p. 20-31) et Saint-Vaast-en-Chaussée (Collet 1996).

(27) - Pont-de-Metz (Lemaire 1994).

(28) - Amiens-Renancourt (*BSR* 1997, 84-85).

(29) - Cagny (Barbet 1994), Dompierre-Becquincourt (*BSR* 1996, p. 101), Fransures (Barbet 1992) et Huppy (Bayard 1992).

(30) - Roisel (Petit 2004).

(31) - Famechon (Vermeersch 1981) et Roye I (Collart 1996, p. 132-137).

(32) - Albert (*BSR* 1993, p. 113), Béhen (*BSR* 1991, p. 49-50), Croixrault (Duvette 2002), Dury (Quérel & Feugère 2000), Eaucourt-sur-Somme (Haurillon 2000), Estrées-Deniécourt (*BSR* 1996, p. 101 ; 1998, p. 114 ; 1999, p. 82-83), Marcelcave (Bayard & Buchez, 1998, p. 59-62), Martainneville (*BSR* 1992, p. 56) et Pont-de-Metz (*BSR* 1996, p. 102).

(33) - Tant par les données de fouilles que par celles fournies par les prospections

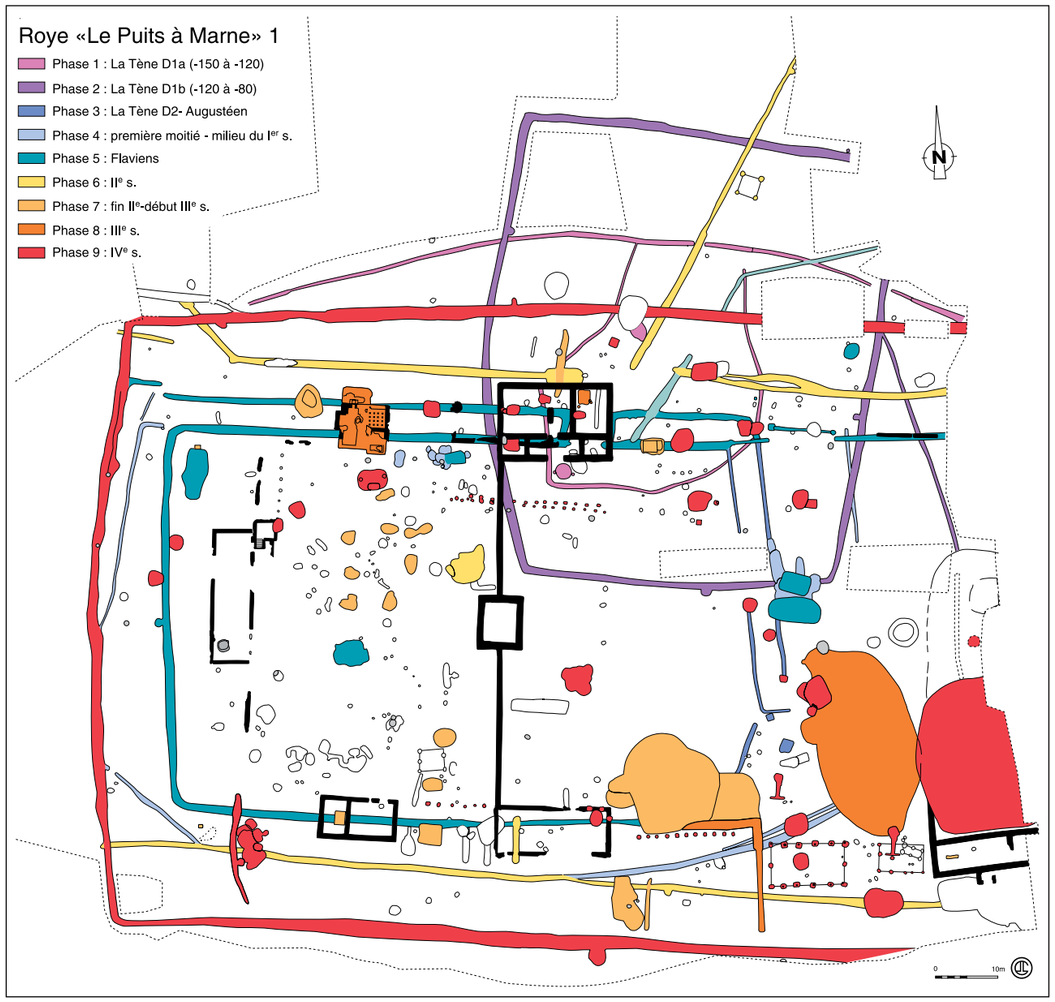


Fig. 13 – plan phasé de la *villa* de Roye I (*DAO de Jean-Luc Collart*).

constaté dans les deux autres départements, au IVe siècle, les constructions sur poteaux plantés et sablières basses effectuent un retour en force (34). Elles prennent place dans l'une des cours (Dury et Fransures), à l'emplacement d'une mare comblée (Martainneville) ou à l'intérieur des murs du bâtiment principal (Roye II). Des « cabanes » semi-enterrées sont également observées (Estrées-Deniecourt, Roye I et II). Le domaine bâti continue parfois à être clôturé par un mur d'enceinte (Cagny, Fransures). Cependant, les fondations « en dur » ne disparaissent pas et nous les retrouvons sur les sites tardifs les mieux conservés. Ainsi, à Martainneville, durant la phase VII (365-400), au moins deux bâtiments sur solins de silex disposant chacun d'un foyer domestique sont aménagés à l'emplacement de la cour remblayée. Ces établissements tardifs abritent parfois des carrières d'extraction de limon (Cagny, Marcelcave, Roye I et II), des fours (Cagny, Estrées-Deniécourt, Roye I et II), des séchoirs à céréales (Cagny, Roye I, Morvillers-Saint-Saturnin "La Chaude Vallée"), des activités de petite métallurgie du fer et du bronze (Roye I), des silos (Fransures, Marcelcave, Roye I).

Les résultats des prospections menées depuis 1960 confortent les données de fouille. Un tiers des sites est occupé dès la période protohistorique, chiffre visiblement sous-évalué si on le rapporte aux 50 % environ obtenus sur les seuls sites fouillés. Un tiers a livré des indices d'une occupation au IVe siècle, 4 % des indices du Ve siècle, chiffre faible pouvant être du, en partie, à la plus grande difficulté de reconnaître la céramique de cette période. On constatera que près de 13 % ont livré des tessons de la période mérovingienne sans que nous puissions en tirer des conclusions sur les formes d'occupation à cette époque.

Habitats groupés et agglomérations secondaires

L'emploi du terme « agglomération » s'étend à l'ensemble des occupations considérées comme agglomération secondaire, « village » ou habitat groupé (fig. 14).

C'est dans le département de l'Oise que ce type d'occupation est le mieux étudié. Il faut bien sûr mentionner Vendeuil-Caply (35) et Champlieu (commune d'Orrouy), qui présentent des structures urbaines étendues respectivement sur 130 et 40 ha. Le cas de Noyon est un peu particulier puisque cette agglomération est devenue siège épiscopal probablement au VIe siècle. Elle présente la particularité d'être fortifiée au Bas-Empire, ce qui explique peut-être cette promotion. L'agglomération antique reste mal documentée, en raison de fouilles trop ponctuelles. Des thermes ont été en partie explorés (Ben Redjeb 1992 ; Woimant 1995, p. 340-351). Georges-Pierre Woimant mentionne une trentaine d'habitats groupés et agglomérations (Woimant 1995), certains très peu documentés. Le corpus s'est peu étoffé depuis (Bornel ?, Rochy-Condé), mais des fouilles significatives ont largement enrichi nos connaissances. Nous ne reviendrons pas sur les fouilles des années 1960-1980 qui ont été évoquées dans l'historique des recherches (36).

La publication de la fouille du site du "Moulin des Hayes", à Estrées-Saint-Denis, fut l'occasion d'établir un bilan sur un aspect de la documentation archéologique, richement illustré pour ce département, avec les interventions récentes portant également sur les communes de Bornel, Cuts, Noyon, Saint-Just-en-Chaussée, Saint-Martin-Longueau, Vendeuil-Caply, Longueil-Sainte-Marie, Précy-sur-Oise et Rochy-Condé. Les éléments les plus pertinents nous sont livrés par ces trois dernières opérations et par celle d'Estrées-Saint-Denis qui ont bénéficié de recherches de terrain relativement importantes.

La chronologie du site gaulois d'Estrées-Saint-Denis (37), confrontée à celle des *oppida*, placerait la genèse de son développement durant la phase 2 définie par Anne Colin (Colin 1998). Les formes successives de l'agglomération sont celles d'un habitat groupé, d'un ensemble proto-urbain et d'un site urbain (*vicus*). Quelle que soit la période considérée, sa situation territoriale et son étroite association avec un sanctuaire révèlent une agglomération secondaire urbaine dont l'organisation est et reste profondément marquée par le parcellaire du site protohistorique et gallo-romain précoce. Les transformations qui affectent le site à partir du milieu du Ier siècle et durant la période flavienne se traduisent en terme de densification et d'optimisation des parcelles. Ce phénomène trouve des corollaires dans la moyenne vallée de l'Oise, où sont mises en évidence, entre le milieu et le dernier tiers du Ier siècle, la densification du maillage de plusieurs sites et des créations *ex nihilo* (Malrain

(34) - Cagny (Barbet 1994, SRA), Dury (Quérel & Feugère 2000), Estrées-Deniécourt (Bayard & Harnay 1996), Famechon, Fransures (Barbet 1992), Marcelcave (Blondiau & Buchez 1997), Martainneville (Binet 1991), Roye I et II.

(35) - Un diagnostic réalisé en 2004 y a révélé une nécropole antique.

(36) - Cuignères, Gournay-sur-Aronde, Montmacq, "La Carrière du Roi" à Morienval, Rouvroy-les-Merles, "Le Mont-Berny" à Saint-Étienne-Roilaye, Saint-Maur, "Le Gros Hêtre" et "L'Écluse de Creil" à Saint-Maximin, Saint-Sauveur.

(37) - Le texte qui suit résume un article issu de la *RAP*, n° 3/4, 2002 (Quérel & Woimant 2002).

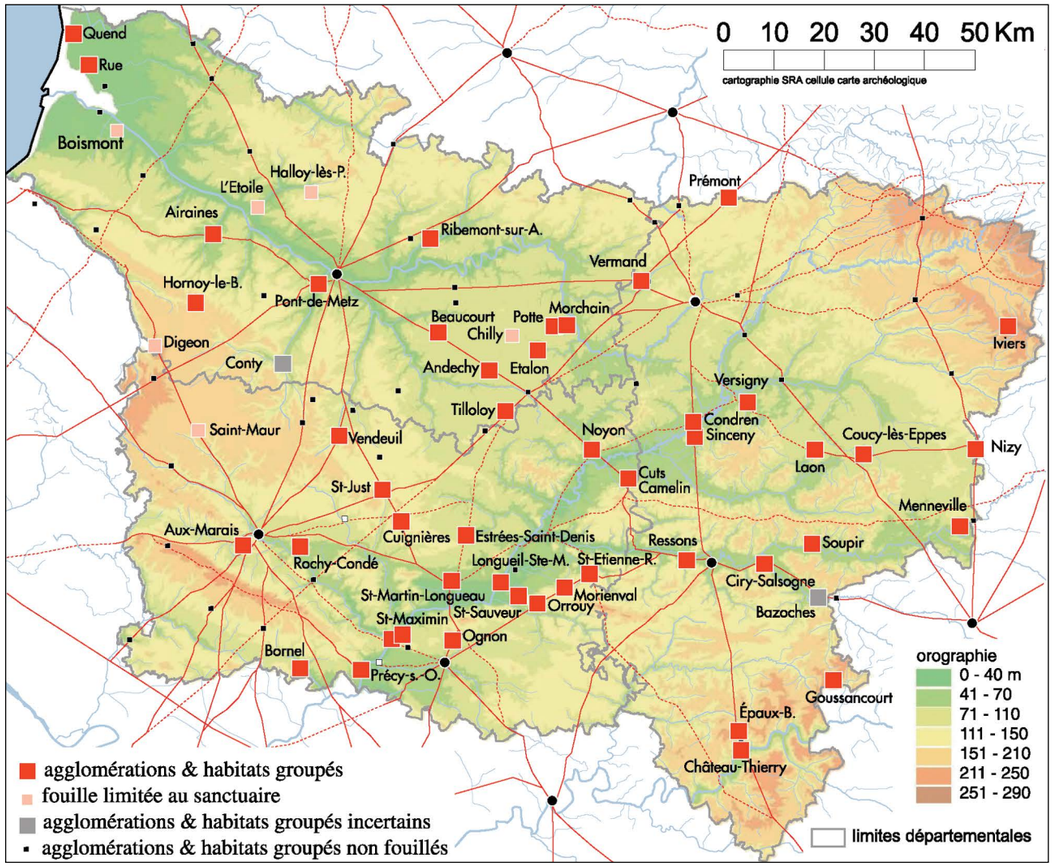


Fig. 14 – Carte de répartition des habitats groupés et agglomérations secondaires .

et al. 1996). Le village du Haut-Empire de Longueil-Sainte-Marie nous en fournit l'exemple le plus flagrant, puisqu'il est érigé au début de la période flavienne et subit, avant le IIe siècle, un premier redressement de son système d'implantation. À Estrées-Saint-Denis, la mise en place de la structure urbaine, à partir du début du IIe siècle, s'accompagne, dans un premier temps, de la création d'une voirie et, vers la fin du siècle ou le début du IIIe siècle, du réaménagement des systèmes de circulation. Cette évolution est liée à l'abandon du réseau fossoyé, à l'apparition de nouveaux types d'édifices et au développement de la structure monumentale du sanctuaire. Cette seconde étape est plus délicate à rattacher au cadre régional. Des variations, telles que l'abandon des fossés et l'utilisation de fondations en craie trouvent effectivement des parallèles contemporains à Longueil-Sainte-Marie. L'ensemble de ces phénomènes s'ajuste relativement bien avec la cinquième phase d'Estrées-Saint-Denis. En revanche les modifications de la phase antérieure correspondent, d'un point de vue chronologique, à la densification de l'habitat à Longueil-Sainte-Marie. L'importance à accorder à ces évolutions ne doit pas être négligée, puisqu'elles se traduisent par la révision de l'organisation globale et de l'architecture de l'agglomération secondaire, par la reconstruction du sanctuaire dans son intégralité et par le doublement de l'emprise de ce dernier. À partir du milieu du IIIe siècle, l'agglomération, qui atteint alors l'apogée de son développement, semblerait entrer dans une phase de régression, mais nous avons pu observer, d'une part, de nouvelles campagnes de réfections de bâtiments et, d'autre part, le maintien des implantations. La permanence d'Estrées-Saint-Denis participe donc de la même dynamique qui anime cette partie de l'Oise durant l'Antiquité tardive ou, tout au moins, au IVe siècle. À la fin de ce siècle, le site n'est apparemment plus fréquenté. Sur la zone d'habitat, la monnaie la plus récente est un *nummus* de Constans, daté des années 344-346, associé à une céramique granuleuse régionale de type Alzei 27. Les sondages réalisés devant la façade du sanctuaire ont, quant à eux, livré un numéraire abondant parmi lequel trois *nummi* Aes 3 de Valens des années 371-375. Cette datation situerait donc le terme de l'utilisation du sanctuaire d'Estrées-Saint-Denis et, éventuellement, celle de l'habitat, au cours de la cinquième vague d'abandon des sanctuaires telle qu'elle est définie pour le Bassin parisien (période 364-388).

À Saint-Martin-Longueau, plusieurs sondages et fouilles ont porté sur des surfaces appréciables, notamment dans un secteur attribué au franchissement de l'Oise. Des habitations, des boutiques, des ateliers et un édifice de plan basilical sont répartis le long des voies Senlis-Roye et Senlis-Beauvais et des axes secondaires (Woimant 1995). L'agglomération de Cuts (Oise)/Camelin (Aisne) a été abordée de manière ponctuelle dans un secteur périphérique : deux fours de potiers sont reconnus ainsi qu'une sépulture (Desachy 1998 et 2000 ; Desachy & Schwab 2003). Celle de Saint-Just-en-Chaussée s'organise de part et d'autre de la voie romaine, avec un sanctuaire partiellement fouillé, autour duquel se développe un secteur d'habitat (Binet 1998, 2000 et 2002 ; Blondiau 1999a ; Brouillard 1998 ; Clotuche 1996 et 1999 ; Locht 2000). La fouille du site des "Montoilles" à Rochy-Condé (Lemaire & Notte 2000), malgré son caractère limité, concerne une zone d'habitat dense correspondant très probablement à un habitat groupé.

Outre les phases du développement d'une forme d'occupation rarement abordée à ces échelles, nous disposons désormais d'une source majeure d'information sur des modes architecturaux rarement retrouvés sur les autres types d'occupation étudiés en Picardie. Ces cas particuliers d'édifices semblent, ainsi, constituer une spécificité liée à l'agglomération ou à l'habitat groupé. De nets rapprochements sont d'ailleurs possibles avec le « village » de Longueil-Sainte-Marie "La Queue de Rivecourt", vaste complexe agricole, occupé du Ier au IIe siècle, constituant un site relativement original à l'échelle de la Gaule (Lepetz & Maréchal 1996 ; Maréchal 2002 ; Woimant 1995, p. 299-300).

Enfin, deux sites doivent être isolés : Précy-sur-Oise représente un type particulier d'habitat groupé tardif, de petite taille et à vocation agricole, émergeant au Ve siècle (*BSR* 2000,p. 85-86). Quant à Bornel, le site, qui s'étendait hors de l'emprise de l'A16, n'a été que partiellement fouillé. Les quelques bâtiments reconnus, datés des Ier et IIe siècles, sont inscrits dans une enceinte fossoyée rectangulaire et organisés autour d'un espace central dégagé. Leur situation à peu de distance d'une voie romaine incite l'auteur de la fouille à considérer l'hypothèse verrait un « village » (Derbois 1993 & 1995), mais celle d'une *villa* doit aussi être envisagée.

Toutes ces recherches illustrent des types d'occupation encore très mal connus qui vont de l'habitat groupé (Précy-sur-Oise ?) à l'agglomération secondaire urbaine (Champlieu, Estrées-Saint-Denis, Noyon, Saint-Martin-Longueau, Vendeuil-Caply) en passant par le village agricole (Longueil-Sainte-Marie), les petits habitats groupés routiers, documentés par les fouilles anciennes ("La Carrière du Roi", par exemple) ou les bourgs routiers plus conséquents, dotés d'un équipement monumental (Saint-Just-en-Chaussée, Saint-Maur). L'adoption de ces désignations répond à notre souci de classer les occupations en fonction de critères liés, notamment, à leur fonction (urbaine ou rurale), à leur morphologie ou organisation (présence de voiries) et à leur statut (présence d'un lieu de culte, d'édifices publics… *cf.* Mangin & Petit 1994). Elle n'occulte en rien la diversité des formes de l'habitat groupé, sur lesquelles les fouilles réalisées dans l'Oise apportent un nouveau regard et induit, en revanche, de nouvelles pistes de recherches sur la chronologie et les modalités de la mise en place ou de l'abandon de tels types d'occupation, notamment au sein de la cité bellovaque.

Dans la Somme, un premier état des connaissances a été dressé dans les actes du colloque de Bliesbruck (Ben Redjeb 1994a et b) qui liste une quinzaine d'agglomérations possibles et d'habitats groupés. Actuellement, nous en dénombrons soixante-dix. Ils sont souvent situés le long d'une voie romaine. Une cinquantaine a été prospectée et une quinzaine a fait l'objet de sondages ou d'investigations un peu plus poussées. Mais globalement, ils sont mal connus. *Setucis* (Beaucourt-en-Santerre) reste l'agglomération la mieux étudiée en raison du suivi régulier des travaux routiers dans les années 1985. Ce sont les structures limitrophes de la voie qui ont été fouillées, principalement les caves et les salles à hypocauste (Molière 1984-1986). À Pont-de-Metz, de part et d'autre de la voie romaine Amiens-Rouen, une agglomération romaine (Ier-IVe siècles) a été mise au jour sur une surface de plus de deux hectares. Des petites ruelles perpendiculaires à cette voie forment une trame urbaine. Un quartier assez dense est composé de maisons, caves et bâtiments de stockage (hangars et greniers). Sa datation semble resserrée entre le milieu du Ier et le milieu du IIe siècle. À la limite ouest de l'agglomération, un vaste espace délimité par des fossés est pratiquement vierge de construction, à l'exception d'un puits situé au milieu de la parcelle. L'arrière de cet espace est occupé par un petit théâtre en forme de demi-cercle outrepassé de 29,80 m de diamètre. Il est construit sur une légère déclivité qui a permis de profiter de la pente naturelle afin d'édifier les gradins. Au sud de la voie, un bâtiment du IIe siècle pourrait appartenir à un édifice public, administratif ou même cultuel. Un second bâtiment, qui peut lui être associé en raison de sa situation, serait l'habitation du « desservant ». L'implantation de deux tombes à inhumation dans le trottoir au bord de la chaussée au IVe siècle semble indiquer son déclin avant cette date (*SANEF* 2004). À Boismont, Chilly, l'Étoile, Morvillers-Saint-Saturnin, les substructions couvrent parfois jusqu'à 50 hectares, mais seuls les *fana* ont fait l'objet de

fouilles. À Ribemont, ce sont essentiellement les bâtiments publics (temple, théâtre, thermes) qui ont été fouillés. Il semble bien que la présence d'un lieu de culte protohistorique ait joué un rôle essentiel pour leur développement. En l'absence de celui-ci, elles se créent essentiellement dans le courant du Ier siècle. Leur occupation finit au IIIe siècle pour certaines, au IVe siècle pour d'autres, voire au delà.

Dans l'Aisne, les habitats agricoles groupés ne sont représentés que par le site de Menneville "La Bourguignotte". Il a été reconnu partiellement, lors de deux diagnostics (Duvette 2000 ; Derbois 2004). Il s'agit d'un ensemble compact de huit bâtiments sur poteaux plantés, associés à des fosses et fonds de cabane. Plusieurs états sont probables : quelques superpositions traduisent des reconstructions. Les édifices s'organisent suivant deux axes parallèles, libérant ainsi un étroit espace central circulable (chemin ?). Cette implantation, au milieu du IVe siècle, ne paraît pas succéder à l'occupation du Haut-Empire contiguë. À proximité, il existe aussi une *villa* connue depuis les années 1970 par les prospections aériennes de Michel Boureux, mais dont la chronologie demeure inconnue. Nous pouvons nous demander si ce type d'occupation ne correspond pas à une forme de concentration de l'habitat au Bas-Empire ? Cette hypothèse a été avancée par Edith-Mary Wightman (Wightman 1985) au vu du nombre apparemment plus réduit de sites à l'époque tardive. Elle a été reprise par Colin Haselgrove (Haselgrove & Scull 1992), à partir du résultat de ses prospections.

Les autres habitats groupés et agglomérations secondaires sont mal documentés. Blaise Pichon (2002) en recense dix-sept assurés et huit autres, possibles ou non localisés (citées par les itinéraires), soit un total de vint-cinq. Les sites de Château-Thierry, "Les Vaucrises", Ciry-Salsogne "Le Champ Part" (Thouvenot 1999), Coucy-les-Eppes "Le Chemin de Sissonne" (Binet 1989), Laon, Nizy-le-Comte (Ben Redjeb 1987) et Vermand (Collart & Lemaire 2000 ; Pichon 2002), ont fait l'objet d'interventions très réduites, les surfaces décapées restant largement en deçà de l'extension présumée des vestiges.

L'agglomération de Condren, attestée par les itinéraires routiers antiques et les découvertes anciennes, n'a pas fait l'objet d'intervention archéologique récente. Toutefois, un habitat routier qui parait constituer le prolongement de cet ensemble a été ponctuellement sondé à Sinceny (Pichon 2002). L'agglomération antique de Château-Thierry, située à l'écart de la ville historique, s'étend sur une cinquantaine d'hectares mais reste mal connue. Signalons, toutefois, la redécouverte et l'exploration partielle d'un théâtre (Pichon 2002, p. 169-174). À Ciry-Salsogne, un diagnostic a porté sur 3700 m². Mais le site, d'une surface estimée à 5 hectares, a été préservé grâce à une modification du tracé de la déviation de Sermoise et n'a donc pas été fouillé. À Coucy-les-Eppes, les fouilles préalables à l'aménagement de l'autoroute A26 ont concerné 13000 m². Faute de moyens, seuls un plan et quelques tests ponctuels ont été réalisés. À Goussancourt, l'habitat tardif fouillé dans le cadre des fouilles préalables à la LGV Est se situe à la périphérie d'un habitat groupé desservi par une voie secondaire, non étudié (Pichon 2002, p. 247-248). Un habitat groupé a été exploré ponctuellement à Iviers, de 1972 à 1977 (Pichon 2002, p. 262-263). L'agglomération antique de Laon est fort mal connue. Des traces diffuses pourraient indiquer un habitat groupé au pied de la ville haute. Dans cette dernière, des vestiges d'occupation du Haut-Empire ont été découverts ponctuellement et la nature des occupations reste à définir. En revanche, un habitat dense est probable au Bas-Empire, ce qui expliquerait la promotion de Laon comme siège épiscopal au VIe siècle (Pichon 2002, p. 271-276). Les fouilles de sauvetage effectuées en 1985, sous la direction de Jean-François Martin, à Nizy-le-Comte, ont permis d'étudier environ 1500 m², en périphérie du *vicus*. Les résultats sont intégrés à une synthèse des recherches menées sur la commune depuis le XIXe siècle (Ben Redjeb 1987). Les prospections aériennes de Bernard Lambot et Gilles Naze apportent de bonnes informations sur le secteur du grand sanctuaire en partie fouillé au XIXe siècle, en précisent son plan et révèlent la présence d'un second ensemble cultuel et d'un théâtre (Naze, à paraître). Un petit habitat routier a été sondé à Prémont en 1978 (Pichon 2002, p. 357). À Vermand, rue des Troupes, un quartier occupé densément depuis l'époque augustéenne jusqu'au début du Ve siècle, organisé autour d'une rue, a été fouillé sur 640 m². Les autres interventions se sont arrêtées au diagnostic, mais elles montrent que l'intérieur de l'*oppidum* protohistorique est occupé de manière dense. Les deux autres zones d'habitat ("Le Calvaire" et "La Pâture des Noyers", à Marteville) n'ont pas été explorées, en dehors de fours de potiers du Haut-Empire, fouillés en extrême urgence en 1968. Les bâtiments dégagés à Versigny, dans les années 1970, un *fanum*, deux chapelles (?) et deux bâtiments, pourraient correspondre à un habitat groupé (Pichon 2002). Enfin, les prospections aériennes de Gilles Naze fournissent de bonnes informations sur les agglomérations de La Malmaison "Magnivillers", Vouël "La Tombe", Crépy "La Forterelle", Mesbrecourt-Richecourt "Les Villers" et Châtillon-sur-Oise "Les Grès" (Naze, à paraître).

Occupations à vocation artisanale

Il s'agit d'occupations vouées principalement aux productions manufacturées ou destinées à des échanges commerciaux, telles que les ateliers de

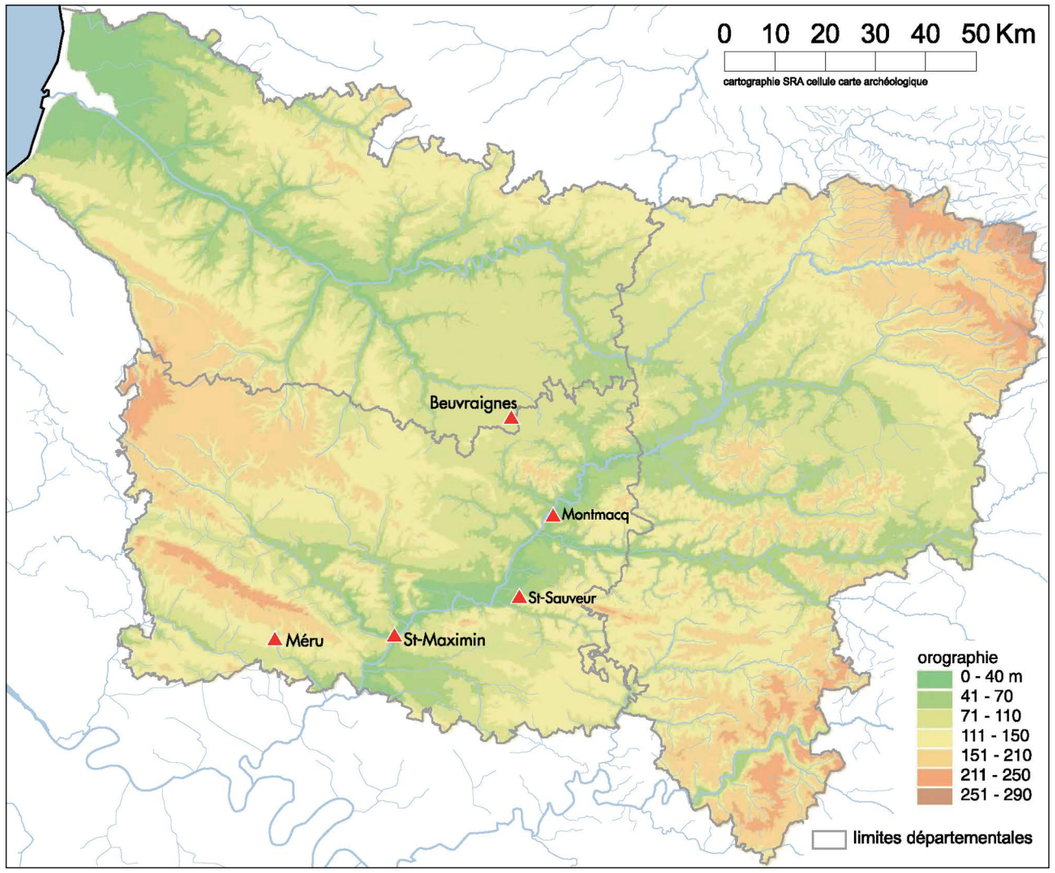


Fig. 15 – Carte de répartition des occupations à vocation artisanale.

potiers (fig. 15). Sont donc exclus les établissements ruraux ou les agglomérations secondaires ayant livré des vestiges d'artisanats plus ou moins spécifiques, liés, par exemple, au fonctionnement usuel de l'occupation qui les accueille (forges d'entretien, tissage…).

Les sites à vocation strictement artisanale sont rares et concernent essentiellement les ateliers céramiques. Dans l'Oise, les vestiges de Saint-Sauveur (fouilles Digues, Margot & Jouve, 1967-1969 ; Margot 1975) et Montmacq (fouille Talon, 1986), sont interprétés comme des « villages de potiers » d'époque romaine, mais les informations disponibles sont très modestes et ne permettent pas de trancher. Le site de Méru semble correspondre à un centre de production céramique de quelque importance, associé à un habitat groupé. Cependant, il se situe à proximité d'une *villa* (Derbois 1996, 1998). À Beuvraignes (fig. 16), une importante officine de potiers, avec plusieurs ateliers céramiques et tuiliers, a été étudiée dans le cadre du TGV-Nord (Ben Redjeb 1989, 1991). Localisée au sud-est et à l'est de Roye, aux confins du territoire des *Ambiani*, des *Bellovaci* et des *Viromandui*, au contact de la voie romaine Beauvais-Vermand, elle se développe dans une région argileuse qui a permis de fixer, dans un rayon d'une vingtaine de kilomètres, de nombreuses officines. Dans l'Aisne, le site à vocation artisanale d'Étreillers "La Grande Pâture" (Soupart 1998), découvert dans le cadre des fouilles préalables à la construction de l'autoroute A29, est daté de l'époque augustéenne à la fin du Ier siècle. L'activité, tournée à l'origine sur l'agriculture et l'élevage, se spécialise ensuite dans le travail du fer.

Fig. 16 – Beuvraignes. Four à tuilier (*cliché Tahar Ben Redjeb*).

Occupations à caractère cultuel

Les sites désignés sous le terme « cultuel » (fig. 17) correspondent aux occupations à caractère religieux (temples, *fana*).

Dans la Somme, Roger Agache et Bruno Bréart ont établi une carte des sanctuaires antiques en 1991 (Agache & Bréart 1991). Alors que seulement trois étaient connus antérieurement, les prospections aériennes ont permis d'en découvrir quarante-huit. Il a été possible d'en établir la position topographique, le plan type et d'émettre des hypothèses sur leur rapport avec les frontières des cités ou de leurs subdivisions. La plupart du temps, ils sont isolés. Dans quatre cas, on observe deux *fana* et dans deux cas il y en a trois. Dans leur très grande majorité, ils sont accompagnés de bâtiments cultuels annexes, mais pour au moins huit d'entre eux, ils s'insèrent dans une agglomération secondaire. Outre Ribemont, seuls les sanctuaires de Fluy, Licourt et Morvillers-Saint-Saturnin sont, à notre connaissance, accompagnés d'un théâtre. Dans l'Oise, Georges-Pierre Woimant (1995) recense dix-neuf sanctuaires assurés et environ quarante-cinq autres lieux de culte possibles. Dans l'Aisne, Blaise Pichon (2002) mentionne six lieux de culte assurés et deux autres possibles. En ajoutant deux autres sites observés par Michel Boureux et non repris dans la CAG (Fauduet 1993a et b), le nombre total de sites attestés ou probables est réduit. Les prospections aériennes récentes ont permis de découvrir plusieurs *fana* à Châtillon-sur-Oise, un ensemble cultuel inédit à Nizy-le-Comte et de compléter les informations sur le grand sanctuaire déjà connu. Un théâtre est aussi apparu à proximité.

Près d'une vingtaine de sanctuaires ont fait l'objet de fouilles dans l'Oise. Il faut principalement considérer les recherches respectives de Jean-Louis Brunaux à Gournay-sur-Aronde et à Saint-Maur, de Marc Durand sur le temple de la forêt d'Halatte (fig. 18 ; Durand 2000) et de Georges-Pierre Woimant sur le sanctuaire d'Estrées-Saint-Denis, sans omettre celui des "Rossignols" à Saint-Just-en-Chaussée (Brunaux 1995). Ce site, occupé du Ier siècle avant notre ère au début du Bas-Empire, est considéré par le fouilleur comme « un site-clef pour la compréhension de la religion à la fin de l'âge du Fer ». Il a néanmoins largement souffert

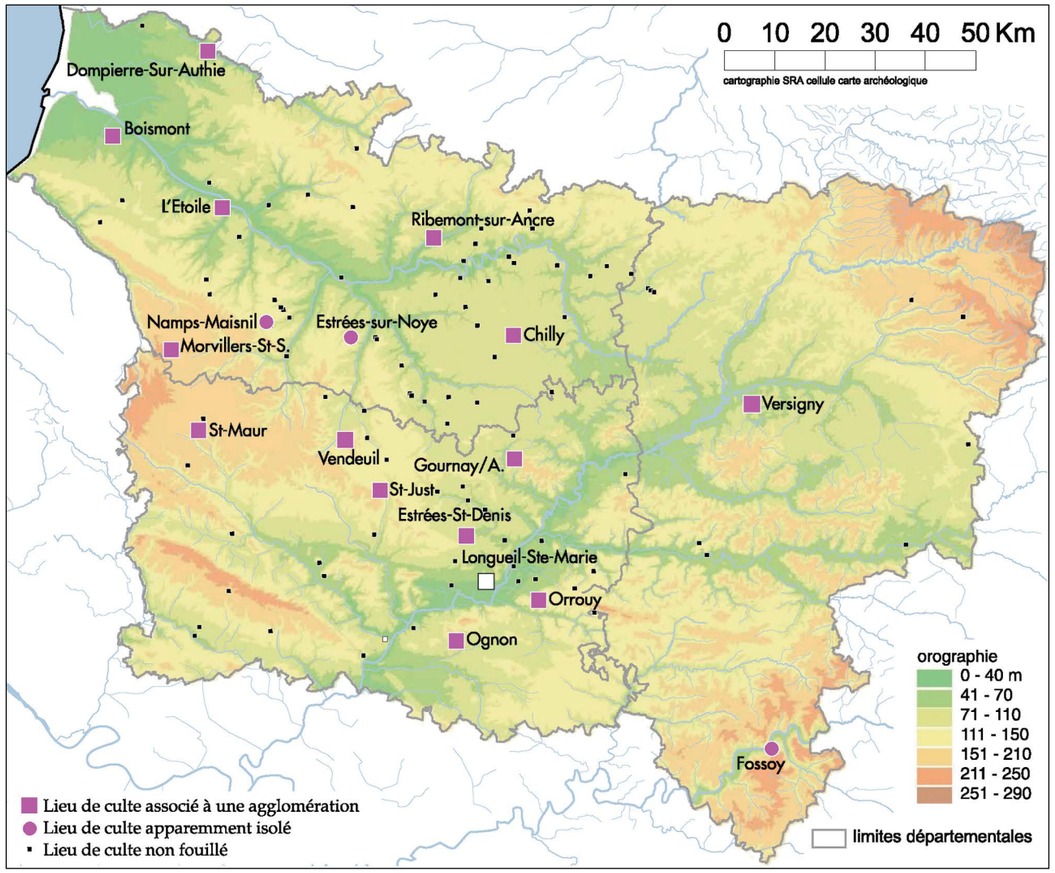


Fig. 17 – Carte de répartition des occupations à caractère cultuel .

Fig. 18 – La *cella* du sanctuaire gallo-romain de la forêt d'Halatte (commune d'Ognon) en cours de fouille (*cliché Marc Durand*).

d'un programme immobilier « sauvage ». Nous n'oublierons ni le *fanum* de Vendeuil-Caply, ni l'intéressante « vidange de sanctuaire » de Longueil-Sainte-Marie "L'Orméon" (Gaudefroy & Lepetz 2000).

Dans la Somme, huit sanctuaires ont été fouillés, mais l'étude s'est souvent limitée au seul *fanum*. Pour trois d'entre-eux ils ont une origine remontant à la Tène moyenne. Les phases de construction des bâtiments en dur s'étalent sur toute la période romaine : augustéenne à Ribemont-sur-Ancre (Brunaux *et al.* 1999), Haut-Empire à Namps-Maisnil (Roffin 1966), entre le dernier tiers du Ier et le IIe siècle à Morvillers-Saint-Saturnin (*Gallia Informations* 1989, p. 262-265), au troisième quart du IIIe siècle à L'Étoile (*Gallia* 1973, p. 347-348), dans le deuxième tiers du IVe siècle à Chilly (*Gallia* 1981, p. 282-283). À Dompierre-sur-Authie (*Gallia Informations* 1989, p. 257-258), les trois *fana* sont édifiés respectivement sous Tibère-Claude, un peu avant 150 après J.-C et à la fin du IIe-début du IIIe siècle. Celui de Boismont (Delestrée 1994, 1995) est réaménagé au IVe siècle. Les prospections pédestres confirment les résultats obtenus par les fouilles et fournissent des données sur la chronologie de trente-neuf sites. Les deux tiers des édifices gallo-romains se superposent à des sanctuaires implantés au moins à La Tène finale. Vingt-huit sont encore en fonction au IVe siècle, dont quatorze jusqu'à la fin du IVe siècle et cinq au Ve siècle. Dans deux cas, une nécropole mérovingienne s'installe à leur emplacement et, dans trois cas, le sanctuaire est probablement à l'origine de la création d'un village.

Dans l'Aisne, hormis la fouille déjà ancienne de Versigny et un sondage réalisé sur le *fanum* de Fossoy "La Butte Blanche" (Laperle 1992), ce type de site n'a pas été récemment exploré.

Structures et ensembles funéraires

Structures ou ensembles « funéraires » désignent les cimetières et les sépultures découvertes isolées (fig. 19).

Les mentions sont relativement nombreuses. Dans l'Oise, Richard Schuler, dans un mémoire de maîtrise, dresse un état de nos connaissances sur le Beauvaisis et le Noyonnais. Georges-Pierre Woimant (1995) a élargi à l'ensemble du département cet inventaire qui compte une centaine d'occurrences. Dans la Somme, le nombre est à peu près identique. Dans l'Aisne, Blaise Pichon (2002) énumère plus de soixante-dix sites ayant livré des sépultures isolées, des groupes de tombes ou des nécropoles. Mais, globalement, nos connaissances sur le monde funéraire en milieu rural n'ont que peu progressé ces dernières décennies. Les recherches aériennes ou pédestres ne sont d'aucun secours. Si l'archéologie préventive permet de disposer de nouvelles données, la reconnaissance de ces structures, en raison des décapages souvent limités, est essentiellement due au hasard. De nombreuses nécropoles potentielles restent donc à découvrir. Néanmoins les résultats sont prometteurs et, pour certaines d'entre-elles, la fouille conjointe des établissements ruraux qui les abritent permet d'aborder les relations spatiales et chronologiques qu'elles entretiennent avec ceux-ci.

Dans l'Aisne et dans l'Oise, on a surtout découvert des tombes isolées ou en petits groupes : Blaise Pichon mentionne la fouille, depuis 1965, de 29 sépultures sur 13 sites (38). L'Oise présente un tableau plus modeste encore : dix sépultures sur 4 sites (39). Dans l'Aisne, des observations plus significatives ont été faites sur trois sites : le cimetière à inhumation de Vermand-Marteville,

(38) - Une incinération à Courbes (2000), Goudelancourt (1983), Laon (1986), La Neuville-Bosmont (1983) ; une inhumation à Épaux-Bézu (1995) et Parcy-et-Tigny (1994) ; deux incinérations à Courbes (1995) ; une incinération et une inhumation à Vasseny (1999) ; une incinération et deux inhumations à Ressons (1984), trois incinérations à Limé "Les Grands Aulnes" » (1996-1998) ; trois incinérations et une inhumation à Limé "Les Sables Sud" (1993) ; quatre incinérations à Bouconville-Vauclair (1965-1970) ; cinq incinérations à Limé "Les Terres Noires" (1998) ; plusieurs inhumations à Vermand, au collège (1968).

(39) - Une inhumation d'enfant en sarcophage du IIe siècle, à Longueil-Sainte-Marie (fouille Vangèle 1990), quatre inhumations du IVe siècle à Baron (TGV Nord : fouille Fémolant 1989-1990), trois inhumations à Saint-Martin-Longueau (fouille Woimant 1984), deux incinérations à Allone (A16 : fouille Boyer 1993). La découverte la plus importante est celle d'un cimetière à inhumation, à Vendeuil-Caply, qui n'a été reconnu que par diagnostic (Duvette 2005).

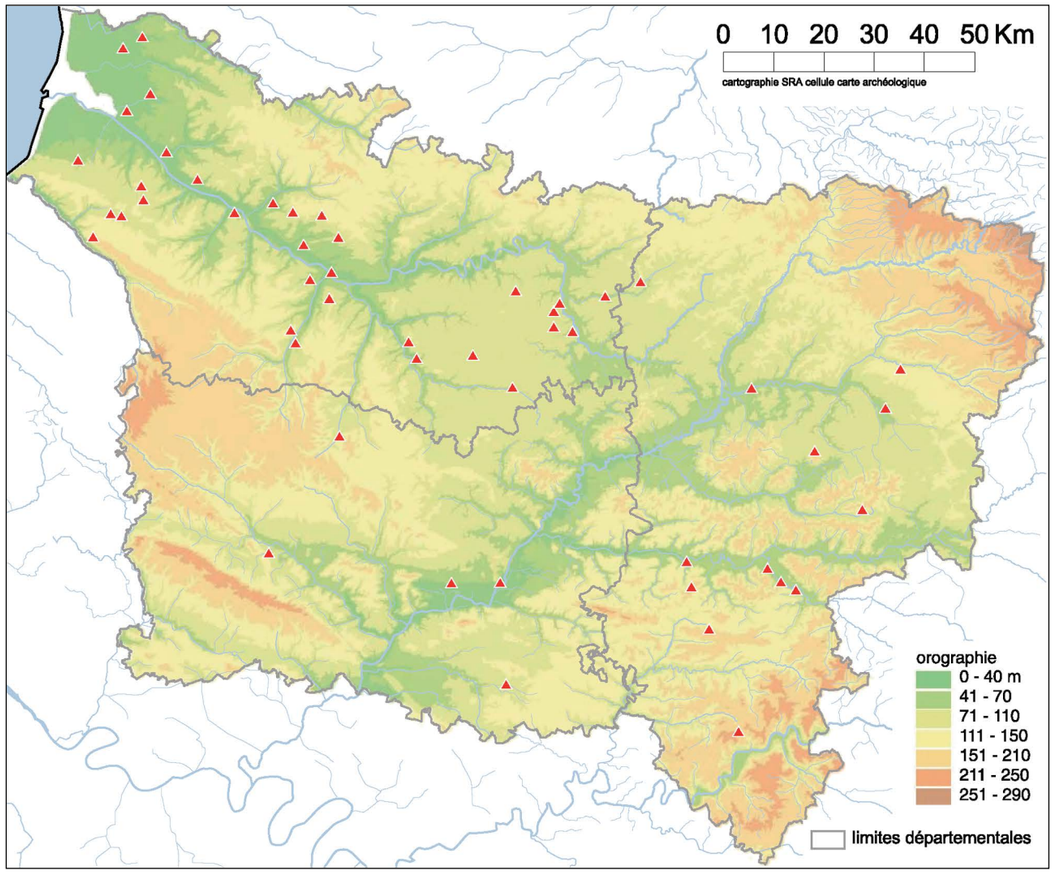


Fig. 19 – Carte de répartition des structures et ensembles funéraires.

fouillé de 1968 à 1976 (59 sépultures, de la seconde moitié du IVe siècle - début Ve siècle), la nécropole de Limé (Soupart 1995 ; Soupart *et al.* 1997 ; Soupart 2001a et b) et celle de Ploisy (fig. 20 ; Soupart 2004). La nécropole de Limé est intéressante dans la mesure où elle se distingue des nécropoles septentrionales et occidentales par différents aspects. Elle possède une longue durée d'utilisation comprise entre la fin de La Tène moyenne et le Ve siècle après J.-C. Les pratiques funéraires y sont d'une grande variété : inhumations (périnataux, immatures et adultes), incinérations primaires (*busta* et *ustrina*) et secondaires, dépôts de céramiques sans ossements. Les aménagements des fosses à inhumation sont variés (coffrages, plafond de planches, niches latérales…). Certaines inhumations, du IIIe au IVe siècle, recèlent un mobilier riche et varié dont les comparaisons sont à rechercher à l'Est (Champagne, Lorraine…) et au Sud-Ouest (cités des *Parisii*, des *Meldi*). La présence de dépôts à caractère « militaire » dans les inhumations du Bas-Empire est avérée. Les squelettes des sépultures à inhumation gallo-romaines sont bien conservés, ce qui permet de mettre en évidence de nombreuses caractéristiques taphonomiques et pathologiques. Des liens entre les habitats de la plaine de Limé et la nécropole pourraient être établis dans le cadre d'une étude plus large. Le petit cimetière du Bas-Empire (IVe-Ve siècles) de Ploisy (fig. 20) se caractérise par la bonne conservation des matériaux périssables servant à l'aménagement des fosses. Il s'agit de traces de planches en bois parfois confortées par des pierres de calage. Ce cimetière est l'indice de la présence d'un habitat rural inédit, probablement de petite taille, proche de ceux rencontrés pour les périodes antérieures.

Dans la Somme, les découvertes, plus dispersées, donnent un premier aperçu synthétique des contextes funéraires. Mise à part une inhumation augustéenne à Dury, le rite de l'incinération est seul attesté de la période augusto-tibérienne à la fin du premier siècle ou au début du IIe siècle (40). En règle générale, seule une ou deux tombes ont été mises au jour. Mais, à Monchy-Lagache (Blondiau 2000), la nécropole totalise quatre ou cinq incinérations, celles

(40) - Behen, Bettencourt-Saint-Ouen I, Bouillancourt-en-Séry, Dury, Huppy, Poulainville, Pont-de-Metz, Monchy-Lagache, Saint-Sauveur, Vignacourt, Vismes.

Fig. 20 – Sépulture à inhumation du IVe siècle à Ploisy dans l'Aisne (*cliché Nathalie Soupart*).

de Poulainville (Gemehl 2003) et Bettencourt-Saint-Ouen I (Lemaire 2000) en comptent neuf. Absentes au IIe siècle, les incinérations réapparaissent, à un ou deux exemplaires, à la fin du IIe siècle ou dans la première moitié du IIIe siècle (Roye II) et dans la seconde moitié de ce siècle (41). Le contexte péri-funéraire semble incontestable pour sept fosses fouillées à Monchy-Lagache (Auguste-Tibère). Il peut également être admis à Bettencourt-Saint-Ouen I où une probable tombe-bûcher est accompagnée de six fosses, disposées en « L » sur une aire de 20 m², qui ne contiennent aucun reste humain incinéré. Ces derniers ont, peut-être, été dispersés en surface. L'attribution funéraire reste parfois posée pour des fosses du Bas-Empire considérées comme « votives ». C'est le cas à Quend (Rougier 1999) où une construction est entourée par neuf fosses qui, pour certaines, ont leur pourtour aménagé avec un coffrage de bois, de tuiles ou parfois de morceaux d'ardoise. Elles ont toutes livré un ou plusieurs objets complets (céramiques, verrerie). L'une d'elles renferme un dépôt d'objets en bronze entiers soigneusement empilés les uns dans les autres. Nous rencontrons des fosses analogues dispersées dans l'officine de Beuvraignes.

(41) - Condé-Folie, Dury, Martainneville, Soyecourt et peut-être Bouchoir.

C'est probablement au IIe siècle que le rite de l'inhumation supplante celui de l'incinération. De rares sépultures isolées sont présentes en contexte de *villa* : inhumation féminine du IIe siècle ou début du IIIe siècle à Roye II, inhumation masculine de la première moitié du IIIe siècle à Amiens "Le Champ Pillard", petit sarcophage en plomb du IIIe ou du IVe siècle dans une grande *villa* de Flesselles (*Musée d'Amiens* 1990, p. 270-271). Pour quatre autres sépultures, nous ignorons si elles sont isolées ou si elles appartiennent à des nécropoles : une sépulture le long de la voie romaine à Bouchoir (GIEOS 2001) et à Potte (Ben Redjeb & Petit 2000), un sarcophage ayant livré un barillet frontinien à Vercourt (Marchand 1982), un autre contenant une sépulture féminine de la moitié du IIIe-début du IVe siècle à Nibas (Collart 1990). À partir du milieu du IVe siècle, apparaissent de véritables nécropoles de plusieurs dizaines de sépultures. Bettencourt-Saint-Ouen II compte vingt inhumations (*BSR* 1994, p. 140-142 ; *BSR* 1995, p. 90-93), Noyelles-sur-Mer, au moins quarante-six, dont trente et une fouillées entièrement ou partiellement (Marchand & Piton 1978). Elles sont abandonnées à la fin du Bas-Empire ou constituent le noyau primitif de nécropoles mérovingiennes comme à La Neuville-Sire-Bernard (*Gallia* 1985, p. 483), Nouvion-en-Ponthieu (Piton 1985) et Vron (Seillier 1986). Ces deux dernières, situées sur la façade maritime, se singularisent par la présence de quelques incinérations côtoyant les inhumations, probable reflet de la présence de Germains recrutés pour défendre le *Litus Saxonicum* contre les invasions. Signalons que la dernière fouille concernant une nécropole de ce type remonte à 1994 (Bettencourt-Saint-Ouen).

Exceptées les sépultures appartenant à une nécropole et les sépultures de relégation, les fouilles de ces quarante dernières années livrent donc une cinquantaine de sépultures. Contrairement aux découvertes anciennes qui ne sont que rarement exploitables, elles nous permettent de mieux préciser les relations habitats/sépultures, les rites funéraires, l'organisation interne des sépultures, les dépôts funéraires, le statut social des défunts.

Généralement les sépultures sont installées en marge de la ferme, dans des enclos périphériques. Les plus riches se distinguent par une situation topographique particulière. À Behen, Huppy et Vismes-au-Val (Bayard 1992), elles sont considérées comme des sépultures de « fondateurs » et s'inscrivent dans un enclos rectangulaire situé tout près de l'habitat, dans un endroit visible, soit dans l'angle de la cour, près de l'entrée principale, soit près de l'habitation du « maître ». À Roye I, les deux incinérations se placent symétriquement de part et d'autre de la résidence, dans les angles de l'enclos fossoyé périphérique. À Roye II, l'inhumation est localisée en plein milieu de la cour de la *pars urbana*. À Flesselles, le sarcophage en plomb se trouve à

100 m au nord du bâtiment principal. Parfois, comme à Bettencourt-Saint-Ouen II, ces tombes sont installées le long de chemins donnant accès à l'habitat ou de part et d'autre d'une entrée comme à Dury. À Pont-de-Metz, une inhumation borde le fossé de clôture de l'enclos extérieur. Quant aux plus modestes, leurs tombes à incinération sont situées soit le long d'un chemin aboutissant à l'habitat, soit dans le remplissage de fosses ou de fossés antérieurs. À partir de la seconde moitié du IIe siècle, nous trouvons des sépultures dites de relégation. Deux inhumations postérieures au milieu du IIe siècle sont dans le remplissage de deux fossés de la *villa* de Dury. Six squelettes d'individus périnataux se trouvent, un dans un fossé du IIe siècle, quatre dans un puits du IVe ou du début du Ve siècle et un fémur gauche d'adulte dans une fosse du IVe siècle à Roye II. Des restes humains sont signalés dans deux fosses différentes de l'établissement rural du Bas-Empire de Lœuilly, un squelette dans un des bacs de décantation de l'officine de Beuvraignes et un nourrisson dans le comblement d'un trou de poteau de la *villa* d'Amiens-Renancourt.

L'apparence architecturale varie également selon le statut social : quatre poteaux disposés aux angles d'une des tombes de Poulainville, *tumulus* de moins de 10 m de diamètre à Vismes ou massif de silex épais de 70 cm dont le centre est creusé d'un trou profond en forme d'entrée de serrure à Huppy. Deux tombes à *bustum* ont été fouillées à Pont-Rémy et Bettencourt-Saint-Ouen. La première est matérialisée par une fosse rectangulaire aux parois rubéfiées et comblée de nombreux charbons de bois et cendres. La seconde présente la particularité d'avoir les bords et le fond rubéfiés. Au centre, une petite dépression contient du charbon de bois. Il faut également citer le mausolée construit au début du IIe siècle, découvert à Revelles "Le Trelet". Le socle contenant la chambre funéraire était surmonté d'un ou plusieurs étages et encadrés de pilastres décorés dans le style corinthien (*SANEF* 2004).

Contrairement à la période protohistorique, les observations sont trop peu nombreuses pour en tirer des données sur la répartition homme/femme ou sur l'âge au décès. L'étude anthropologique réalisée par Isabelle Legoff sur les nécropoles de Bettencourt-Saint-Ouen, de Monchy-Lagache et de Poulainville permet de préciser les modalités du traitement des vestiges osseux incinérés et met en relief les gestes caractéristiques du processus funéraire. Mais seules la découverte et la fouille d'autres nécropoles gallo-romaines, suivies d'études ostéologiques, pourront compléter ou réorienter les axes d'analyse proposés.

Le mobilier funéraire reflète le statut social du défunt. La valeur n'attend pas le nombre des années, un statut élevé pouvant être conféré à des individus à peine sortis du berceau. Pour les besogneux de l'établissement, paysans et autres esclaves, il peut être relativement modeste et ne comporter qu'une ou deux céramiques. Les dépôts les plus riches sont généralement enfermés dans un coffre dont il a parfois pu être précisé l'assemblage, voire les dimensions (Behen, Monchy-Lagache, Nibas, Vismes-au-Val). Le dépôt type des incinérations comporte un service de table contenant des assiettes, bols et cruches en nombre variable, complété selon les cas par des balsamaires ou des bouteilles (Poulainville), des verreries (Behen), un service à libation constitué d'une patère et d'une cruche à bec tréflé en céramique dorée au mica (Poulainville) ou, plus rarement, en bronze (Huppy, Vismes-au-Val) et des objets utilitaires et de toilette tels que miroirs, fibules, anneaux, perles (Monchy-Lagache), seaux en bronze (Vismes) ou à forte valeur symbolique : hachoir, hachette, gril (Huppy), chaise pliante, pelle à feu (Vismes). Les dépôts relevés dans les inhumations reflètent aussi le statut social. Modeste avec ici deux céramiques, là un barillet frontinien, ailleurs une assiette de Bavai. Plus important à Dury, à Roye ou à Nibas.

Les offrandes alimentaires sont constituées essentiellement de restes osseux appartenant à des quartiers de viande (jeune porc, poulet, coq domestique). Une noix est notée à Béhen.

Réseaux de parcellaire

Cette rubrique concerne les sites sur lesquels a été trouvé un réseau de fossés vraisemblablement attribuables à un système de découpage de parcelles.

Une hiérarchie dans l'information apparaît clairement. Dans la plupart des cas, seuls quelques fossés sont reconnus à l'occasion de sondages ou sur des fouilles très réduites. En de rares occasions, de vastes décapages livrent un réseau dense. L'insertion des établissements ruraux dans de vastes systèmes d'enclos, témoignages de la structuration volontaire de l'espace rural, est alors mise en évidence. Toutefois, les mailles régulières orthonormées sont relativement rares et les réseaux fossoyés sont, le plus souvent, complexes. Ils associent des parcelles de superficies variables qui ont connu des états successifs d'une pérennité aléatoire. "La Plaine de Limé", dans l'Aisne, Estrées-Deniécourt, Glisy (*BSR* 2002, p. 115), Le Translay (Bayard 1996, p. 177-178) et Méaulte, dans la Somme, pourraient en être les exemples les plus aboutis, si les analyses sont menées à leur terme. L'étude exemplaire, développée dans la moyenne vallée de l'Oise, sur l'inscription des habitats au sein d'un vaste réseau, prenant en compte la micro-topographie, nous confirme la pertinence de cette approche globale (Maréchal 1994a ; à paraître). Les rares tentatives pour reconnaître des vestiges de centuriation sont restées sans lendemain et n'emportent pas la conviction.

MONDE RURAL ET VIE ÉCONOMIQUE

Agriculture

L'étude du développement et de la typologie des établissements ruraux doit évidemment être accompagnée une analyse qui permette de déterminer ce pourquoi ils existent : produire des biens destinés à être consommés et utilisés par les populations environnantes. Pour y parvenir, nous nous appuyons essentiellement sur les études pluridisciplinaires. L'examen spécifique des structures de stockage et des bâtiments mis au jour, à condition que nous puissions déterminer leur fonction, peut également permettre d'aborder le problème des productions.

Bilan des études carpologiques
(contribution de Véronique Matterne)

Pour la période romaine, les études carpologiques ont porté sur 29 sites dont 6 possèdent un statut qui dépasse celui d'un établissement rural (fig. 21). Elles font état de la mise en culture et de la cueillette d'un grand nombre d'espèces, à usage alimentaire ou artisanal. Le spectre comprend des céréales (blé amidonnier, blé tendre, épeautre, engrain, seigle, orge vêtue, avoine, millet commun, millet des oiseaux), des légumineuses (pois, gesse, ers, vesce cultivée, féverole, lentille), des légumes (amarante livide, betterave, calebasse), des oléagineux (œillette, moutarde noire), des fruitiers cultivés ou importés (melon/concombre, pêcher, noyer, pin pignon, prunier crèque, vigne), des fruitiers sauvages (fraisier, mûrier-ronce, framboisier, églantier, merisier, prunellier, noisetier, sureau noir, épine-vinette, cornouiller, aubépine), des aromates (fenouil, aneth, céleri), des plantes textiles et tinctoriales (lin, chanvre, ortie, gaude), des plantes médicinales ou des poisons (belladone, grande ciguë, verveine, mauve).

L'agriculture évolue durant la période romaine. Elle repose essentiellement sur la culture des céréales panifiables telles que le blé épeautre et le blé tendre ou froment, comme en témoignent des réserves de grains à Amiens, Villers-Vicomte, Saint-Quentin, et des rejets ponctuels en fossé à Marcelcave. On retrouve l'épeautre, associé à des pains et à des pâtons, dans des contextes de boulangerie ;

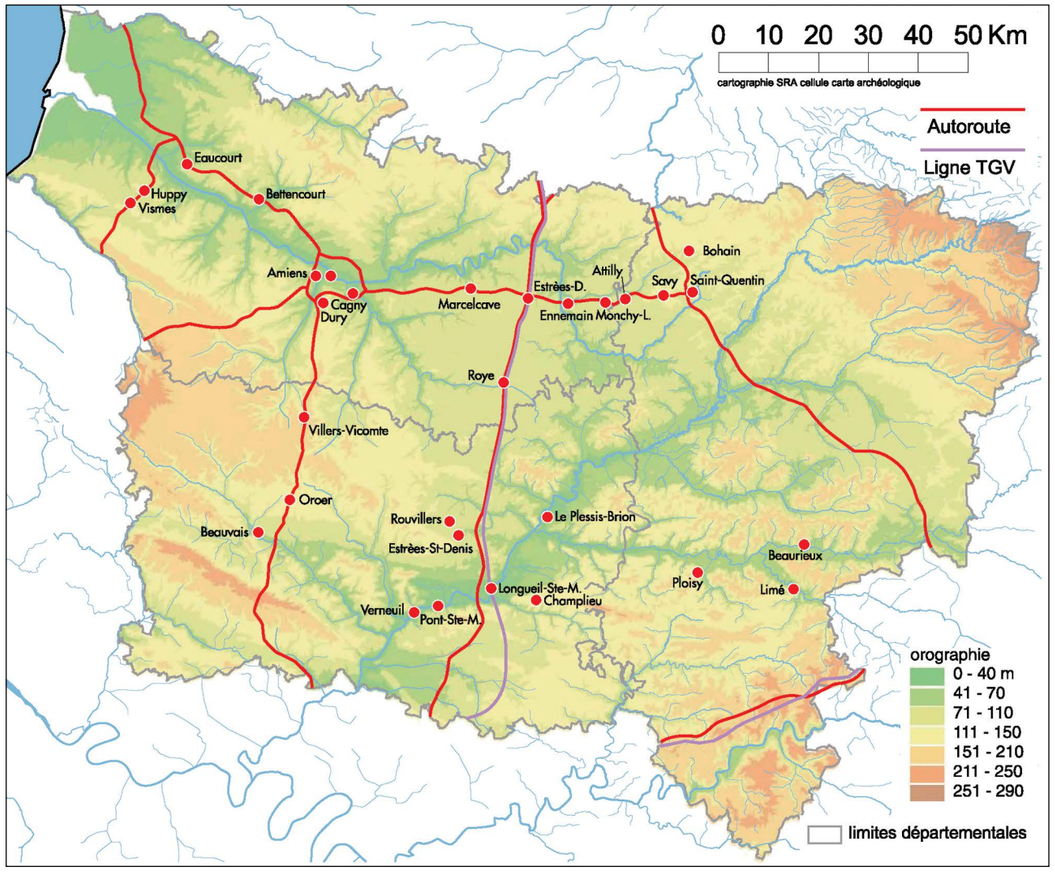


Fig. 21 – Carte de répartition des études carpologiques.

c'est le cas à Amiens, rue des Jacobins (Lannoy *et al.* 2002). Autre céréale panifiable, le seigle est exploité précocement, dès l'époque augustéenne, selon les données de Ploisy. L'amidonnier est encore ponctuellement attesté en concentration, dans des celliers ou des dépotoirs, à Attilly, Ennemain, Eaucourt, faisant état de la persistance de traditions culturales plus anciennes.

L'épeautre et l'amidonnier ont également servi à fabriquer du malt à partir de grains germés et grillés, une des étapes essentielles dans la préparation de la bière. Des « séchoirs », réinterprétés comme des tourailles, ont livré des lots de grains germés sur les sites de Roye et de Savy.

Les légumineuses acquièrent de l'importance et sont, à présent, régulièrement consommées. On a découvert un ensemble mêlant trois espèces de légumineuses (gesse, pois, féverole) plus de l'orge sur le site de Limé. Il pourrait s'agir d'un stock de fourrage.

Les contextes humides du village de Longueuil-Sainte-Marie, dans l'Oise, ont livré de nombreux restes de fruits, de légumes et de plantes aromatiques, dont plusieurs espèces sont d'origine exogène, illustrant la culture d'espèces nouvelles dans les jardins et les vergers de Picardie.

Bilan des études archéozoologiques
(contribution de Sébastien Lepetz)

La Picardie est l'une des régions où l'histoire de l'élevage et de l'alimentation carnée à la période romaine est la mieux connue (fig. 22). On dénombre 50 sites étudiés pour un total de plus de 80 000 os examinés qui se répartissent entre 25 sites ruraux, 17 sites urbains ou agglomérations et huit ensembles à vocation plutôt cultuelle, sanctuaires et nécropoles.

La distribution des ensembles est très inégale entre les départements puisque seuls 5 ensembles ont été étudiés dans l'Aisne pour 20 dans la Somme et 23 dans l'Oise. La quantité d'os pris en compte est liée au nombre de sites : plus de 8 000 os ont fait l'objet d'une étude dans l'Aisne, plus de 25 000 dans la Somme et près de 48 000 dans l'Oise. L'Aisne présente donc un net déficit d'analyses, bien que des opérations archéologiques aient été réalisées dans les villes romaines (Soissons, Saint-Quentin…). Trois ensembles ont fait l'objet d'une étude archéozoologique à Amiens qui est ainsi la ville de Picardie la mieux connue. Les ossements étudiés à Beauvais, provenant de trois gisements, sont bien moins nombreux. Dans l'Oise, la carte de répartition montre une forte concentration des études dans la moitié orientale du département. Les contextes religieux sont surtout connus par l'analyse des sanctuaires d'Ognon (forêt d'Halatte), Estrées-Saint-Denis, Vendeuil-Caply, Digeon et Ribemont-sur-Ancre. Le faible nombre de nécropoles fouillées explique le peu d'analyses sur des dépôts funéraires.

Les résultats obtenus ne prennent évidemment toute leur valeur que dans un contexte géographique élargi à l'ensemble du Nord de la France. Les travaux ont permis d'attirer l'attention sur le caractère central de l'élevage et de l'agriculture dans l'organisation économique du territoire, laissant dans les études des sites antiques une place probablement plus importante qu'ailleurs à l'analyse des ossements animaux. Cette dynamique scientifique a permis des approches interdisciplinaires inédites mettant en lumière certaines orientations de l'économie rurale encore inconnues, telle une apparente dichotomie régionale opposant une zone septentrionale tournée vers l'élevage du bœuf et la culture du blé vêtu, à une zone méridionale où le mouton l'emporte, ainsi que la culture du blé nu (Lepetz & Matterne 2003). À partir d'une importante base de données, il a été possible de décrire l'influence des nouvelles techniques d'élevage romaines sur le cheptel gaulois : augmentation de la taille, de la morphologie (Lepetz 1996a et b, 1997), ceci en relation avec les débouchés nouveaux que constituaient les villes. L'approche culturelle est prédominante pour ces aspects ainsi que pour ceux qui sont liées à l'évolution des habitudes alimentaires (Lepetz 1991, 1993, 1996, 1999, 2002).

Central pour l'économie vivrière, l'animal est par ailleurs incontournable dans les pratiques religieuses. Les ossements animaux sont donc, à des titres différents, omniprésents dans les lieux de cultes (sanctuaires et nécropoles) et les recherches menées actuellement sur les pratiques sacrificielles des Romains du Nord de la Gaule sont basées, pour partie, sur l'analyse des vestiges issus de sites picards (Gaudefroy & Lepetz 2000 ; Lepetz 2000, 2002).

Production du sel

La présence d'une activité saunière en Picardie dans l'Antiquité est une donnée nouvelle. Elle n'est attestée pour le moment que jusqu'à l'époque augusto-tibérienne, à Croixrault, dans la Somme (Duvette 2002). La présence d'un four à sel constitue d'ailleurs l'intérêt majeur du site. Mesurant 7,20 m x 2,50 m, il a connu au moins trois réfections. Son comblement a livré des fragments de parois, des éléments de la grille et de nombreux fragments de cales et de moules à sel circulaires dont les diamètres présentent deux modules. Un foyer jouxte sa paroi sud alors qu'à l'ouest, une structure oblongue pourrait être un réservoir de saumure.

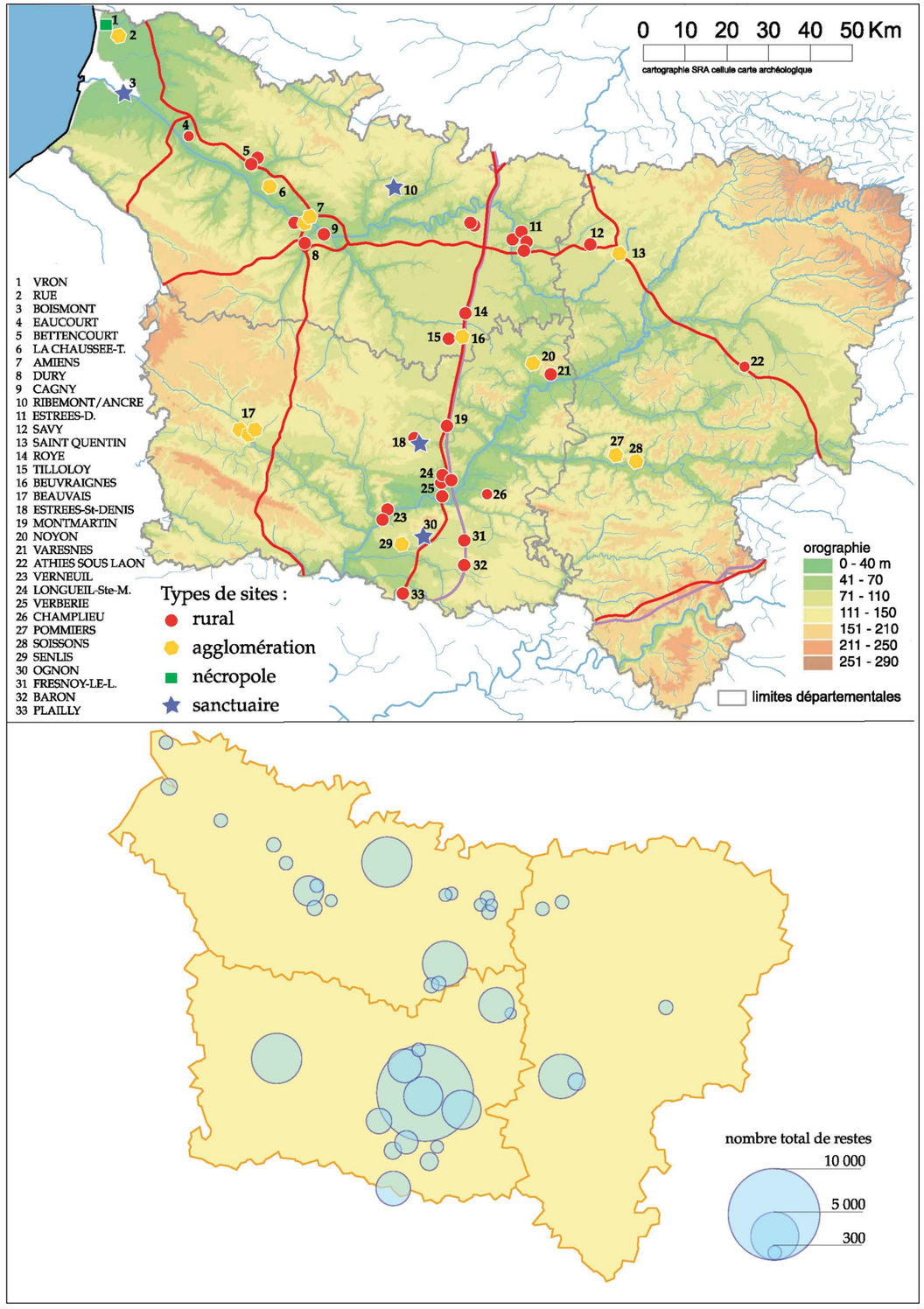


Fig. 22 – Carte de répartition des études archéozoologiques.

Carrières et matériaux de construction

Qu'elle soit vernaculaire ou empruntée aux Romains, l'architecture antique nécessite d'importantes quantités de matériaux de construction : limon ou craie. Ces besoins laissent des traces que l'on retrouve occasionnellement. Dans la Somme, des fosses d'extraction de limon, couvrant toute la période romaine, se retrouvent dans près d'une dizaine de sites. Elles sont creusées au plus près des besoins, parfois dans la cour même de la *villa*. Les plus vastes peuvent atteindre 150 m^3.

Si la craie se trouve partout près de la surface, sa texture physique, trop tendre et trop gélive, sensible à l'action dissolvante de l'humidité, la rend globalement impropre à la construction. Seules les variétés les plus dures sont largement exploitées comme à Saint-Leu-d'Esserent, dans l'Oise et dans les zones de calcaire, sur le plateau entre les vallées de l'Ailette et de l'Aisne. Les prospections aériennes permettent de repérer d'anciennes carrières à proximité de certains établissements ruraux. Dans la Somme, les fouilles archéologiques confirment leur présence dans une quinzaine de sites. À Martainneville (Somme), trois types d'extraction coexistent : puits d'extraction circulaires, extraction par grande excavation et par galeries souterraines.

Enfin, n'oublions pas que les bâtiments en dur, eux-mêmes, servent souvent de carrières de craie après leur destruction. L'abandon des sites d'Estrées-Saint-Denis, dans l'Oise (Woimant 1995) et Revelles "Le Trelet", dans la Somme (*SANEF* 2004) est marqué par le fonctionnement de fours à chaux qui récupèrent tous les éléments de construction antique (42).

Production céramique

Des découvertes anciennes de fours de potiers sont mentionnées en différents points de Picardie (43). Depuis les années 1960, une quinzaine de sites de production céramique ont été fouillés, le plus souvent ponctuellement (44). Dans l'Oise, l'atelier de potier du Haut-Empire de Méru constitue l'exemple le mieux documenté de cette activité. Ce complexe artisanal, qui côtoie une *villa*, a été dégagé sur une emprise de 1,5 ha et a livré des bâtiments, des fours et des ratés de cuisson. À Noyon, seules des tessonières sont étudiées, mais leur contenu permet de caractériser les productions de cet atelier. Dans la Somme, la découverte majeure est celle de Beuvraignes, fouillée à l'occasion de l'aménagement du TGV Nord (Ben Redjeb 1989, 1991). Trois unités de production différentes y fonctionnent du dernier tiers du IIe siècle au début du IVe siècle. La première, consacrée essentiellement à la production de céramique (du moins dans le secteur fouillé) est la plus importante puisqu'elle couvre près de 4000 m^2, dont 2000 ont été mis au jour. À environ une centaine de mètres au nord de ce premier ensemble, un décapage de 1500 m^2 a permis de recouper les limités nord, sud et est d'une deuxième unité consacrée exclusivement à la production de tuiles. Un four a été exhumé, mais cette unité se prolonge immédiatement à l'ouest, avec au moins un second four tuilier. À 200 m au nord de la zone précédente, une troisième unité de fabrication, associe production céramique et tuilière. De nombreuses structures sont liées aux différentes étapes du travail de potier. Le répertoire se caractérise par deux grands ensembles principaux : une céramique commune à pâte grise sableuse destinée essentiellement au stockage et à la cuisson des aliments et une autre que l'on peut qualifier de « fine ». Cette dernière est surtout représentée par le « service de table » de couleur claire dont la finition (lustrage systématique) est particulièrement soignée. Elle regroupe en particulier des gobelets à paroi guillochée mais aussi des bols, des assiettes et des cruches.

Le commerce de la céramique
(contribution de Cyrille Chaidron)

Faire un bilan de la céramologie en Picardie, c'est d'abord et avant tout dresser le constat, non pas de ce qui a été fait, mais plutôt de ce qui reste à faire et il faut bien constater que de nombreuses zones d'ombres subsistent. Les travaux des différents céramologues qui se sont succédés à Amiens

(42) - Lors de fouilles récentes, des fours à chaux ont été mis au jour à Cuts, Gournay-sur-Aronde et Saint-Sauveur (Woimant 1995).

(43) - Hary, Vermand et Watigny, dans l'Aisne, Eppeville et Muille-Villette dans la Somme. Dans l'Oise, Georges Pierre Woimant (1995) mentionne vingt-six sites, dont une majorité n'est pas ou très peu documentée : Berlancourt (?), Bornel, Crépy-en-Valois (?), Cuts, Élincourt-Sainte-Marguerite, Ermenonville (?), Fleurines (?), Fontenay-Torcy, Genvry, Goincourt (?), Golancourt, Héricourt-sur-Thérain, La Chapelle-aux-Pots, Lacroix-Saint-Ouen (?), Longueil-Annel (?), Neuville-Bosc, Plainville (?), Rémy (?), Saint-Germain-la-Poterie, Saint-Jean-aux-Bois, Saint-Paul, Saint-Vaast-lès-Mello (?), Savignies, Sempigny, Vez (?), Villers-Vermont. Le Pays de Bray (Cartier 1974) et le Noyonnais ont été des zones de production importantes.

(44) - Signalons : dans l'Aisne, Château-Thierry (fouilles Vigné en 1965), Bouconville-Vauclair (fouille Courtois de 1967 à 1975 : cinq fours du IIe siècle), Vermand (1968) et Soissons (Deflorenne & Querel 1997) ; dans l'Oise, Aux-Marais (Cartier de 1964 à 1966), Saint-Sauveur (fouilleDigues,Margot&Jouveen1967-1969 ;Margot 1975), Noyon (Angot en 1969 ; Ben Redjeb en 1982), Baboeuf et Béhéricourt (Angot en 1971), Cuts (Rapin & Angot 1974) Litz (Bayard en 1980), Montmacq (fouille Talon 1989), Méru (Derbois 1996, 1998) ; dans la Somme, Abbeville (Baray en 1995 : four en contexte du Ier siècle après J.-C.).

(Bayard 1980, 1994 et 2002 ; Ben Redjeb 1985 et 1987b ; Binet 1986, 1988 et 1993 ; Dubois dans Binet 1995 ; Dubois & Binet 1996 et 2000 ; Dubois dans Binet 2002 ; Flûtre 1996 ; Pissot 1996) ont largement contribué à la connaissance générale du faciès céramique de la capitale des *Ambiani.* Ces travaux constituent le socle des études plus ou moins récentes en Picardie. Le constat est donc très simple : à part Amiens, qui a livré une quantité importante d'ensembles de référence permettant ainsi d'esquisser une datation par horizons chronologiques de la céramique (et utilisable à défaut pour le reste de la région), nous ne disposons, pour ces dix dernières années, que de très peu d'autres ensembles de référence. Nous pouvons citer Vermand (Aisne), "rue des Troupes" (fouille Jean-Luc Collart, étude Stéphane Dubois 1998), Soissons (Aisne), "Château d'Albâtre" (fouille Dominique Roussel, étude Sophie Deflorenne & Pascal Quérel, inédit) ou encore Beauvais (Oise), "rue Villebois-Mareuil" (fouille Ludovic Notte, étude Cyrille Chaidron 2004). Une vision aussi disparate nous conduit à une approche départementale de ce bilan.

Pour le département de la Somme, les données proviennent principalement de la ville d'Amiens et des sites ruraux étudiés lors des grands travaux d'aménagement. Les études céramologiques effectuées dans le cadre des opérations de l'autoroute A29 montre qu'au faciès général de la ville se greffe une série de faciès locaux ou micro-régionaux. Malheureusement, hormis ces grands travaux, nous ne disposons pas d'autres sources réparties à l'intérieur du département qui permettraient d'appréhender cette multitude de micro-faciès. Toutefois, les prospections pédestres du CIRAS, qui ont livré des dizaines de milliers de tessons, peuvent être utilisées pour caractériser ces derniers. De plus, même si elles ne donnent qu'une vision diachronique de la céramique, les prospections apportent toujours des informations importantes quant aux volumes des importations et des productions régionales.

L'Oise présente une forte similarité avec la Somme. La céramique du Sud du département (principalement la région de Senlis et la vallée de l'Oise) est étudiée depuis les années 1985 par Véronique Pissot (Pissot 1988, 1993, 1996). Le reste du département est encore mal documenté : le matériel des sites fouillés récemment, sur l'A 16, par exemple, n'a pas fait l'objet d'une synthèse (Villers-Vicomte : Pissot 1994). Signalons des études ponctuelles sur Noyon (Ben Redjeb 1992) et Vendeuil-Caply (Piton & Delebarre 1992). Pour cette raison, la future publication du site de Laversines (Lemaire à paraître), qui a livré un matériel constantinien abondant, sera fondamentale pour la connaissance de ce secteur géographique. Le numéro de la *Revue archéologique de Picardie* sur Estrées-Saint-Denis complète une vision très clairsemée du paysage céramique bellovaque (Quérel & Woimant 2002). Aussi, le manque d'ensembles statistiques de référence est-il un handicap majeur à une lecture fine du faciès bellovaque dans son ensemble, d'autant que les fouilles récentes de Ludovic Notte à Beauvais ont donné une vision bien particulière d'une céramique plus tournée vers le Sud et le Sud-Ouest que vers le Nord de la région (Chaidron 2004).

Dans le département de l'Aisne, la multiplication des interventions d'archéologie préventive, durant les dix dernières années, a permis d'esquisser une vision très hétéroclite du corpus céramique. Au-delà des interventions de la vallée de l'Aisne (*cf.* la thèse de Patrick Pion, 1996, qui ne concerne, pour la période romaine, que le faciès augustéen, les fouilles effectuées lors du projet autoroutier A29, les interventions ponctuelles à Vermand (fouilles Jean-Luc Collart "rue des Troupes", 1997), Saint-Quentin (fouilles Patrick Lemaire "Parc des Autoroutes" ; fouilles urbaines de Christophe Hosdez) et Bohain (fouilles Patrick Lemaire) lèvent le voile sur le faciès très caractéristique du Vermandois, différent de ce que nous connaissions déjà pour des secteurs bien étudiés (Amiens par exemple).

Une synthèse, publiée en 2001 à la suite du congrès de la SFECAG par Stéphane Dubois et Véronique Bourson (Dubois & Bourson 2001), a montré la forte potentialité du Vermandois en matière de productions céramiques (ateliers non localisés : Vermand & Holnon ?), dont la diffusion dépasse la cité des *Viromandui* pour atteindre la capitale des *Ambiani,* distante de plus de 70 km.

Les fouilles de Ploisy (Duvette 2004), de Soissons et de la vallée de l'Aisne, révèlent une autre tradition céramique dans le Soissonnais, de même que celles de Monampteuil (responsable Martine Derbois), pour le Laonnois. Ces différences confirment tout l'intérêt des études micro-régionales, replacées dans une vision plus large, régionale, voire extra-régionale.

C'est donc tout un ensemble de micro-faciès intégrés dans une identité culturelle propre à chaque cité que nous espérons observer avec plus de précision, au fur et à mesure des opérations archéologiques.

La constitution d'une ostracothèque de référence des productions du Nord de la Gaule, au sein de la base amiénoise de l'INRAP, est un préalable nécessaire pour une caractérisation plus précise de la céramique de cette partie du *Belgium*. L'identification des productions locales

s'appuie aujourd'hui sur la découverte d'un nombre encore restreint d'ateliers de potiers ayant bénéficié de fouilles récentes (*cf.* ci-dessus). Pour enrichir cette base de données, il convient de multiplier les analyses pétrographiques afin de discriminer aux mieux productions régionales et importations. Leur caractérisation passe par des études systématiques et un travail de cartographie, lorsque cela est possible. Cette approche a prouvé son efficacité, notamment pour les céramiques à pâte blanche à quartz du Pays de Bray. Si les ateliers ne sont pas connus, une zone de production est néanmoins délimitée (Dubois & Mille 1996).

Gageons que cette base de données sur les céramiques soit suffisamment cinétique pour que puisse naître un réseau d'échanges d'informations, réunissant l'ensemble des partenaires régionaux et extra-régionaux, à l'image de l'atelier « céramique », mis en place par Xavier Deru au sein d'HALMA-IPEL – UMR 8164, à l'Université de Lille 3, dont le champ d'investigation s'étend, à l'heure actuelle, au Nord de la Gaule et à la Champagne.

Production verrière

Cette activité est attestée uniquement par de rares observations anciennes. Dans l'Oise, des ateliers de verrerie sont signalés à Saint-Jean-aux-Bois et Vieux-Moulin ; une production hypothétique se situerait à Saint-Martin-Longueau (Woimant 1995).

Production métallurgique

Des traces d'activité métallurgique (outils, scories) se rencontrent sur de nombreux sites (45), mais la documentation est généralement insuffisante pour apprécier l'ampleur et la nature de la production.

Les structures en rapport avec la transformation du minerai (grillage, concassage, réduction, épuration) font défaut. La Thiérache mériterait d'être explorée plus en détail car elle présente des potentialités intéressantes à ce niveau. Il y aurait des ferriers à Iviers : le site n'est que très partiellement exploré et le résultat des fouilles est inédit. Le site de Leuze, fouillé sur le gazoduc en 2001, livre des vestiges qui pourraient correspondre à de la réduction. Notons, aussi, la découverte de trois bas-fourneaux à Bouconville-Vauclair, dans le Laonnois.

Les fouilles récentes apportent quelques témoignages sur le travail du fer et du bronze. Il semble que certains quartiers des agglomérations secondaires s'y soient spécialisés. Dans l'Oise, la présence du travail de la forge est indirectement attestée dans un secteur d'habitat d'Estrées-Saint-Denis, durant toutes les étapes de son occupation (Quérel 2002, p. 401-404) et des ateliers de bronziers le sont à Saint-Martin-Longueau (Woimant 1995). À Saint-Crépin-Ibouvillers et Hardivillers, les témoignages observés sont peut-être à lier au statut de probables relais routiers de ces deux sites. Dans l'Aisne, des ateliers métallurgiques sont présents à Château-Thierry, Ciry-Salsogne, Blesmes, Épaux-Bézu et Iviers (Pichon 2002).

Les établissements ruraux recèlent également des traces de petite métallurgie du fer et du bronze. À Dury, deux structures de combustion aux parois fortement rubéfiées (charbonnières ?), un fond de cabane et des vestiges témoignant sans doute de l'existence d'une forge, sont localisées dans la *pars agraria* (niveaux fin du Ier siècle). Les occupations du Bas-Empire livrent des témoignages plus nombreux, soit parce qu'ils sont tout simplement mieux conservés que ceux des périodes précédentes, soit parce qu'ils sont révélateurs d'un développement notable de la métallurgie. À Bettencourt-Saint-Ouen II, deux unités artisanales (mi IIIe-début IVe siècle) s'organisent autour ou à l'intérieur d'une cour excavée. La première comporte un bâtiment, une palissade, un foyer de forge et un four de bronzier dont le niveau d'abandon a livré des objets en fer et en bronze destinés à la refonte ainsi qu'une loupe en fer. Une scorie se présentant sous la forme d'une calotte atteste un travail de forgeage complexe. Une charbonnière est située à l'écart. La deuxième comporte au moins une structure de combustion. À Roye I, dans la seconde moitié du IVe-début du Ve siècle, ces activités, installées dans les bâtiments en dur probablement en ruine de la cour agricole, sont caractérisées par des scories, des creusets, des fragments de tôles de bronze et autres objets destinés à la refonte. À Ennemain, un marteau, une pince et de nombreuses scories sont signalées. La *villa* tardive de Gouvieux associe, au sein d'un même bâtiment, travail du fer et travail du bronze avec, pour la phase initiale du fonctionnement de l'atelier, la fabrication de fausses monnaies coulées (Quérel & Le Brazidec 1999). À Sacy-le-Grand, des structures très arasées et récupérées ainsi qu'une zone noirâtre contenant des fragments de cuivre et un moule sont attribués à des ateliers de bronziers (Woimant 1995). À Amiens, les fabriques de *scutaria* (boucliers) et de *spatharia* (longues épées de cavalerie) mentionnées par la *Notitia Dignitatum Occ.* (IX, 39) sont à relier au contexte troublé de l'époque.

Pour ce qui concerne le bronze, les artisans, confrontés à l'absence de minerais, ont du s'adapter, soit en se procurant de la matière première soit en destinant à la refonte du bronze usagé. Plusieurs

(45) - Dans la Somme, les prospections ont livré des scories, parfois en quantité appréciable, sur 171 sites. Mais leur présence ne témoigne pas forcément de l'existence d'ateliers de réduction ou de l'usage d'une forge. Elles ont en effet pu être utilisées pour aplanir ou assainir des sols

dépôts de ce type ont été retrouvés mais l'exemple de Dury, avec ses 204 objets, pour la plupart brisés ou dépareillés, reste le plus remarquable.

Tabletterie

Durant l'Antiquité, la tabletterie connaît un essor sans précédent, avec l'utilisation d'objets utilitaires (charnières, aiguilles, peignes, cuillères à fard), de parure (épingles, manches de couteau, statuettes) ou destinées au jeu (jetons, pions, dés). Tous ces objets ne manquent pas, mais aucun atelier de tabletterie n'est formellement attesté en milieu rural, si ce n'est dans l'agglomération de Saint-Martin-Longueau (Oise).

Production textile et tannerie

L'identification de traces liées à l'artisanat textile est difficile. Quelques agglomérations secondaires se remarquent par des vestiges significatifs. Ainsi, celle de Saint-Maximin est considéré par Pierre Durvin comme « un village de tisserands ». Il y a mis au jour une maison dite « du tisserand », en raison de la présence d'un socle en pierre percé de trous pour fixer les montants du métier à tisser (Woimant 1995). À Estrées-Saint-Denis, la pratique du tissage est bien représentée avant la fin de la période flavienne et peut être mise en parallèle avec la présence des caprinés qui enregistre une forte diminution au IIe siècle (Quérel 2002, p. 401-404 ; Lepetz & Frère 2002). Dans la *villa* de Dury, une fosse d'installation d'un métier à tisser, à proximité d'un fond de cabane, paraît probable (période augusto-tibérienne). La présence, sur de nombreux sites, de pesons, fusaïoles, aiguilles et dés à coudre nous renseignent plus sur des usages domestiques, que sur une réelle activité de production.

Hormis quelques traces d'activités de tanneurs à Saint-Martin-Longueau, dans l'Oise (Woimant 1995), l'archéologie reste muette sur le sujet.

APPORTS, LIMITES ET PERSPECTIVES DE L'ARCHÉOLOGIE DES CAMPAGNES ANTIQUES

En terme de bilan, les acquis obtenus au cours de ces quarante dernières années sont le fruit d'une série de recherches successives qui permettent de mieux appréhender l'occupation du sol durant l'Antiquité. La richesse et la diversité de l'occupation sont mises en lumière par l'archéologie aérienne. Les campagnes de prospections systématiques confirment largement une densité d'occupation pourtant déjà considérée comme exceptionnelle et précisent la chronologie des établissements ruraux. Le développement des grands travaux et les décapages extensifs valident ces données et permettent de mieux comprendre l'évolution chronologique des sites, laquelle est le fruit d'enchaînements complexes parfois difficiles à démêler. La multiplication des observations met en évidence des types de sites jusqu'alors inconnus, notamment dans le domaine funéraire.

À la lumière de ce tour d'horizon des connaissances relatives aux campagnes antiques, nous ne saurions cependant considérer que la messe est dite.

Les milieux géographiques examinés diffèrent selon les départements. Dans l'Aisne et dans l'Oise, les fonds de vallée occupent une place importante, même si les opérations en contexte de plateau tendent à rééquilibrer cette situation. Dans la Somme, c'est le phénomène inverse. Il en découle des distorsions dans l'image que nous pouvons avoir du paysage rural antique selon les départements.

Force est de constater, qu'hormis les établissements agropastoraux (fermes et *villae*), l'espace rural gallo-romain reste mal connu. Des lacunes apparaissent dans de multiples domaines comme ceux des petits habitats, des agglomérations secondaires, des sanctuaires et des nécropoles. Concernant le funéraire, cette situation est paradoxale si l'on considère que ces recherches représentaient l'essentiel des fouilles de la fin du XIXe siècle. Cette thématique, qu'il faudra dans l'avenir développer, est une source fiable pour déterminer le degré d'imprégnation de cultures venues de l'extérieur (romaines, germaniques). Il reste des zones géographiques dont on ignore pratiquement tout. Même les sanctuaires, après avoir été un temps à la mode, sont aujourd'hui abandonnés aux utilisateurs de détecteurs de métaux.

Les établissements agropastoraux gallo-romains sont, de loin, les mieux documentés. L'abondance de cette documentation est toutefois très relative, voire trompeuse et nous ne sommes pas encore en mesure de valider des modèles fiables. Les sites fouillés dans leur intégralité restent très rares. La multiplication des fouilles permet de constater une grande hétérogénéité des sites à la fois dans leurs formes et dans leurs principes d'évolution. Les typologies proposées sont provisoires et méritent d'être débattues. Dans l'état actuel, tout essai de création d'un modèle unique, qui définirait les modalités de transformation des établissements agricoles, amènerait un tableau extrêmement réducteur. D'autre part, il apparaît aujourd'hui clairement que le site ne doit plus être considéré à l'échelle de l'unité d'habitat, mais être élargi à l'échelle du domaine auquel il se rattache. Cette approche, lorsqu'elle est possible, permet dans bien des cas de faire disparaître des hiatus qui correspondent à un déplacement du cœur de l'établissement parfois

limité à quelques centaines de mètres (Bayard 1996). Il existe malheureusement un manque de connaissances en matière domaniale. Le *fundus* constituant le ciment qui unit les établissements entre eux, dont l'étendue fixe la place qu'occupe son propriétaire dans l'économie et la hiérarchie locale, reste souvent une donnée abstraite. Il découle de cette lacune fondamentale une image confuse induite à la fois par une lecture limitée aux espaces résidentiels et/ou fonctionnels et par une grande variabilité des formes qu'ils peuvent revêtir. En définitive, il apparaît très nettement dans ce bilan que, dès que le site atteint une certaine importance, il échappe à la sagacité des chercheurs.

Par ailleurs, les études sur les données environnementales mériteraient d'être fortement développées. Il nous faut également souligner le retard considérable pris pour publier ces sites et la quasi-absence de travaux de synthèse.

Si la recherche sur les campagnes antiques de Picardie a profité de la forte participation des spécialistes de cette période au sein du *Service régional de l'archéologie*, la situation apparaît aujourd'hui moins favorable. Les chercheurs du *SRA* sont désormais occupés à des tâches essentiellement administratives. La configuration régionale des effectifs de l'INRAP souffre d'un déficit pour cette période qui oblige à nous interroger sur notre capacité à générer de nouvelles dynamiques de recherches. Ainsi, dans le département de l'Oise, si 20 % des évaluations et fouilles pratiquées entre 1991 et 2001, portent sur des sites ruraux gallo-romains, l'INRAP compte huit ingénieurs : trois préhistoriens, quatre protohistoriens, un médiéviste et… aucun antiquisant (46). Il n'est d'ailleurs pas impossible que la faible implication, pour l'Antiquité, de l'Université et du CNRS ait joué un rôle dans ce déséquilibre. Fort heureusement, se développent différents programmes de recherche, spécialement au sein d'HALMA-UMR 8164 (47), par le biais de collaborations inter-institutionnelles et transnationales. Ce type d'initiative répond aux besoins d'un bilan scientifique et méthodologique, à celui de l'organisation de bases de données, mais il contribue aussi à la clarification et à la redéfinition des axes de recherches, par le l'organisation de tables-rondes et la mise développement de programmes thématiques, par en réseau des données. Parallèlement, le développement de l'archéologie préventive et la mise en place des équipes « professionnalisées » de l'INRAP ou des collectivités locales a entraîné l'assèchement du vivier d'amateurs, au sens noble du terme. Ceux-ci ont progressivement vu leur possibilité d'intervention se réduire aux seules prospections et aux rares fouilles programmées. Leur disparition prochaine aura deux conséquences préjudiciables : la rupture des liens qu'ils avaient su créer avec une population avide de connaître son patrimoine et ses origines et le champ libre laissé aux pilleurs de sites qui n'ont probablement jamais été aussi nombreux.

Nous sommes aujourd'hui à une période charnière de notre discipline, de plus en plus tributaire des réalités économiques qui ont créé le contexte défavorable que nous déplorons.

Alors même que nos connaissances de l'occupation antique restent lacunaires, un discours équivoque semble devoir opposer ceux pour qui la « bonne » représentation de l'archéologie du monde rural antique autoriserait des choix drastiques et ceux, dont nous sommes, qui appellent à plus de pertinence, de profondeur et de systématique dans l'exercice de cette archéologie. Rappelons que pour l'Oise, comme pour la Somme, l'effectif des sites gallo-romains fouillés de manière suffisante tourne autour de 5 %. L'expérience montre que des sites – pour certains exceptionnels – sont régulièrement découverts à l'occasion des divers aménagements qui sont entrepris. En ce sens, une éventuelle limitation des diagnostics ne pourrait qu'entraîner un accroissement des destructions incontrôlées de sites archéologiques, toutes périodes confondues.

Si choix il doit y avoir, il ne peut intervenir qu'au moment des prescriptions de fouilles et résulter d'une prise en compte lucide et rationnelle des acquis de la recherche régionale et micro-régionale. Encore faut-il que l'archéologie préventive cesse de s'inscrire dans une simple politique de « purge » des sites archéologiques opérée avec des moyens humains de plus en plus restreints… et un coût de plus en plus important.

(46) - Il en va de même pour les chargés d'opérations (trois se partagent sur deux périodes et un dernier s'est spécialisé dans l'archéologie urbaine) ou les assistants de recherche, au nombre de cinq.

(47) - Par exemple dans son axe 2 *Archéologie du Nord-Ouest de l'Europe*, sur les thèmes Les campagnes de l'Ouest de la Gaule Belgique, La céramique gallo-romaine, Inventaire de la « quincaillerie » gallo-romaine, Le terroir…

BIBLIOGRAPHIE

Faute de place, il n'a pas été possible d'intégrer une bibliographie exhaustive. Seules les références signalées dans le texte ont été prises en compte.

AGACHE Roger (1978) - *La Somme pré-romaine et romaine d'après les prospections aériennes à basse altitude,* (MSA Picardie, 24), 513 p, 273 pl., 40 fig.

AGACHE Roger & BREART Bruno (1975) - *Atlas d'archéologie aérienne de la Picardie, 1, Le bassin de la Somme à l'époque protohistorique et romaine,* Amiens, Société des Antiquaires de Picardie, 164 p. et album de cartes.

AGACHE Roger & BREART Bruno (1991) - « Carte des sanctuaires antiques du bassin de la Somme d'après les prospections aériennes » dans BRUNAUX Jean-Louis (éd.), *Les sanctuaires celtiques et le monde méditerranéen, actes du colloque de Saint-Riquier, (nov. 1990)*, Errance, Paris, p. 19-21.

ALLAG Claudine (1991) - « Pont d'Ancy (Aisne): la disparition d'un site », *Mémoire de la Fédération des sociétés d'histoire et d'archéologie de L'Aisne,* XXXVI, Soissons, p. 124-139.

AUBIN G. *et al*. (1997) – *La recherche archéologique en France. Bilan 1990-1994 et programmation du Conseil national de la recherche archéologique.* CNRS, Éd. de la Maison des Sciences de l'Homme, Paris.

AUXIETTE Ginette (2004) - *Soupir Le Parc*. Rapport de fouille SRA de Picardie, Amiens.

BARBET Alix (1971) - « Fouille de Mercin-et-Vaux (Aisne), un établissement gallo-romain à bassin en forme de T », *Revue du Nord*, 53, Lille, p. 631-663.

BARBET Alix (1981) - « Fouille de Mercin-et-Vaux (Aisne): un habitat rural gallo-romain », *Cahiers archéologiques de Picardie*, 8, Amiens, p. 65-92.

BARBET Alix (1982) - « La *villa* de Mercin-et-Vaux » dans *Les peintures murales romaines de la Picardie à la Normandie*, catalogue d'exposition, Soissons, p. 49-62.

BARBET Pierre (1992) - *Le site protohistorique et gallo-romain de Fransures "La Galette"*, SRA de Picardie, Amiens.
BARBET Pierre (1994) - *Cagny, "Ferme de l'Épinette"*, rapport d'évaluation, SRA de Picardie, Amiens.

BAYARD Didier (1980) - « La commercialisation de la céramique commune à Amiens du milieu du IIe à la fin du IIIe siècle après J.-C. », *Cahiers archéologiques de Picardie,* n° 7, Amiens, p. 147-209.

BAYARD Didier (1989a) - « Sauvetage du patrimoine et recherche scientifique. L'exemple du "Gué de Mauchamp" à Juvincourt-et-Damary (Aisne) », *Archéologie Grands Travaux en Picardie. Autoroute A26. Bilan des recherches archéologiques de sauvetage dans le département de l'Aisne (1982-1987)*, Châlons-sur-Marne, SAP, p. 25-28.

BAYARD Didier (1989b) - « Une petite ferme gallo-romaine établie au bord de l'Aisne au "Gué de Mauchamp" à Juvincourt-et-Damary, *Archéologie Grands Travaux en Picardie. Autoroute A26. Bilan des recherches archéologiques de sauvetage dans le département de l'Aisne (1982-1987),* Châlons-sur-Marne, SAP, p. 96-97, 1 fig.

BAYARD Didier (1992) - « Sépultures et *villae* en Picardie au Haut-Empire: quelques données récentes », dans FERDIÈRE Alain (dir.), p. 69-80.

BAYARD Didier (1994) - « La céramique de la fin du IIIe siècle et de la première moitié du IV siècle après J.-C. et ses contextes en Picardie », *Revue du Nord*, hors série n° 4, Lille.

BAYARD Didier (1996) - « La romanisation des campagnes en Picardie à la lumière des fouilles récentes: problèmes d'échelles et de critères », dans BAYARD Didier & COLLART Jean-Luc éd. - *De la ferme indigène à la villa romaine, la romanisation des campagnes de la Gaule,* Actes du deuxième colloque de l'association AGER, Amiens (Somme), 23 au 25 septembre 1993, *Revue archéologique de Picardie*, n° spécial 11, Amiens, p. 121-156.

BAYARD Didier (2002) - « La céramique dans le bassin de la Somme du milieu du IIe siècle au milieu du IIIe siècle après J.-C. Bilan de 20 ans d'études », *SFECAG*, Actes du Congrès de Lille (24-27 mai 2002), Marseille, p. 159-182.

BAYARD Didier & BUCHEZ Nathalie (1998) - « Les tombes gauloises du *Belgium*, découvertes récentes » dans *Les Celtes, rites funéraires en gaule du Nord entre le VIe et le Ier siècle avant Jésus-Christ,* Études et Documents, Fouilles, 4, p. 57-62.

BAYARD Didier & COLLART Jean-Luc, dir. (1996) - *De la ferme indigène à la villa romaine, la romanisation des campagnes de la Gaule.* Actes du IIe colloque de l'association AGER, Amiens (23-25 septembre 1993), *Revue archéologique de Picardie*, n° spécial 11, Amiens, 336 p.

BAYARD Didier & HARNAY Véronique (1996) - *Estrées-Deniécourt (Somme), "Derrière le Jardin du Berger"*, rapport d'évaluation, SRA de Picardie, Amiens, 36 p.

BEN REDJEB Tahar (1985) - « La céramique gallo-romaine à Amiens (Somme). I - La céramique gallo-belge », *Revue archéologique de Picardie*, n° 3/4, Amiens, p. 143-176.

BEN REDJEB Tahar (1987) - « Une agglomération secondaire des Rèmes: Nizy-le-Comte (Aisne) », *Revue archéologique de Picardie*, n° 1/2, Amiens, p. 33-59, 31 fig.

BEN REDJEB Tahar (1989) - « Fouilles de l'officine de Beuvraignes (Somme): premier bilan », *Revue archéologique de Picardie,* n° 3/4, Amiens, p. 79-85.

BEN REDJEB Tahar (1991) - *TGV-Nord. L'officine de Beuvraignes*, DFS, SRA de Picardie, Amiens, 2 vol. texte, 1 vol. pl.

BEN REDJEB Tahar (1995) - *Inventaire des prospections archéologiques anciennes dans le département de la Somme,* rapport n° 5, SRA de Picardie, Amiens.

BEN REDJEB Tahar & PETIT E. (2000) - *Inventaire des prospections archéologiques anciennes dans le département de la Somme et des collections des musées Boucher de Perthes d'Abbeville et Alfred Danicourt de Péronne,* rapport n° 15, SRA de Picardie, Amiens.

BERNARD Jean-Louis (2002) - *Dury (Somme) "Un bis, route d'Amiens",* rapport de diagnostic, SRA de Picardie, Amiens, 10 p.

BINET Éric (1989) - « Le *vicus* routier de Coucy-les-Eppes », *Archéologie Grands Travaux en Picardie. Autoroute A26. Bilan des recherches archéologiques de sauvetage dans le département de l'Aisne (1982-1987),* Châlons-sur-Marne, SAP, p. 84-92, 5 fig.

BINET Éric (1991) - *Martainneville, "Les Longs Journaux"*, rapport de fouilles, SRA de Picardie, Amiens, 292 p., pl.

BINET Éric (1998) - *Saint-Just-en-Chaussée, "la Valrecoise" (Oise),* rapport de sondages, AFAN et SRA de Picardie, Amiens.

BINET Éric (1999) - *Poulainville "Élargissement R.N. 25"*, rapport de sondages, SRA de Picardie, Amiens, 1 p., 2 pl.

BINET Éric (2000) - « Saint-Just-en-Chaussée, "79 rue Auguste Bonamy" », *BSR Picardie*, Amiens, p. 83.

BINET Éric (2002) - « Saint-Just-en-Chaussée, "Rue Just Haüy" », *BSR Picardie*, Amiens, p. 66.

BLONDIAU Luc (1999) - *Saint-Just-en-Chaussée, "Rue Just Haüy"*, rapport de sondages, SRA de Picardie, Amiens.

BLONDIAU Luc (2000) - *A 29. Amiens/Saint-Quentin. Monchy-Lagache, "Le Fond de Guizancourt"*, rapport d'évaluation, SRA de Picardie, Amiens, 71 p. + 72 pl.

BLONDIAU Luc & BUCHEZ Nathalie (1997) - *Marcelcave "Le Chemin d'Ignaucourt"*, Canalisation de transport de gaz Loon-Plage à Cuvilly, t. II, fouilles, Amiens, 63 p., fig.

BLONDIAU Luc, BUCHEZ Nathalie, GUERLIN Olivier & SOUPART Nathalie (2003) - *A29 Aumale-Amiens,* rapport de sondages superficiels. SRA de Picardie, Amiens, 44 p. + pl. hors texte.

BRULEY-CHABOT G., MARECHAL Denis & PISSOT Véronique (1996) - « Longueil-Sainte-Marie "Les Gros Grès IV" (Oise), Les occupations gallo-romaines » dans MALRAIN François & PINARD Estelle (dir.), *Programme de surveillance et d'étude archéologique des sablières de la moyenne vallée de l'Oise, Rapport d'activité 1995,* SRA de Picardie, Amiens, vol. 1, p. 389-451.

BONIN Thierry (1991) - « L'établissement rural de Rouvillers "Le Clos d'Elogette" », *Archéologie de la vallée de l'Oise, Compiègne et sa région depuis les origines…,* catalogue d'exposition, CRAVO, Compiègne, p. 174-175.

BONIN Thierry & TALON Marc (1989) - « Longueil-Sainte-Marie "La Butte de Rhuis". Occupation protohistorique et gallo-romaine », *Archéologie 88, fouilles et sauvetages dans la moyenne vallée de l'Oise,* CRAVO, Compiègne, p. 36-43.

BROUILLARD C. (1996) - « Saint-Just-en-Chaussée, "21, 22 et 23, rue de Montdidier" », *BSR Picardie*, Amiens, p. 78.

BRUNAUX Jean-Louis (1991) - *Les sanctuaires celtiques et le monde méditerranéen,* actes du colloque de Saint-Riquier, (nov. 1990), Paris, Errance, (Les dossiers de protohistoire, n° 3), 281 p.

BRUNAUX Jean-Louis (1995) - « Saint-Just-en-Chaussée, "Les Rossignols" », *BSR Picardie*, Amiens, p. 118-119.

BRUNAUX Jean-Louis, AMANDRY Michel, DUDAY Henri, FERCOQ DU LESLAY Gérard, LECKEBUSCH J., MARCHAND C., MÉNIEL Patrice, PETIT Bernard & ROGERE B. (2000) - « Ribemont-sur-Ancre (Somme): Bilan préliminaire, nouvelles hypothèses », *Gallia,* 56, CNRS, Paris, p. 177-284.

CHARDONNET Christophe (1987) - *Les structures économiques rurales à l'époque romaine dans le canton de Montdidier,* 3 vol., Mémoire de l'EHESS, sous la direction de Jean ANDREAU, 652 p. dactyl.

CHARDONNET Christophe (1988) - *L'occupation du sol de la fin de l'âge du Fer à l'époque carolingienne, dans le canton de Montdidier,* 2 vol., Mémoire de maîtrise, Université de Paris I - Panthéon-Sorbonne, sous la direction de Jean-Marie DENTZER.

CHARDONNET Christophe (1989) - *Aubigny, "La Diéné" (Somme),* rapport de fouilles, SRA de Picardie, Amiens.

COLIN Anne (1998) – *Chronologie des oppida de la Gaule non méditerranéenne : contribution à l'étude des habitats de la fin de l'âge du Fer,* Éd. de la Maison des Sciences de l'Homme, DAF, n° 71, Paris.

COLIN Anne, dir. (1999) - *Les habitats protohistoriques de l'autoroute A16 Nord,* DFS, SRA de Picardie, Amiens, 350 p., 163 fig.

COLLART Jean-Luc (1990) - « Une sépulture du Bas Empire découverte à Nibas (Somme) », *Revue archéologique de Picardie,* n° 3/4, Amiens, p. 119-125.

COLLART Jean-Luc (1991) - « Une grande *villa* : Verneuil-en-Halatte » dans BOULET Claude, PETITDIDIER Marie-

Pierre & BILLAND Ghislaine dir., (1991) - *Archéologie de la vallée de l'Oise : Compiègne et sa région depuis les origines*, catalogue d'exposition, Compiègne, p. 169-173.

COLLART Jean-Luc (1996) - « La naissance de la *villa* en Picardie : la ferme gallo-romaine précoce » dans BAYARD Didier & COLLART Jean-Luc (dir.), *De la ferme indigène à la villa romaine, la romanisation des campagnes de la Gaule. Revue archéologique de Picardie*, n° spécial 11, Amiens, p. 121-156.

COLLART Jean-Luc (à paraître) - « Roye, "Le Puits à Marne" », dans Collart Jean-Luc (dir.), *Fouilles du TGV-Nord. Sites de la Tène finale et gallo-romains*, DAF, Maison des Sciences de l'Homme, Paris.

COLLART Jean-Luc & BAYARD Didier (1991) - *Recherches récentes sur les établissements agricoles antiques en Picardie*. Bulletin de liaison n° 1, AGER.

COLLART Jean-Luc & LEMAIRE Patrick (2000) – *Vermand (Aisne) : ferme gauloise et quartier romain dans l'oppidum*. Archéologie en Picardie, Amiens.

COLLECTIF (1990) - *Les collections archéologiques du Musée de Picardie*, ville d'Amiens, 336 p.

COLLECTIF (1992) - *A 28 1992. Département de la Somme*, plaquette de présentation éditée par la DDE de la Somme et la DRAC de Picardie, 12 p.

COLLECTIF (2003) - *A29 Aumale-Amiens*, Rapport de sondages superficiels, SRA de Picardie, Amiens, 44 p. + planches hors texte.

COLLET H. (1996) - « Saint-Vast-en-Chaussée "Au-dessus du Grand Rideau" », *Autoroute A16. Les sites des Âges des Métaux*, DSF, SRA de Picardie, Amiens, p. 69-71.

DEFGNÉE Ann & MUNAULT André-Valentin (1999) - « Dury "Le Moulin" (Somme). Analyses palynologiques », *Revue archéologique de Picardie*, n° 1/2, Amiens, p. 261-263.

DEFFRESSIGNE S. (2000) - « Abbeville, "Sole des Argillières", "Au-dessus des Riots", "Le Champ Pillard", *Les sites gallo-romains de l'autoroute A16 Nord*, DFS, SRA de Picardie, Amiens, p. 32-34, pl. 48-53.

DEFLORENNE Carole & QUEREL Pascal (1997) - « Un four de potier du Haut-Empire à Soissons (Aisne) », *Revue archéologique de Picardie*, n° 3/4, Amiens, p. 73 à 84.

DELESTRÉE Louis-Pol (1994) - *Boismont, "Les Montoires"*, rapport de sondages, SRA de Picardie, Amiens, 10 p., pl.
DELESTREE Louis-Pol (1995) - *Boismont, " Les Montoires"*, rapport de sondages, SRA de Picardie, Amiens, 9 p., pl.

DERBOIS Martine (1993) - « Bornel, "Le Fond de Lanois" », *BSR Picardie*, Amiens, p. 79.

DERBOIS Martine (1995) - *Bornel, "Le Fond de Lanois" A16/Sud*. DFS d'évaluation et de sauvetage urgent. SRA de Picardie, Amiens.

DERBOIS Martine (1998) - *Méru, "Canalisation 1200"*, rapport de sondages et d'évaluation archéologique, SRA de Picardie, Amiens.

DESACHY Bruno (1998) - « Cuts, "Le Mont de Choisy" », *BSR Picardie*, Amiens, p. 60.

DESACHY Bruno (2000) - « Cuts, "Rue de la Ramée" », *BSR Picardie*, Amiens, p. 66.

DESACHY Bruno & SCHWAB Catherine (2000) - « Cuts, "Rue de la Ramée" », *BSR Picardie*, Amiens, p. 70.

DESENNE Sophie (1995) - *Bazoches sur Vesles, "La Foulerie", Fouilles protohistoriques de la vallée de l'Aisne*, UER d'Art et d'Archéologie, Université de Paris-I, Paris (rapport d'activité annuel), 23.

DUBOIS S. & BINET Éric (1996) - « La céramique à Amiens (Somme) dans la deuxième moitié du Ier siècle après J.-C. d'après les fouilles du Palais des Sports » dans RIVET Lucien éd. - *Actes du congrès de Dijon, 16 au 16 mai 1996*. SFECAG, p. 331-352.

DUBOIS S. & BOURSON V. (1998) - *La céramique du Bas-Empire à Vermand (Aisne) d'après les fouilles de la Rue des Troupes (1997)*, DFS, SRA de Picardie, Amiens.

DUBOIS S. & BOURSON V. (2001) - « Première approche des faciès céramiques de la cité des viromanduens (milieu du Ier-fin du IIIe s.), *Actes du Congrès de Lille-Bavay, 24-27 mai 2001*, Société Française d'Étude de la Céramique Antique en Gaule, p. 183 à 200.

DURAND Marc, dir. (2000) - *Le temple gallo-romain de la forêt d'Hallate (Oise), Revue archéologique de Picardie*, n° spécial 18, Amiens, 298 p.

DUVETTE Laurent (2000) - « Menneville "La Bourguignotte", vallée de l'Aisne », *Fouilles protohistoriques dans la vallée de l'Aisne*, rapport des fouilles des sites conventionnés en 2000, Soissons.

DUVETTE Laurent (2002a) - *A29 Aumale-Amiens. Croixrault "La Déride"*, rapport de fouille, SRA de Picardie, Amiens, 124 p., pl. hors texte.

DUVETTE Laurent (2002b) - *Limé "Le Gros Buisson"*, rapport de diagnostic, SRA de Picardie, Amiens.

DUVETTE Laurent (2004) - *Ploisy Zones 3 et 5*, rapport de fouille, SRA de Picardie, Amiens.

FÉMOLANT Jean-Marc (1998) - « L'archéologie à Beauvais ou la mémoire d'une ville », *Archéologia*, n° 346, Dijon, p. 32-41.

FÉMOLANT Jean-Marc (1999) - « Beauvais », *Archéologie des villes. Démarches et exemples en Picardie, Revue archéologique de Picardie*, n° spécial 16, Amiens, p. 145-152.

FÉMOLANT Jean-Marc & MALRAIN François (1996) - « Les établissements ruraux du deuxième âge du Fer et leur romanisation dans le département de l'Oise » dans BAYARD Didier & COLLART Jean-Luc (dir.), *De la ferme indigène à la villa romaine, Revue archéologique de Picardie*, n° spécial 11, Amiens, p. 39-53.

FRIBOULET Muriel (2004) - *Thourotte, ZAC du "Gros Grelot" (Oise)*, DFS, INRAP/SRA de Picardie, Amiens.

GAUDEFROY Stéphane, ANDRIOT B., PINARD Estelle, MARECHAL Denis & PRODEO Frédéric (1992) - « Pont-Sainte-Maxence "Le Grand Bosquet" », *Programme de surveillance et d'étude archéologique des sablières de la moyenne vallée de l'Oise, rapport d'activité 1991*, AFAN/SRA de Picardie, Amiens, p. 87-134.

GAUDEFROY Stéphane & LEPETZ Sébastien (2000) - « Le dépôt sacrificiel de Longueil-Sainte-Marie "L'Orméon" (Oise). Un culte de tradition locale sous l'Empire ? » dans VAN ANDRINGA W. (dir.), *Archéologie des sanctuaires en gaule romaine*, Mémoires du Centre Jean-Palerne n° XXII, Saint-Étienne, p. 157-192.

GEMEHL Dominique (2003) - *Amiens-Poulainville, "Pôle logistique"*, rapport de diagnostic, SRA de Picardie, Amiens, 61 p. + 28 fig.

GIEOS (2001) - *Bouchoir. Marnière*, SRA de Picardie, 2 p + 4 pl.

GORET Jean-François (2002) - *Beauvais (Oise), "Rue du Camard"*, rapport de diagnostic, INRAP/SRA de Picardie, Amiens.

GRANSAR Frédéric (2004) - *Ploisy zone 1*, rapport de fouille. SRA de Picardie, Amiens.

HARNAY Véronique & FAVIER Dominique (1995) - *Un habitat de la fin du Haut Moyen Âge, Dury, "Le Moulin"*, DFS de sauvetage urgent, 2 vol., SRA de Picardie, Amiens.

HASELGROVE Colin (1985) - *La vallée de l'Aisne, France 1985. Excavations and fieldwork by the University of Durham : 3rd interim report. Les fouilles à Beaurieux, Les Grèves*, rapport dactylographié, 4 p., 1 fig. hors texte.

HASELGROVE Colin (1986) - « Rescue excavations at Beaurieux, les Grèves, and at Missy-sur-Aisne, le Culot. The Aisne valley Survey Programm », *Fouilles protohistoriques de la Vallée de l'Aisne*, UER d'Art et d'Archéologie, Université de Paris-I, Paris (rapport d'activité annuel), 14, p. 133-145.

HASELGROVE Colin (1996) - « La romanisation de l'habitat rural dans la vallée de l'Aisne d'après les prospections de surface et les fouilles récentes » dans BAYARD Didier & COLLART Jean-Luc éd, *De la ferme indigène à la villa romaine. La romanisation des campagnes de la Gaule*. Actes du IIe colloque de l'association AGER tenu à Amiens du 23 au 25 septembre 1993, *Revue archéologique de Picardie*, n° spécial 11, Amiens, p. 109-120, 10 fig.

HASELGROVE Colin & LOWTHER Patricia (1987) - *Fouilles à Beaurieux, les Grèves*, rapport intérimaire n° 5, Université de Durham (England), p. 1-12.

HASELGROVE Colin & SCULL C. L. (1992) - « The Romanization and de-Romanization of Belgic Gaul : the rural settlement evidence » dans WOOD M. & QUEIROGA F. M. V. R. éd., *Current Research on the Romanization of the Western Provinces*, Oxford, p. 9-23, 8 fig. (British Archaeological Reports, International Series).

HAURILLON R. (2000) - « Eaucourt-sur-Somme, "Les Monts Bergerons" », *Les sites gallo-romains de l'autoroute A16 Nord*, DFS, SRA de Picardie, Amiens, p. 26-29, pl. 36-44.

HÉNON Bénédicte (1993) - « Bazoches-sur-Vesle, "La Foulerie" : fouille de sauvetage 1993 », *Fouilles protohistoriques de la Vallée de l'Aisne*, UER d'Art et d'Archéologie, Université de Paris-I, Paris (rapport d'activité annuel), 21, p. 19.

HÉNON Bénédicte (1994) - « Bazoches-sur-Vesle, "La Foulerie" », *Fouilles protohistoriques de la Vallée de l'Aisne*, UER d'Art et d'Archéologie, Université de Paris-I, Paris (rapport d'activité annuel), 22, p. 9-13, 16 fig.

HÉNON Bénédicte & FLUCHER Guy (2003) – *Soupir "Le Parc" 2003*, rapport de diagnostic, SRA de Picardie, Amiens.

JOSEPH Frédéric (2002) - *Rivecourt, "Les Quinze Mines"*, rapport de diagnostic, INRAP/SRA de Picardie, Amiens.

LAPERLE Gilles (1992) - *Fossoy, "La Butte Blanche"*, rapport de fouille, SRA de Picardie, Amiens.

LEMAIRE Frédéric (1994) - *Pont-de-Metz (Somme), "Le Champ aux Oisons I", "Le Champ aux Oisons II", "Le Champ Pillard"*, DFS de sauvetage urgent, SRA de Picardie, Amiens.

LEMAIRE Frédéric (2003) - *Hardivillers, "Les Chaussées"*, rapport de fouille, A16 Nord, SRA de Picardie, Amiens.

LEMAIRE Patrick (2000) - « Bettencourt-Saint-Ouen, "Le Bois de Bettencourt" », *Les sites gallo-romains de l'autoroute A16 Nord*, DFS, SRA de Picardie, Amiens, p. 15-16, pl. 12-18.

LEMAIRE Frédéric & NOTTE L (2000) - *Rochy-Condé, "Les Montoilles" (60.542.001 AH). Déviation de la RN 31 entre Bresles et Therdonne*. DFS de sauvetage urgent, AFAN, Amiens, 2 volumes.

LEPETZ Sébastien (1991) - « Les restes animaux des fouilles de l'Hôtel-Dieu à Beauvais », *Revue archéologique de Picardie*, n° 3-4, Amiens, p. 273-292.

LEPETZ Sébastien (1993) - « Éléments pour la connaissance de l'alimentation carnée dans une ville de Picardie à la période romaine. Les restes osseux et dentaires animaux du site "Impasse du Courtillet" à Senlis », *Revue archéologique de Picardie*, n° 3-4, Amiens, p. 149-154.

LEPETZ Sébastien (1996a) - *L'animal dans la société gallo-romaine de la France du Nord, Revue archéologique de Picardie*, n° spécial 12, Amiens.

LEPETZ Sébastien (1996b) - « Effets de la romanisation sur l'élevage et la diète carnée dans les établissements ruraux du Nord de la Gaule. L'exemple de l'augmentation de la stature des animaux domestiques » dans BAYARD Didier & COLLART Jean-Luc, dir., *De la ferme indigène à la villa gallo-romaine, Revue archéologique de Picardie*, n° spécial 11, Amiens, p. 317-324.

LEPETZ Sébastien (1997) - « L'amélioration des espèces animales domestiques à la période romaine en France du Nord. Techniques et économie antiques et médiévales », MEEKS D. & GARCIA D. dir., Errance, Paris, p. 157-165.

LEPETZ Sébastien (1999) - « La faune associée au dépôt de bronzes. L'établissement rural antique de Dury (Somme) et son dépôt de bronzes (IIIe siècle av. J.-C. - IVe siècle apr. J.-C.), dans QUEREL Pascal & FEUGÈRE Michel dir. *Archéologie du Nord et de la Picardie*, Revue du Nord, Lille, p. 137.

LEPETZ Sébastien (2000) - « Les restes osseux animaux du sanctuaire gallo-romain de la forêt d'Halatte (commune d'Ognon, Oise). Vestiges sacrificiels et reliefs de repas ? » dans DURAND Marc dir., *Le temple gallo-romain de la forêt d'Halatte (Oise), Revue archéologique de Picardie*, n° spécial 18, p. 197-200.

LEPETZ Sébastien (2002) - « Les vestiges de repas dans le sanctuaire d'Estrées-Saint-Denis », dans QUEREL Pascal & WOIMANT Georges-Pierre, dir. *Le site antique d'Estrées-Saint-Denis, Revue archéologique de Picardie*, n° 2/3, Amiens, p. 261-266.

LEPETZ Sébastien & MARECHAL (Denis (1996) - « Organisation et fonction du village du Haut-Empire de Longueil-Sainte-Marie (Oise) et de son parcellaire » dans CHOUQUER Gérard dir., *Les formes du paysage*, tome I. *Étude sur les parcellaires*, Errance, Paris, p. 57-82.

LEPETZ Sébastien & MATTERNE Véronique (2003) - « Élevage et agriculture dans le Nord de la Gaule durant l'époque gallo-romaine : une confrontation des données archéozoologiques et carpologiques. Cultivateurs, éleveurs et artisans à l'époque romaine en Gaule », *Revue archéologique de Picardie*, n° 1/2, Amiens, p. 23-35.

LEPETZ Sébastien, MÉNIEL Patrice & YVINEC Jean-Hervé (1996) - « Archéozoologie des établissements ruraux de la fin de l'Âge du Fer au Moyen Âge », *Histoire et Société rurales*, 3, Paris, p. 169-182.

LOCHT Jean-Luc (2000) - Saint-Just-en-Chaussée, "Extension de la Station d'épuration" ». *BSR Picardie*, Amiens, p. 84.

MALRAIN François (2000) - *Fonctionnement et hiérarchie des fermes dans la société gauloise du IIe siècle à la période romaine : l'apport des sites de la moyenne vallée de l'Oise.* Thèse de doctorat, sous la dir. de BUSCHSENSCHUTZ Olivier, Université de Paris I, Paris, 436 p.

MALRAIN François & MARECHAL Denis (1995) - « Pont-Sainte-Maxence "Le Jonquoire II et III", l'établissement rural », *Programme de surveillance et d'étude archéologique des sablières de la moyenne vallée de l'Oise*, rapport d'activité 1994, AFAN/SRA de Picardie, Amiens, vol. 1, p. 160-220.

MALRAIN François, MARECHAL Denis & PINARD Estelle (1996) - « Occupation du sol et parcellaires de la moyenne vallée de l'Oise du IVe s. avant au XIVe s. après J.-C » dans CHOUQUER Gérard dir., *Les formes du paysage*, tome II : *archéologie des parcellaires*, Errance, Paris, p. 21-45.

MANGIN Michel & PETIT Jean-Paul (1994) - « Les agglomérations secondaires : la Gaule Belgique, les Germanies et l'Occident romain. Introduction aux Actes », dans PETIT Jean-Paul & MANGIN Michel dir., *Les agglomérations secondaires. La Gaule Belgique, les Germanies et l'Occident romain*, Errance, Paris, p. 7-15.

MARCHAND Henri (1982) - *Le sarcophage de Vercourt*, SRA de Picardie, Amiens, 2 p., 3 pl.

MARCHAND Henri & PITON Daniel (1978) - « Une nécropole du IVe siècle à Noyelles-sur-Mer », *Cahiers archéologiques de Picardie*, n° 5, Amiens, p. 199-228.

MARÉCHAL Denis (1994) - « Longueil-Sainte-Marie (Oise), Un parcellaire du Haut Empire et du XVIIIe siècle » dans CHOUQUER Gérard dir., *Cartographie des anciens parcellaires de la France*, rapport de synthèse, Tours, p. 164-191.

MARÉCHAL Denis (1999) - « Verberie, "La Main Fermée" », *BSR Picardie*, Amiens, p. 74.

MARÉCHAL Denis (2000) - « Longueil-Sainte-Marie, "Le Barrage" », *BSR Picardie*, Amiens, p. 74-75.

MARÉCHAL Denis (2002) - « Le contexte archéologique du site d'Estrées-Saint-Denis depuis La Tène finale jusqu'au gallo-romain » dans QUEREL Pascal & WOIMANT georges-Pierre dir., *Le site d'Estrées-Saint-Denis. Sanctuaire et habitat. Une agglomération secondaire ?, Revue archéologique de Picardie*, n° 2/3, Amiens, p. 270-273.

MARÉCHAL Denis (1999) - « La moyenne vallée de l'Oise : échelles d'analyses possibles et premiers résultats de l'occupation et de la gestion des sols durant le haut Empire » dans PETIT C. (dir.), *Occupation et gestion des zones humides en Gaule au cours de l'Âge du Fer, de l'Antiquité et du haut Moyen Âge*, p. 173-196.

MARÉCHAL Denis, MALRAIN François, SIMON F., VANGELE Fabrice & PISSOT Véronique (1999) - « Longueil-Sainte-Marie "Le Barrage", La ferme du haut-Empire », *Programme de surveillance et d'étude archéologique des sablières de la moyenne vallée de l'Oise*, rapport d'activité 1998. AFAN/SRA de Picardie, Amiens, p. 517-571 et p. 577-579.

MATTERNE Véronique (1999) - *A29, Amiens/Saint-Quentin. Étude carpologique*, SRA de Picardie, Amiens, 15 p.

MATTERNE Véronique (2001) - *Agriculture et alimentation végétale durant l'âge du Fer et l'époque gallo-romaine en France septentrionale, Archéologie des Plantes et des Animaux*, I, Montagnac, 310 p, 105 fig.

MATTERNE Véronique, PERNAUD Jean-Marie & HORARD M.-P. (1999) - « Données paléo-environnementales » dans COLIN A., *Les habitats protohistoriques de l'autoroute A16 Nord*, SRA de Picardie, Amiens, p. 285-302.

MOLIÈRE Joël (1984) - *Beaucourt-en-Santerre, "Le vicus"*, SRA de Picardie, Amiens.

MOLIÈRE Joël (1985) - *Chantier Colas, C.D. 934, Amiens-Roye, août-septembre 1985*, SRA de Picardie, Amiens, 19 p.

MOLIÈRE Joël (1986) - *Le vicus de Beaucourt-en-Santerre*, SRA de Picardie, Amiens.

PALS Jean-Pierre (1996) - *Rapport d'étude archéobotanique des sites de Trinquies, Behen, Juvincourt, Visme au Val, Le Translay et Bouillancourt*, SRA de Picardie, Amiens.

PERNAUD Jean-Marie (1996) - *Étude anthracologique des occupations protohistoriques et romaine du site de Pont-Rémy (Somme)*, SRA de Picardie, Amiens.

PERNAUD Jean-Marie (1997) - *Paléoenvironnements végétaux et sociétés à l'Holocène dans le nord du Bassin Parisien – Anthracoanalyses de sites archéologiques d'Ile-de-France et de Picardie : méthodologie et paléoécologie.* Thèse de doctorat, Université de Paris I, Paris.

PETIT Élie (2003) - *Rue, "La Foraine Bleue"*, rapport de fouille préventive, SRA de Picardie, Amiens, 29 p., 23 pl.
PETIT Élie (2004) - *Roisel "Rue du Nouveau Monde"*, rapport de diagnostic, SRA de Picardie, Amiens, 26 p., 10 fig.

PICHON Blaise (2002) - *Carte Archéologique de la Gaule. L'Aisne : 02*, Académie des inscriptions et belles-lettres, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, Paris, 598 p.

PINARD Estelle (1996) - « Pontpoint, "Le Fond de Rambourg" », *BSR Picardie*, Amiens, p. 69-70.

PINARD Estelle (1999) - *Chambly, "La Remise Ronde"*, rapport de fouille, AFAN/SRA de Picardie, Amiens.

PINARD Estelle, COLLART Jean-Luc, MALRAIN François & MARECHAL Denis – « De l'architecture à la hiérarchisation sociale du Ve avant J.-C. au IIIe siècle après J.-C » dans BRAEMER, CLEUZIOU & COUDART (dir.) – *Habitat et société*, XIXe Rencontres internationales d'Archéologie et d'Histoire d'Antibes, éd. APDC, Antibes, p. 363-382.

PION Patrick (1996 - « Les établissement ruraux en vallée de l'Aisne, de la fin du second Âge du Fer au début du Haut-Empire romain (IIe siècle av. J.-C. / Ier siècle apr. J.-C.) : bilan provisoire des données et esquisse de synthèse », dans BAYARD Didier & COLLART Jean-Luc dir., *De la ferme indigène à la villa romaine, la romanisation des campagnes de la Gaule*, Actes du IIe colloque de l'association AGER, Amiens (Somme), 23 au 25 septembre 1993, *Revue archéologique de Picardie*, n° spécial 11, Amiens, p. 55-108.

PITON Daniel (1985) - *La nécropole de Nouvion-en-Ponthieu*, Dossiers Nord et Pas-de-Calais, n° 20, 373 p.

PONCHON Adolphe (1913) - *Les villas gallo-romaines en Picardie. Contribution à l'étude de la région picarde aux premiers siècles de l'ère chrétienne*, Cayeux-sur-Mer, 58 p.

PRILAUX Gilles (1994) - *Villers-Vicomte, "La Rosière" (60.692.005 AH). L'établissement rural antique de Villers-Vicomte. Gisement du second âge du Fer, gallo-romain et Haut Moyen Âge*, DFS de sauvetage urgent, AFAN/SRA de Picardie, Amiens, 2 tomes.

PRILAUX Gilles (2000) - « Pont-Rémy. "La Queute", "Le Fond de Baraquin" », *Les sites gallo-romains de l'autoroute A16 Nord*, DFS, SRA de Picardie, Amiens, p. 23-25, pl. 31-35.

QUEREL Pascal & FEUGERE Michel (2000) - *L'établissement rural antique de Dury (Somme) et son dépôt de bronze (IIIe s. av. J.-C.-IVe s. apr. J.-C.). Revue du Nord*, Hors série n° 6, Lille, 200 p.

QUEREL Pascal & Carole (2002) - « Mercin-et-Vaux, "Le Quinconce" : villa gallo-romaine et occupation du Haut Moyen Âge », *Revue du Nord, Archéologie du Nord et de la Picardie*, Université Charles de Gaulle, Lille III, tome 84, p. 91 à 114.

QUEREL Pascal (2003) - « Estrées-Saint-Denis (Oise), habitat groupé et agglomération secondaire » dans FAVORY François & VIGNOT A. dir., *Actualité de la recherche en histoire et archéologie agraires*, Presses Universitaires Franc-comtoises, Besançon, p. 145-155.

QUEREL Pascal & LE BRAZIDEC Marie-Laure (1999) - « Considérations générales sur le problème de

reconnaissance et de définition de la métallurgie du bronze sur les sites ruraux. Les « unités artisanales » de Gouvieux (Oise) et Roye (Somme) » dans POLFER Michel dir., *Artisanat et productions artisanales en milieu rural dans les provinces du Nord-Ouest de l'Empire romain.* Actes du colloque organisé à Erpeldange (Luxembourg) les 4 et 5 mars 1999 par le Séminaire d'Études anciennes du Centre Universitaire de Luxembourg et Instrumentum. p. 151-163.

QUEREL Pascal & WOIMANT Georges-Pierre dir. (2002) - *Le site d'Estrées-Saint-Denis. Sanctuaire et habitat. Une agglomération secondaire ? Revue archéologique de Picardie,* n° 3/4, Amiens, 416 p, Cdrom.

ROFFIN F. et R. (1986) - *Fanum de Rumaisnil,* SRA de Picardie, Amiens.

ROUGIER Richard (1999) - *Quend, "La Foraine de Quend",* rapport d'évaluation, SRA de Picardie, Amiens, 48 p., pl.

SANEF(2004) - *Fiches de sites A29*, SANEF, Senlis, 44 p.

SEILLIER Claude (1986) - « Développement topographique et caractères généraux de la nécropole de Vron (Somme) », dans *Archéologie médiévale*, XVI, Caen, p. 7-32.

SOLARI Maria-Eugénia (1996) - *Étude anthracologique de quelques structures du site de Bernay-en-Ponthieu*, SRA de Picardie, Amiens, 2 p.

SOUPART Nathalie (1998) - *A29 Aumale/Amiens. Etreillers "La Grande Patûre"*, rapport de fouille, SRA de Picardie, Amiens.

SOUPART Nathalie (2001a) - *Limé, "Les Sables". Nécropole antique*, Mémoire de DESS, Université de Dijon, 111 p.

SOUPART Nathalie (2001b) - « La nécropole antique de Limé "Les Sables" (Aisne). Incinérations primaires et secondaires : premier bilan » dans GEOFFROY J.-F. & BARBE H. dir., *Les nécropoles à incinérations en Gaule Belgique. Synthèses régionales et méthodologie,* actes du XIXe colloque international du Centre de Recherche Archéologiques de l'Université Charles-de-Gaulle-Lille 3 (13 et 14 décembre 1996), *Revue du Nord,* hors série. Collection Art et Archéologie, n° 8, Lille, p. 63 à 77.

SOUPART Nathalie (2004a) - *Ploisy "zone 6"*, rapport de fouille, SRA de Picardie, Amiens.

SOUPART Nathalie (2004b) - *Épaux Bézu "La Fontinette",* rapport de fouille SRA de Picardie, Amiens.

SOUPART Nathalie, BLONDIAU Joël, COQUERELLE S., COLLART Jean-Luc & DUVETTE Laurent (1997) - *Limé, "Les Sables". Nécropole antique, fouilles de 1996-1997,* DFS, SRA de Picardie, Amiens, 95 p.

SOUPART Nathalie, COLLART Jean-Luc, DUVETTE Laurent & PISSOT Véronique (1995) - *Limé, "les Sables". Nécropole antique, fouille de 1994-1995*, DFS, SRA de Picardie, Amiens, 112 p.

STERN H. (1957) - « Recueil général des mosaïques de la Gaule, 1, Province de Gaule Belgique », 1, Xe Supplément *Gallia,* CNRS, Paris, p. 61-66, n° 586-95, pl. XXXI-XXXV.

THOUVENOT Sylvain (1999) - *Déviation de Ciry-Salsogne*, rapport de diagnostic, SRA de Picardie, Amiens.

TYMCIOW Jean-Pierre, GAUDEFROY Stéphane & MARECHAL Denis (à paraître) - « L'occupation antique dans la région de Crépy-en-Valois (Oise) » dans COLLART Jean-Luc, dir., *Recherches récentes sur les campagnes antiques du Nord de la France,* Revue archéologique de Picardie, spécial, Amiens.

VANGELE Fabrice (1992) - « Les puits gallo-romains de Longueil-Sainte-Marie "La Queue de Rivecourt" », *Programme de surveillance et d'étude archéologique des sablières de la moyenne vallée de l'Oise*, rapport d'activité 1992, AFAN/SRA de Picardie, Amiens.

VASSELLE François (1965-1966) - « Compte rendu des découvertes archéologiques, coupe de la chaussée romaine à la sortie de Roye », *Bulletin de la Société des Antiquaires de Picardie,* LI, Amiens, p. 216-220, fig.

VERMEERSCH Didier (1981) - « Le site archéologique du marais de Famechon. Bilan provisoire », *Cahiers archéologique de Picardie*, n° 8, Amiens, p. 147-156.

WIGHTMAN Edith-Mary (1985) - *Gallia Belgica*, London, B.T. Batsford LTD, 385 p. 16 pl. hors texte.